



Comédies & proverbes, Volume 1

Alfred de Musset

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVANT-PROPOS

Goethe dit quelque part, dans son roman de Wilhelm Meister, « qu'un ouvrage d'imagination doit être pa^ fait, ou ne pas exister. » Si cette maxime sévère était suivie, combien peu d'ouvrages existeraient, à commencer par Wilhelm Meister lui-même 1

Cependant, en dépit de cet arrêt qu'il avait prononcé, le patriarche allemand fut le premier à donner, dans les arts, l'exemple d'une tolérance vraiment admirable. Non-seulement il s'étudiait à inspirer à ses amis un respect profond pour les œuvres des grands hommes, mais il voulait toujours qu'au lieu de se rebuter des défauts d'une production médiocre, on cherchât dans un livre, dans une gravure, dans le plus faible et le plus pâle essai, une étincelle de vie ; plus d'une fois des jeunes gens à tête chaude, hardis et tranchants, au moment où ils levaient les épaules de pitié, ont entendu sortir des lèvres du vieux maître en cheveux gris ces paroles accompagnées d'un doux sourire : « Il y a quel* que chose de bon dans les plus mauvaises choses. »

II âVANT-FHOPOS.

Les gens qui connaissent l'Allemagne et qui ont approché, dans leurs voyages, quelques-uns des membres de ce cercle esthétique de Weimar, dont Tauteur dit We7'ther était Tâme, savent qu'il a laissé -après lui cette consolante et noble maxime.

Bien que, dans notre siècle, les livres ne soient guère que des objets de distraction, de pures superfluités où Vagréable^ ce bouffon suranné, oublie innocemment son confrère Vutile^ il

mei semble que si je me trouvais chargé, pour une production quelconque, du difficile métier de critique, au moment où je poserais le livre pour prendre la plume, la figure vénérable de Goethe m'apparaîtrait avec sa dignité hoinérique et son antique bonhomie. Et, en efl'et, tout homme qui écrit un livre est mû par trois raisons : premièrement, Tamourpropre, autrement dit le désir de la gloire ;. seconde* ment, le besoin de s'occuper, et, en troisième lieu, l'intérêt pécuniaire. Selon l'âge et les circonstances, ces trois mobiles varient et prennent dans l'esprit de l'auteur la première ou la dernière place; mais ils n'en subsistent pas moins.

Si le désir de la gloire est le premier mobile d'un artiste, c'est un noble désir qui ne trouve place que dans une noble organisation. Malgré tous les ridicules qu'on peut trouver à la vanité, et malgré la sentence du Afitanthrope de Idolière, qui fait remarquer,

., Gominent dans notre temps,

Gett^ soif a gâté bien des honnêtes geas ;

AVANT-PROPOS. m

malgré tout ce qu'on peut dire de fin et de caustique sur la nécessité de rimer et sur le « qui diantre vous pousse à vous faire imprimer? » il n'en est pas moins vrai que l'homme, et surtout le jeune homme qui, se sentant battre le cœur au nom de gloire, de publicité, d'immortalité, etc., pris malgré lui par ce je ne sais quoi qui cherche la fumée, et poussé par une main kivisible à répandre sa pensée hors de lui-même ; que ce jeune homme, dis-je, qui, pour obéir à son ambition, prend une plume et s'enferme, au lieu de prendre son chapeau et de courir les rues, fait par cela même

une preuve de noblesse, je dirai même de probité, en tentant d'arriver à Testijme des. hommes et au développe- ' ment de ses facultés par un chemin solitaire et âpre, au lieu de s'aller mettre, comme une bête de somme, à la queue de ce troupeau servile qui encombre les antichambres, les places publiques et jusqu'aux carrefours. Quelque mépris, quelque disgrâce qu'il puisse coïncider, il n'en est pas moins vrai que l'artiste pauvre et ignoré vaut souvent mieux que les conquérants du pauvre monde, et qu'il y a plus de nobles cœurs sous les mansardés où l'on ne trouve que trois- chaises, un lit, une table et une grisetle, que dans les gémonies dorées et les abreuvoirs de l'ambition domestique.

Si le besoin d'argent fait travailler pour vivre, il me semble que le triste spectacle du talent aux prises avec la faim doit tirer des larmes des yeux les plus secs.

Si enfin un artiste obéit au mobile qu'on peut appe-

IV AVANT-PROPOS

ier le besoin naturel du travail, peut-être même il n'a plus que jamais l'indulgence : il n'obéit alors ni à l'ambition ni à la misère, mais il obéit à son cœur; on pourrait croire qu'il obéit à Dieu. Qui peut savoir la raison pour laquelle un homme qui n'a ni faux orgueil ni besoin d'argent se décide à écrire? Voltaire a dit, je crois, « qu'un livre était une lettre adressée aux amis inconnus que l'on a sur la terre. » Quant à moi, qui ai eu de tout temps une grande admiration pour Byron, j'avoue qu'aucun panégyrique, aucune ode, aucun écrit sur ce génie extraordinaire, ne m'a autant touché

qu'un certain mot que j'ai entendu dire à notre meilleur sculpteur *, un jour qu'on parlait de Child^ Harold et de Don Juan. On discutait sur l'orgueil démesuré du poète, sur ses manies d'affectation, sur ses prétentions au remords, au désenchantement, on blâmait, on louait. Le sculpteur était assis dans un coin de la chambre, sur un coussin à terre, et tout en remuant dans ses doigts sa cire rouge sur son ardoise, il écoutait la conversation sans y prendre part. Quand on eut tout dit sur Byron, il tourna la tête et prononça tristement ces seuls mots : « Pauvre homme I » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette simple parole de pitié et de sympathie pour le chantre de la douleur en disait à elle seule plus que toutes les phra« ses d'une encyclopédie.

♦ David 4'Angeri.

AVANT-PROPOS. V

Bien que j'aie médité de la critique, Je suis loin de lui contester ses droits, qu'elle a raison de maintenir^ et qu'elle a même solidement établis. Tout le monde -ent qu'il y aurait un parfait ridicule à venir dire aux ;ens : Voilà un livre que je vous offre ; vous pouvez le lire et non le juger. La seule chose qu'on puisse raisonnablement demander au public, c'est de juger avec indulgence.

On m'a reproché par exemple, d'imiter et de m'inspirer de certains hommes et de certaines œuvres. Je réponds franchement qu'au lieu de me le reprocher on aurait dû m'en louer *. Il n'en a pas été de tous les . temps comme il en est du nôtre, où le plus obscur écolier jette une main de papier à la tête du lecteur, en ayant soin de l'avertir que c'est tout simplement un chef-d'œuvre.

Autrefois il y avait des maîtres dans les arts, et on ne pensait pas se faire tort, quand on avait vingt-deux ans, en imitant et en étudiant les maîtres. Il y avait alors, parmi les jeunes artistes, d'immenses et respectables familles, et des milliers de mains travaillaient sans relâche à suivre le mouvement de la main d'un seul homme. Yoler une pensée, un mot, doit être regardé comme un crime en littérature. En dépit de toutes les subtilités du monde et du bien qu'on prend

* Au moment où ranteur écrivait ces lignes, il avait déjà publié
• les Contes d'Espagne et d'Italie «t la première partie 4lu Speet-at^ dam un fauteuiL U répond ici aux critiques qui raccusalent d'avoir imité d'ius ces deux ouvrages divers poCtos français et étrangers.

VI AVANT-PROPOS

ou on le trouve j'un plagiat n'en est pas moins un pla* giat, comme un chat est un chat. Mais s'inspirer d'un maître est' une action non-seulement permise, mais louable, et je ne suis pas de ceux qui font un reproche à notre peintre Ingres de penser à Raphaël, comme Raphaël pensait à la Vierge. Oter aux jeunes gens la perûiission de s'inspirer, c'est refuser au génie la plus belle feuille de sa couronne, l'enthousiasme ; c'est ôter à la chanson du pâtre des montagnes le plus doux charme de son refrain, l'écho de la vallée.

L'étranger qui visite le Gampo Santo à Pise s'est-il jamais arrêté sans respect devant ces fresqueâ à demi effacées qui couvrent les murailles? Ces fresques ne valent pas grand'chose; si on les

donnait pour un ouvrage contemporain, nous ne daignerions pas y prendre garde; mais le voyageur les salue avec un profond respect, quand on lui dit que Raphaël est venu travailler et s'inspirer devant elles. N'y a-t-il pas un orgueil mal placé à vouloir, dans ses premiers essais, voler de ses propres ailes ? N'y a-t-il pas une sévérité injuste à blâmer- l'écolier qui respecte le maître?Non, non, en dépit de l'orgueil humain, des flatteries et des craintes, les artistes ne cesseront jamais d'être des frères ; jamais la voix des élus ne passera sur leurs harpes célestes sans éveiller les soupirs lointains de harpes incoïhues; jamais ce ne sera une faute de répondre par un cri de sympathie au cri du génie: malheur aux jeunes gens qui n'ont iamais allumé leur flam

AVANT-PROPOS. Vil

beau au soleil ! Bossuet le faisait, qui en valait bien d'autres.

Voilà ce que j'avais à dire au public avant de lui donner ce livre, qui est plutôt une étude, ou, si vous voulez, une fantaisie, malgré tout ce que ce dernier mot a de prétentieux. Qu'on ne me juge pas trop sévèrement : j'essaye.

J'ai, du reste, à remercier la critique des encouragements qu'elle m'a donnés, et, quelque ridicule qui s'attache à un auteur qui salue ses juges, c'est du fond du cœur que je le fais. Il m'a toujours semblé qu'il y avait autant de noblesse à encourager un jeune homme qu'il y a quelquefois de lâcheté et de bassesse à étouffer l'herbe qui pousse, surtout quand les attaques partent de gens à qui la conscience de leur talent devrait, du moins, inspirer quelque dignité et le mépris de la jalousie.

ou LES NOCES DE LAURETTE

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue. — Au fond, un canal. — U est nuit.

RAZETTA, descendant d'une gondole, LAURETTE, paraissant à un balcon.

BAZETTA.

Partez-vous, LauTette ? Est-il vrai que vous partiez?

COMÂOIES. I. i

LAURETTB.

Je n'ai pu faire autrement.

BAZETTA.

Vous quittez Venise?

LAURBITtB.

Demain matin.

RAZETTA

Ainsi cette funeste nouvelle qui courait la ville aujourd'hui n'est que trop vraie : on vous vend au prince d'Eysenach. Quelle fête ! votre orgueilleux tuteur n'en Ddourra-t-il pas de joie ? Lâche et vil courtisan !

LAURETTE

Je vous en supplie, Razetta, n'élevez pas la voix^ ma gouvernante est dans la salle voisine; on m'attend, je ne puis que vous dire adieu.

RAZETTA

Adieu pour toujours ?

LAURETTE

*PQur toujours I

RAZETTA

Je suis assez riche pour vous suivre en Allemagne

LAURETTE

Vous ne devez pas le faire. Ne nous opposons pas, mon ami, à la volonté du ciel.

RAZETTA

La volonté du ciel écoutera celle de l'homme. Bien que j'aie perdu au jeu la moitié de mon bien, je vous répète que j'en ai assez pour vous suivre, et que j'y sui« déterminé.

LAURETTE

Vous nous perdrez tous deux par cette action.

SCÈNE PREMIÈRE

RAZETTA

La générosité n'est plu8 de mode sur cette terre.

LÂURETTE.

Je le vois ; vous êtes au désespoir.

RAZETTA

Oui ; et Ton a a^ prudemment en ne m'invitant pas à votre noce.

• LAURETTE

Écoutez, Razetta ; vous savez que je vous ai beaucoup aimé. Si mon tuteur y avait consenti, je serais à vous depuis longtemps. Une fille ne dépend pas d'elle icibas. Voyez dans quelles mains est ma destinée; vous-même, ne pouvez-vous pas me perdre par le moindre éclat? Je me suis soumise à mon sort. Je sais qu'il peut vous paraître brillant, heureux... Adieu! adieu! je ne puis en dire davantage... Tenez l Voici ma croix d'or que je vous prie de garder.

RAZETTA

Jette-la dans la mer ; j'irai la rejoindre.

LAURETTE

Mon Dieu ! revenez à vous !

RAZETTA

Pour qui, depuis tant de jours et tant de nuits, ai-je rôdé comme un assassin autour de ces murailles? Pour qui ai-je tout quitté ? Je ne parle pas de mes devoirs, je les méprise; je ne parle pas de mon pays, de ma famille, de mes amis; avec de l'or on en trouve partout. Mais l'héritage de mon père, où est-il? J'ai perdu

mes épaulettes; il n'y a donc que vous au monde à qui je tiens.
Non, non, celui qui a mis sa vie entière sur un

coup de dé ne doit pas si vite abandonner la chance.

LAURETTE

Mais que voulez-vous de moi ? .

RAZETTE.

Je veux que vous veniez avec moi à Gênes.

LAURETTE

Comment le pourrais-je ? Ignorez-vous que celle à qui vous parlez ne s'appartient plus ? Hélas ! Razetta Je suis princesse d'Eysenach.

RAZETTA

Ah ! rusée Vénitienne, ce mot n'a pu passer sur tes lèvres sans leur arracher un sourire.

LAURETTE

Il faut que je me retire... Adieu, adieu, mon ami.

RAZETTA

Tu me quittes? — Prends-y garde; je n'ai pas été jusqu'à présent de ceux que la colère rend faibles. J'irai te demander à ton second père l'épée à la main.

LAURETTE

Je l'avais prévu que cette nuit nous serait fatale. Ah! pourquoi ai-je consenti à vous voir encore une fois?

RAZETTA

Es-tu donc une Française? Le soleil du jour de ta naissance était-il donc si pâle que le sang soit glacé dans tes veines?... Ou ne m'aimes-tu pas? Quelques bénédictions d'un prêtre, quelques paroles d'un roi ontelles changé en un instant ce que deux mois de supplice,... ou mon rival peut-être...

LAURETTE

Je ne l'ai pas vu.

SCÈNE PREMIÈRE

RAZETTA

Comment? tu es cependant princesse d'Eysenacli.

Vous ne connaissez pas Tusage de ces cours. Un envoyé du prince, le baron Grimm, son secrétaire intime, est arrivé ce matin.

RAZETTA

Je comprends. On a placé ta froide main dans la main du vassal insolent, décoré des pouvoirs du maître; la royale procuration, sanctionnée par Tofficieux chapelain de Son Excellence, a réuni aux yeux du monde deux êtres inconnus Fun à l'autre. Je suis au fait de ces cérémonies. Et toi, ton cœur, ta tête, ta vie,

marchandés par entremetteurs, tout a été vendu au plus offrant; une couronne de reine t'a faite esclave poui jamais; et cependant ton fiancé, enseveli dans les délices d'une cour, attend nonchalamment que sa nouvelle épouse...

LAURETTE

Il arrive ce soir à Venise.

RAZETTA

Ce soir? Ah vraiment! voilà encore une imprudence de m.'en avertir.

LAURETTE

Non, Razetta ; je ne puis croire que tu veuilles ma perte; je sais qui tu es et quelle réputation tu t'es faite par des actions qui auraient dû m'éloigner de toi. Gomme*n*t j'en suis venue à t'aimer, à te permettre de m'aimer moi-même, c'est ce dont je ne suis pas capable de rendre compte. Que de fois j'ai redouté ton caractère

violent, excité par une vie de désordres qui seule aurait dû m'avertir de mon danger 1 — Mais ton cœur est bon.» • •

RAZETTA

Tu te trompes; je ne suis jpas un lâche, et voilà tout. Je ne fais pas le mal pour le bien ; mais, par le ciel I je sais rendre le mal pour le mal. Quoique bien jeune, Laurette, j'ai trop connu ce qu'on est convenu d'appeler la vie pour n'avoir pas trouvé au fond de cette mer lé mépris de ce gu'on aperçoit à sa surface. Sois bien convaincue que rien ne peut m'arrôter.

LAURETTE

Que feras-tu?

RAZETTA

Ce n'Est pas, du moins, mon talent de spadassin qui doit t'effrayer ici. J'ai affaire à un ennemi dont le sang n'est pas fait pour mon épée.

LAURETTE

Eh bien donc?...

RAZETTA

Que t'importe? c'est- à moi de m'occuper de moi. Je vois des flambeaux traverser la galerie ; on t'attend.

LAURETTE

Je ne quitterai pas ce balcon que tu ne m'aies promis de ne rien tenter contre toi, ' ni contre...

RAZETTA

Ni contre' lui?

Contre cette Laurette que tu dis avoir aimée, et dont tu veux la perte. Ah ! Razetta, ne m'accablez pas.; votre

SCÈNE F(ÉMIÉRE

colère me fait frémir. Je vous supplie de me donner votre parole de ne rien tenter.

RAZETTA

Je vous promets qu'il Q*y, aura pas déjàang.

LAURETTE

Que vous pe ferez rien; que vous attendrez,... que vous tâchez de m'oublier, de....

RAZETTA

Je- fais un échange; permettez-moi de vous suivre.

LAURETTE

De me suivre, ô mon Dieu !

RAZETTA

A ce prix, je consens à tout.

LAURETTE

On vient... Il faut que je me retire... Au nom du ciel... Me jureaf-vous...

RAZETTA

Ai-je aussi votre parole? Alors vous avez la mienne.

LAURETTE

Razeita, je m'en fie à votre cœur; l'amour d'une femme a pu y trouver place, le respect de cette femme l'y trouvera. Adieu, adieu
I Ne voulez-vous donc point de cette croix ? , »

RAZETTA

Oh I ma vie!

U reçoit la croix, elle se retire.

RAZETTA, seul..

. Ainsi je l'ai perdue. — Razetta, il a eu un temps où cette gondole, éclairée d'un falot de mille couleurs, ne portait sur cette mer indolente que le plus insouciant de

ses fils. Les plaisirs des jeunes gens, la passion furieuse du jeu t'absorbaient; tu étais gai, libre, heureux; on le disait, du moins; l'inconstance, cette sœur de la folie, était maîtresse de tes actions; quitter une femme te coûtait quelques larmes, en être quitté te coûtait un sourire. Où en es-tu arrivé?

Mer profonde, heureusement il t'est facile d'éteindre une étincelle. Pauvre petite croix, qui avais sans doute été placée dans une fête, ou pour un jour de naissance, sur le sein tranquille d'un enfant, qu'un vieux père avait accompagnée de sa bénédiction ; qui, au chevet d'un lit, avais veillé dans le silence des nuits sur l'innocence; sur qui, peut-être, une bouche adorée se posa plus d'une fois pendant la prière du soir ; tu ne resteras pas longtemps entre mes mains.

La belle part de ta destinée est accomplie ; je t'emporte, et les pêcheurs de cette rive te trouveront rouillée sur mon cœur.

Laurettel Laurettel Ah 1 je me sens plus lâche qu'une femme.
Mon désespoir me tue, il faut que je pleure.

On entend le son d'une symphonie sur Teau. Une gondole
chargée de femmes et de musiciens passe.

UNE VOIX DE FEMME

Gageons que c'est Razetta.

UNE AUTHB.

C'est lui, sous les fenêtres de la belle Laurette.

UNE DES FEMMES

Razetta, vous viendrez; nous serons de retour dans une heure.
Qu'on ne dise pas que nous ne pouvons rien sur vous, et que Laurette vous a fait oublier vos amis.

RAZETTA

C'est aujourd'hui la noce ; ne le savez-vous pas ? J'y suis prié,
et ne puis manquer de m'y rendre. Adieu, je vous souhaite beaucoup de plaisir : prêtez-moi seulement un masque.

LA VOIX DE FEMME

Adieu, converti.

Elle lui jette son masque.

LE JEUNE HOMME

Adieu, loup devenu berger. Si tu es encore là, nous te prendrons en revenant.

Musique. La gondole s'éloigne.

RAZETTA

J'ai changé subitement de pensée. Ce masque va m'être utile. Gomment l'homme est-il assez insensé pour quitter cette vie, tant qu'il n'a pas épuisé toutes ses chances de bonheur? Celui qui perd sa fortune au jeu quitte-t-il le tapis tant qu'il lui reste une pièce d'or? Une seule pièce peut lui rendre tout. Comme un minerais fertile, elle peut ouvrir une large veine. 11 en

est de même des espérances. Oui, je suis résolu d'aller jusqu'au bout.

IVailleurs la mort est toujours là; n'est-elle pas partout sous les pieds de Thomme qui la rencontre à * chaque pas dans cette vie? L'eau, le feu, l'air, la terre, tout la lui offre sans cesse; il la voit partout dès qu'il la cherche ; il la porte à son côté.

Essayons donc. Qu'ai-je dans le cœur ?

Une haine et un amour. — Une haine, c'est un meurtre. — Un amour, c'est un rapt. Voici ce que le commun des hommes doit voir dans ma position.

Mais il me faut trouver quelque chose de nouveau ici, car d'abord j'ai affaire à une couronne. Oui, tout moyen usé d'ailleurs me répugne. Voyons, puisque je suis déterminé à risquer ma tête, je veux la mettre au plus haut prix possible. Que ferai-je dire de-

main à Venise ? Dira-t-on : « Razetta s'est noyé de désespoir pour Laurette, qui l'a quitté ? » Ou : « Razetta a tué le prince d'Eysenach, et enlevé sa maîtresse ? » Tout cela est commun. « Il a été quitté par Laurette, et il l'a oubliée un quart d'heure après ? » Ceci vaudrait mieux ; mais comment ? En aurai-je le courage ?

Si l'on disait : « Raïetta, au moyen d'un déguisement, s'est d'abord introduit chez son infidèle ; » ensuite : « Au moyen d'un billet qu'il lui a fait remettre, et par lequel il l'avertissait qu'à telle heure... » Il me faudrait ici... de l'opium... Non ! point de ces poisons douteux ou timides, qui donnent au hasard le sommeil ou la mort. Le fer est plus sûr. Mais une main si faible ? ... Qu'importe ? Le courage est tout. La fable qui

; SCENE II. If

SDurra la mOe demain matin sei:a étrange et nouvelle^ Des lumières tn^tersent une seconde fois la maison. Héjouis-toi, feii-KdUe détestée, j*amve; et celui qui ne craint rien peut être à craindre.

n met son masque et entre.

UNE VOIX dans la coulisse. ,

'Où.ailez-vous? i

RAZETTA, de même»

Je suis engagé à souper chei le marquis.

LE MARQUIS, LE SECRÉTAIRE

• » LE MARQUIS

Combien je me trouve honoré, monsieur le secrétaire intime, en vous voyant prendre quelque plaisir à cette f\$te qui' est la plus médiocre du mojide I

LE SECRÉTAIRE

Tout est pour le mieux, et votre jardin est charmant. Il n'y a qu'en Italie qu'on en trouve d'aussi délicieux.

LE MARQUIS

Oui, c'est un jardin anglais. Vous ne désireriez pas de vous reposer ou de prendre quelques rafraîchissements ?

LE SECRÉTAIRE.

Nullement.

LE MARQUIS

Que dites-vous de mes musiciens ?

LE SECRÉTAIRE

Ils sont parfaits; il faut avouer que là-dessus, monsieur le marquis, votre pays mérite bien sa réputation.

LE MARQUIS

Oui, oui, ce sont des Allemands. Ils arrivèrent hier de Leip-sick, et personne ne les a possédés dans cette ville. Combien je

serais rayi si vous aviez trouvé quelque intérêt dans le divertissement du ballet I

LE SECRÉTAIRE

A: merveille, et l'on danse très-bien à Venise.

LE MARQUIS

Ce sont des Français. Chaque bayadère me coûte deux cents florins. Pousseriez-vous jusqu'à cette terrasse?

LE SECRÉTAIRE

Je serai enchanté de la voir.

LE MARQUIS

Je ne puis vous exprimer ma reconnaissance. A quelle heure pensez-vous qu'arrive le prince notre maître? Car la nouvelle dignité qu'il m'a...

LE SECRÉTAIRE

Vers dix ou onze heures.

Ils s'éloignent en causant. — Lauratte entre ; madame Baibi ne lève et va à sa rencontre. Toutes deux demeurent appuyée? sur une balustrade, dans le fond de la scène, et paraissent s'entretenir. En ce moment, Razetta, masqué, s'avance vers l'avant-scène.

RAZETTA

n me semble que j'aperçois Laurette. Oui, c'est elle qui vient d'entrer. Mais comment parviendrai-je à lui parler sans être remarqué ? — Depuis que j'ai mis le

SCÈNE II

pied dans ces jardins, tous mes projets se sont' évanouis pour faire place à ma colère. Un seul dessein m'est resté ; mais il faut qu'il s'exécute ou que je meure. Il s'approche d'une table et écrit quelques mots au crayon. LE SECRÉTAIRE, rentrant, au marquis.

Ahl voilà un des galants de votre bal qui écrit un billet doux I Est-ce l'usage à Venise ?

LE MARQUIS

C'est un usage auquel vous devez comprendre, monsieur, que les jeunes filles restent étrangères. Voudriezvous faire une partie de cartes ?

LE SECRÉTAIRE

Volontiers ; c'est un moyen de passer le temps fort agréablement.

LE MARQUIS

Asseyons-nous donc, s'il vous plaît. Monsieur le secrétaire intime, j'ai l'honneur de vous saluer. Le prince, m'avez-vous dit, doit arriver à dix ou onze heures. Ce sera donc dans un quart d'heure ou dans une heure un quart, car il est précisément neuf heures trois quarts. C'est à vous de jouer.

LE SECRÉTAIRE

Jouons-nous cinquante florins?

LE MARQUIS

Avec plaisir. C'est un récit bien intéressant pour nous, monsieur, que celui que vous avez bien voulu déjà me laisser deviner et entrevoir, de la manière dont Son Excellence était devenue éprise de la chère princesse, ma nièce. J'ai l'honneur de vous demander du pique.

. COUÉD[ES. 1. S

il LA NUIT VÉNITIENNE,

LE SECRÉTAIRE

C'est, comme je vous disais, en voyant son portrait; cela ressemble un peu à un conte de fée.

LE MARQUIS

Sans doute I ah I ah I... délicieux 1 sur un portrait!;.. Je n'en ai' plus, j'ai perdu... Vous disiez donc?... '

LE SECRÉTAIRE

Ce portrait, qui était, il est vrai, d'une ressemblance frappante, et par conséquent d'une beauté parfaite...

LE MARQUIS

Vous êtes mille fois trop bon.

• LE SECRÉTAIRE

Voulez-vous votre re^nche?

LE MARQUIS

Avec plaisir. « D'une beauté parfaite... »

LE SECRÉTAIRE

Reste longtemps sur la table où il a l'habitude d'écrire. Le prince, à vous dire le vrai... (j'ai du rouge) est un véritable original.

LE MARQUIS

, Réellement?... C'est unique! je ne me sens pas de joie en pensant que d'ici à une heure... Voici encore du rouge.

LE SECRÉTAIRE

• Il abhorrait les femmes, du moins il le disait. C'est le caractère le plus fantasque! Il n'aime ni le jeu, ni la chasse ni les arts. Vous avez encore perdu.

LE MARQUIS

Âh! ah! c'est du dernier plaisant!... Comment! il n'aime rien de tout cela? Ah ! ah! vous avez parfaite* ment raison, j'ai perdu. C'est délicieux.

SCÈNE II

LE SECRÉTAIRE. '

n a beaucoup voyagé, en Europe surtout. Jamais nous n'avons été instruits de ses intentions que le matin même du jour où il

partait pour une de ces excursions souvent fort longues. « Qu'on mette les chevaux, disait-il à son lever, nous irons à Paris. »

LE MARQUIS

J'ai entendu dire la même chose de l'empereur Bonaparte. Singulier rapprochement!

LE SECRÉTAIRE

Son mariage fut aussi extraordinaire que ses voyages : il m'en donna Tordre comme s'il s'agissait de l'action la plus indifférente de sa vie ; car c'est la paresse personnifiée, que le prince. « Quoi I Monseigneur, lui dis-je, sans l'avoir vue! — Raison de plus, » me dit-il, ce fut toute sa réponse. Je laissai, en partant, toute la cour bouleversée et dans une rumeur épouvantable.

LE MARQUIS

Cela se conçoit... Ehl ehl — Du reste, monseigneur n'aurait pu se fournir d'un procureur plus parfaitement convenable que vous-même, monsieur le secrétaire intime. J'espère que vous voudrez bien m'en croire persuadé. J'ai encore perdu.

LE SECRÉTAIRE

Vous jouez d'un singulier malheur.

LE MARQUIS

Oui, n'est-il pas vrai? Cela est fort remarquable. Un de mes amis, homme d'un esprit enjoué, me disait plaisamment avant-hier, à la table de jeu d'un des principaux sénateurs de cette ville, que je n'aurais

qu'un moyen de gagner, ce serait de païer contre moi.

LE SEGRÉTAIBE.

Ah I ah I c'est juste 1

LE MARQUIS

Ce serait, lui répondis-je, ce qu'on pourrait appeler un bonheur malheureux. Eh I eh I nrit.

LE SECRÉTAIRE

Absolument.

LE MARQUIS

Ce sont deux mots qui, je crois, ne se trouvent pas souvent rapprochés... Ehl ehl — Mais permettez-moi, de grâce, une seule question : Son Excellence aime-t-elle la musique?

LE SECRÉTAIRE

Beaucoup. C'est son seul délassement.

LE MARQUIS

Combien je me trouve heureux d'avoir, depuis l'âge de onze ans, fait apprendre à ma nièce la harpo-lyre et le forte-piano I Seriez-vous, par hasard, bien aise de l'entendre chanter?

LE SECRÉTAIRE

Certainement.

LE MARQUIS, à un valet.

Veillez avertir la princesse que je désire lui parler. A Laurette, qui entre.

Laure, je vous prie de nous faire entendre votre voix. Monsieur le secrétaire intime veut bien vous engager à nous donner ce plaisir.

Volontiers, mon cher oncle; quel air préférez-vous?

SCÈNE II

LE MARQUIS

Dî pîacer, dî piacer, di piacer. Ma nièce ne s'est jamais fait prier.

LAURETTE

' Aidez-moi à ouvrir le piano,

RAZETTA, toujours masqué, s'avance et ouvre le pianot A voix basse.

lisez ceci quand vous serez seule.

Elle reçoit son billet.

LE SECRÉTAIRE.

La princesse pâlit.

LE MARQUIS

Ma chère fille, qu'avez-vous donc?

LAURETTE

Rien, rien, je suis remise.

LE MARQUIS, bas an secrétaire.

Vous concevez qu'une jeune fille...

Laurette frappe les premiers accords.

UN VALET, entrant, bas au marquis.

Son Excellence vient d'entrer dans le jar<lin.

LE MARQUIS

Son Excell...! Allons à sa rencontre, n se lève.

LE SECRÉTAIRE

Au contraire. — Permettez-moi de vous dire deux mots.

Pendant ce temps, Laurette joue la ritournelle pianissimo,

Vous voyez que le prince ne fait avertir que vous seul

de son arrivée. Que le reste de vos conviés s'éloigne. Je

connais les usages, et je sais que dans toutes cours il

y a une présentation ; mais rien de ce qui est fait pour

tout le monde ne saurait plaire à notre jeune souverain.
Veuillez m'accompagner seul auprès du prince. La jeune mariée
restera, s'il vous plaît.

LE MARQUIS

Eh qu'il seule ici?

• LE SECRÉTAIRE

J'agis d'après les ordres du prince.

LE IMARQDIS.

Monsieur, je vais donner les miens en conséquence ; me conformer en tout aux moindres v'lontés de Son Excellence est pour moi le premier, le plus sacré des devoirs. Ne dois-je pas pourtant avertir ma nièce?

LE SECRÉTAIRE

Certainement.

LE MARQUIS

Laurettel . •

Il lui parle à l'oreille. Un moment après, les masques se dispersent dans les jardins et laissent le théâtre libre, le marquis et le secrétaire sortent ensemble. ,

LAURETTE, restée seule^ tire le billet de Razetta de son sein et lit. ,

« Les serments que j'ai pu te faire ne peuvent me

« retenir loin de toi. Mon stylet est en^ché sous le pied

« de ton clavecin. Prends-le, et frappe mon rival, si tu

« ne peux réussir avant onze heures sonnantes à t'é-

« chapper et à venir me retrouver au pied de ton bal-
« con, où je t'attends. Crois que, si tu me refuses, j'en-
K tendrai sonner Theure, et que ma mort est certaine.
« Razetta. »

Elle regarde autour d'elle.

Seule ici!...

Elle va prendre le stilet.

SCENE n

Tout est perdu : car je le connais, il est capable de tout. Dieul il me semble que j'entends monter à la terrasse. Est-ce déjà le prince ? — Non, tout est tranquille.

« A onze heures, si tu ne peux réussir à Réchapper. Crois que, si tu me refuses, ma mort est certaine 1 1... »

Razetta, Razettal insensé, il m'en coûte cher de Vavoir aimé I

Fuirai-je La princesse d'Eysenach fuîra-t-elle?...

avec qui?... avec un joueur déjà presque ruiné? avec un homme plus redoutable seul que tous les malheurs Si j'avertissais le prince? — ciel! on vient.

Mais Razettal il se tuera sans doute sous mes fenêtres...

Le prince ne peut tarder; je vois des pages atec des ilambeaux traverser l'orangerie, «La nuit est obscure ; le vent agite ces lumières; écoutons... Quelle singulière frayeur me saisit I Quel est l'homme qui va se présenter à moi?... Inconnus l'un de l'autre,... que va-t-il m' dire?... Oserai-je.lever les yeux sur lui?... Oh I je sens battre mon cœur... L'heure va si vite I onze heures seront bientôt arrivées 1...

UNE VOIX, en dehors.

Son Excellence veut-elle monter cet escalier?

LAURETTE

C'est lui! il vient.

Elle écoute.

Je ne me sens pas la force de me lever ; cachons ce stylet.

Elle le met dans son sein.

Eysenach, c'est donc à la mort que ta marches?

Ah I la mienne aussi est certaine...

Elle se penche à la fenêtre.

Razetta se promène lentement sur le rivage I... Il ne peut me manquer.*.. Allons !... Prenons cependant assez de force pour cacher ce que j'éprouve... Il le faut... Voici l'instant.

Se regardant.

Dieu ! que je suis pâle I mes cheveux en désordre...

Le prince entre par le fond; il a à la main un portrait; il s'avance lentement, en considérant tantôt Toriginal, tantôt la copie.

LE PRINCE

Parfait.

Laurelte se retourne et demeure interdite.

Et cependant comme en tout l'art est constamment au-dessous de la nature, surtout lorsqu'il cherche à l'embellir ! La blancheur de cette peau pourrait s'appeler de la pâleur; ici je trouve que les roses étouffent les lis. — Ces yeux sont plus vifs, — ces cheveux plus noirs. — Le plus parfait des tableaux n'est qu'une ombre : tout y est à la surface; l'immobilité glace; l'âme y manque totalement ; c'est une beauté qui ne passe pas l'épiderme. D'ailleurs ce trait même à gauche...

Laurette fait quelques pas. Le prince ne cesse pas de la regarder.

n n'importe : je suis content de Grimm; je vois qu'il ne m'a pas trompé, n s'assied.

Ce petit palais est très-gentil : on m'avait dit que cette pauvre fille n'avait rien. Comment donc! mais

SCENE IL

c'est un élégant que mon oncle, monsieur le... le... A Lanrette.

Votre oncle est marquis, je crois?

LAURETTE

Oui,... Monseigneur...

LE PRINCE

Je me sens la tentation de quitter cette vieille prude d'Allemagne, et de venir m'établir ici. Ah I diable, je fais une réflexion, on est obligé d'aller à pied. — Est-ce que toutes les femmes sont aussi jolies que vous dans cette ville?

LAURETTB.

Monseigneur...

LE PRINCE

Vous rougissez... De qui donc avez-vous peur? nous sommes seuls.

LAURETTB.

Oui,... mais...

LE PRINCE, se levant.

Estrce que par hasard mon grand guindé de secrétaire se serait mal acquitté de sa représentation I Les compliments d'usage ont-ils été faits? Aurait-il négligé quelque chose? En ce cas, excusez-moi : je pensais que les quatre premiers actes de la comédie étaient joués^ et que j'arrivais seulement pour le cinquième.

LAURETTEj

Mon tuteur...

LE PRINCE

Vous tremblez ?

Il lui prend la main.

22 LA NUIT VÉNITIENNE.

Reposez-vous sur ce sofa. Je vous supplie de répondre à ma question. •

LÂURETTE.

Votre Excellence me pardonnera : je ne chercherai pas à lui cacher que je souffre... un peu ;..... elle voudra bien ne pas s'étonner

LE PRINCE

Voici du vinaigre excellent.

Il lui donne sa cassolette.

Vous êtes bien jeune, Madame; et moi aussi. Cependant, comme les romans ne me sont pas défendus, non plus que les comédies, les tragédies, les nouvelles, les histoires et les mémoires, je puis vous apprendre ce qu'ils m'ont appris. Dans tout morceau d'ensemble, il y a une introduction, un thème, deux ou trois variations, un andante et un presto. A l'introduction, vous voyez les musiciens encore mal se répondre, chercher à s'unir, se consulter, s'essayer, se mesurer ; le thème les met d'accord ; tous se taisent ou murmurent faiblement, tandis qu'une voix harmonieuse les domine; je ne crois pas nécessaire de faire l'application de cette parabole. Les variations sont plus ou moins longues, selon ce que la pensée éprouve : mollesse ou fatigue. Ici, sans

contredit, commence le chef-d'œuvre ; l'andante, les yeux humides de pleurs, s'avance lentement, les mains s'unissent; c'est le romanesque, les grands serments, les petites promesses, les attendrissements, la mélancolie. — Peu à peu tout s'arrange ; l'amant ne doute plus du cœur de sa maîtresse ; la joie renaît, le bonheur par conséquent : la

SCÈNE n

bénédiction apostolique et romaine doit trouver ici sa place; car, sans cela, le presto survenant... Vous souriez? , •

LAURETTE

Je souris d'une pensée...

LE PRINCE

Je la devine. Mon procureur a sauté Fadagio,

LAURETTE.

Fausse, je crois.

Ce sera à moi de réparer ses maladresses. Cependant ce n'était pas mon plan. Ce que vous, me dites me fait réfléchir.

LAURETTE.

Sur quoi?

LE PRINCE

Sur une théorie du professeur Mayer, de Francfortsur-l'Oder,

LAURETTE

Ahl . . *

LE PRINCE

Oui, il s'est trompé, si vous êtes née à Venise.

LAURETTE

Dans cette maison même.

LE PRINCE

Diable 1 pourtant il prétendait que ce que vos compatriotes estimaient le moins... était précisément ce qui manqué...

LAURETTE

Au secrétaire intime?...

Et, de plus, qu'on juge d'un caractère sur un portrait. Vous pourriez, je le vois, soutenir la controverse.

Il lui baise la main.

Vous tremblez encore.

LAURETTE

Je ne sais... je... non...

LE PRINCE

Heureusement que je suis entre la fenêtre et la pendule.

LADRETTE, effrayée.

Que dit Votre Excellence ?

LE PRINCE

Que ces deux points partagent singulièrement votre attention.
Je crois que vous avez peur de moi.

LAURETTE

Pourquoi?... nullement... je... je ne puis vous dissimuler...

LE PRINCE

Voici une main qui dit le contraire. Aimez-vous les bijoux ?

Il lui met un bracelet.

LAURETTE

Quels magnifiques diamants !

LE PRINCE

Ce n'est plus la mode. Mais que vois-je ? [L'anneau a été
oublié.

Le secrétaire...

LE PRINCE

En voici un : j'ai toujours des bijoux de pouce

SCÈNE II

dans mes poches. Décidément vous yculez savoir rheure.

LAURETTE

Non;... je cherche...

LE PRINCE

J'avais entendu dire qu'un Français était quelquefois embarrassé devant une Italienne. Vous vous levez l

LAURETTE

Je suis souffrante.

LE PRINCE

Vous voulez vous mettre à la fenêtre?

LAURETTE, à la fenêtre.

Ahl

LE PRINCE

De grâce, qu'avez-vous ? Serais-je réellement assez malheureux pour vous inspirer de l'effroi ?

n la ramène au sofa.

Eu ce cas, je serais le plus malheureux des hommes; car je vous aime et ne pourrai vivre sans vous,

LAURETTE

Encore une raillerie? Prince, celle-ci n'est pas charitable.

LE PRINCE

De l'orgueil? Veuillez m'écouter.

Je me suis figuré qu'une femme devait faire plus de cas de son âme que de son corps, contre l'usage général qui veut qu'elle permette qu'on l'aime avant d'avouer qu'elle aime, et qu'elle abandonne ainsi le trésor de son cœur avant de consentir à la plus légère prise sur celui de sa beauté. J'ai voulu, oui, voulu absolument comiDiss. I. s

tenter de renverser cette marche uniforme j la nou« veauté est ma rage. Ma fantaisie et ma paresse, les seuls dieux dont j'aie jamais encensé les autels, m'ont vainement laissé parcourir le monde, poursuivi par ce bizarre dessein; rien ne s'offrait à moi. Peut-être je m'explique mal. J'ai eu la singulière idée d'être l'époux d'une femme avant d'être son amant. J'ai voulu voir si réellement il existait une âme assez orgueilleuse pour demeurer fermée lorsque les bras sont ouverts, et livrer la bouche à des baisers muets; Vous concevez que je ne craignais que de trouver cette force h, la froideur. Dans toutes les contrées qu'aime le soleil, j'ai cherché les traits les plus capables de révéler qu'une âme ardente y était enfermée : j'ai cherché la beauté dans tout son éclat, cet amour qu'un regard fait naître; j'ai désiré un visage assez beau pour me faire oublier qu'il était moins beau que l'être invisible qui l'anime ; insensible à tout, j'ai résisté à tout,... excepté à une femme,

— à vous, Laurette, qui m'apprenez que je me suis un peu mépris dans mes idées orgueilleuses; à vous, devant qui je ne voulais

soulever le masque qui couvre ici-bas les hommes qu'après être devenu votre époux.

— Vous me l'avez arraché, je vous supplie de me pardonner, si j'ai pu vous offenser.

LAURETTE

Prince, vos discours me confondent... Faut-il que jo croie?...

LE PRINCE

n faut que la princesse d'Eysenach ime pardonne ; il faut qu'elle permette à son époux de redevenir Tamani

SCÈNE II

le plus soumis ; il faut qu'elle oublie toutes ses folies..»

LAUBETTE.

Et toute sa finesse?

LEPRINCEL

EUe pâlit devant la vôtre. La beauté et l'esprit...

•LAURÇTTE.

Ne sont rien. Voyez comme nous nous ressemblons peu.

Si VOUS en faites si peu de cas, je vais revenir à mon rêve.

LAURETTE

Comment ?

;E PRINCE

En commençant par la première.

LAURETTE

Et en oubliant le second?

LE PRINCE

Prenez garde à un homme qui demande un pardon; il peut avoir si aisément la tentation d'en mériter deux I

LAURETTE

Ceci est une théorie.

LE PRINCE

Non pas.

Il Tembrasse.

Cependant, je vous vois encore agitée. Gageons que, toute jeune que vous êtes, vous avez déjà fait uu calcul.

LAURETTE

Lequel ? il y en a tant à faire l et un jour comme celui-ci en voit tant l

LÉ PRINCE

Je ne parle que de celui des qualités d'époux. Peut-être ne trouvez-vous rien en moi qui les annonce. Dites-moi, est-ce bien sé-

rieusement que vous avez pu jamais réfléchir à cet important et grave sujet? De quelle pâte débonnaire, de quels faciles éléments aviez-vous pétri d'avance cet être dont l'apparition change tant de douces nuits en insomnie ? Peut-être sortez-vous du couvent ?

LAURETTB.

Non,

LE PRINCE

Il faut songer, chère princesse, que si votre gouvernante vous gênait, si votre tuteur vous contrariait, si vous étiez surveillée, tancée quelquefois, vous allez entrer demain (n'est-ce pas demain?) dans une atmosphère de despotisme et de tyrannie ; vous allez respirer l'air délicieux de la plus aristocratique bonbonnière; c'est de ma petite cour que je parle, ou plutôt de la vôtre, car je suis le premier de vos sujets. Une grave duègne vous suivra, c'est l'usage; mais je la payerai pour qu'elle ne dise rien à votre mari. Aimez-vous les chevaux, la chasse, les fêtes, les spectacles, les dragées^, les amants, les petits vers, les diamants, les soupers, le galop, les masques, les petits chiens, les folies ? — Tout pleuvra autour de vous. Enseveli au fond de la plus reculée des ailes de votre château, le prince ne saura et ne verra que ce que vous voudrez. Avez-vous envie de lui pour une partie de plaisir? Un ordre expédié de la part de la reine avertira le roi de prendre son habit de

SCÈNE II

chasse, de bal ou d'enterrement. Voulez-vous être seule? Quand toutes les sérénades de la terre retentiraient sous les fenêtres, le prince, au fond de son donjon gothique, n'entendra rien au monde ; une seule loi régnera dans votre cour : la volonté de la souveraine. Ressembleriez-vous par hasard à Tune de ces femmes pour qui l'ambition, les honneurs, le pouvoir^ eurent tant de charmes? Cela m'étonnerait, et mon vieux docteur aussi ; mais n'importe. Les hochets que je mettrais alors entre vos mains, pour amuser vos loisirs, seraient d'autre nature : ils se composeraient d'abord de quelques-unes de ces marionnettes qu'on nomme des ministres, des conseillers, des secrétaires : pareil à des châteaux de cartes, tout l'édifice politique de leur sagesse dépendrait d'un souffle de votre bouche ; autour de vous s'agiterait en tous sens la foule de ces roseaux, que plie et relève le vent des cours ; vous serez un despote, si vous ne voulez être une reine. Ne faites pas surtout un rêve sans le réaliser ; qu'un caprice, qu'un faible désir n'échappe pas à ceux qui vous entourent, et dont l'existence entière est consacrée à vous obéir. Vous choisirez entre vos fantaisies, ce sera tout votre travail* madame ; et si le pays que je vous décris...

LAUBETTE.

C'est le paradis des femmes.

.- ; LE PRmCE. •

Vous en serez la déesse.

LAURETTE

Mais le rêve sera-t-il éternel? Ne cassez-vous jamais le pot au lait? . .

LE PRINCE

Jamais.

LAURETTB.

Ah I qui m'en assure ?

LE PRINCE

Un seul garant, —mon indicible, ma délicieuse paresse. Voilà bientôt vingt-cinq ans que j'essaye de vivre, Laurette. J'en suis las; mon existence me fatigue ; je rattache à la vôtre ce fil qui s'allait briser; vous vivrez pour moi, j'abdique ; vous chargez-vous de cette tâche? Je vous remets le soin de mes jours, de mes pensées, de mes actions ; et pour mon cœur...

LAURETTE

Est-il compris dans le dépôt?

LE PRINCE

Il n'y sera que le jour où vous l'en aurez jugé digne ; jusque-là, j'ai votre portrait. — Je l'aime, je lui dois tout ; je lui ai tout promis, pour tout vous tenir. — Autrefois même, je m'en serais contenté ; mais j'ai voulu le voir sourire... rien de plus.

LAURETTE

Ceci est encore une théorie.

LE PRINCE

Un rêve, comme tout au monde.

Il Tembrasse.

Qu'avez-vous donc là? c'est un bijou vénitien. Si nous sommes en paix, il est inutile ; si nous sommes en guerre, je désarme l'ennemi.

Il lui ôte son stilet.

Quant à ce petit papier par'umé qui se cache sous

SCÈNE n. • di

cette gaze, le mari le respectera. Mais la princesse d'Eysenach rougit.

LAUHETTE.

Prince!

LE PBmCE.

Êtes-vous étonnée de me voir sourire ? — J'ai retenu un mot de Shakespeare sur les femmes de cette ville.

LAURETTE

Un mot?

LE PRINCE

Perfide comme Tonde. Est-il défendu d'aimer à avoir des rivaux ?

LAURETTE

Vous pensez?...

LE PRINCE

A moins que ce ne soient des rivaux heureux, et celui-ci ne Test pas.

LAURETTE

Pourquoi?

LE PRINCE

Parce qu'il écrit.

LAURETTE

C'est à mon tour de sourire, quoiqu'il y ait ici un grain de mépris.

LE PRINCE

Mépris pour les femmes ? Il n'y a que les sots qui le croient possible.

LAURETTE

Qu'en aimez-vous donc ?

LE PRÎSiCE.

Tout, et surtout leurs défauts.

32 LA NUIT VÉNITIENNS.

LAURETTE

Ainsi, le mot de Shakespeare...

LE PRINCE

Je le voudrais pour réponse au billet.

Et que dirait-on ?

LE PRINCE

Ceci est une pensée française, et ce n'est pas de vôîz que j'en attendais...

LAURETTE

Insultez-vous la France ? Vous parliez de beauté et d'esprit. Le premier des biens...

LE PRINCE

C'est le cœur. L'esprit et la beauté n'en sont que les voiles.

LAURETTE

Ah ! qui sait ce que voit celui qui les soulève ? C'est une audace
I

LE PRINCE

Il n'y en a plus après la noce... Vous tremblez encore?

LAURETTE

J'ai cru entendre du bruit.

LE PRINCE

Au fait, nous sommes presque dans un jardin ; si vous ne teniez pas à ce sofa...

LAURETTE

Non...

Ils se lèvent ; le prince veut réentraîner.

LE prince:

Est-ce de répoux ou de l'amant que vous avez peur?

SCENE III

LAURETTE

C'est de la nuit.

LE PRINCE

Elle est perfide aussi, mais elle est discrète. Qu'oserez-vous lui confier ?... La réponse au billet?

LAURETTE

Qu'en dirait-elle ?

LE PRINCE

Elle n'en laissera rien voir à l'époux Elle lui donne le billet ; il le déchire.

Ne la craignez pas, Laurette. Le secret d'une jeune fiancée est fait pour la nuit : elle seule renferme les deux grands secrets du bonheur : le plaisir et Toubli.

LAURETTE

Mais le chagrin ?

LE PRINCE

C'est la réflexion ; et il est si facile de la perdre I

LAURETTE

Est-ce aussi un secret ?

Us s'éloignent; onze heures sonnent.

SCENE III

La même décoration qu'à la première scène. On entend Theure sonner dans Téloignement.

RAZETTA

Je ne puis me défendre d'une certaine crainte. Serait-il possible que Laurette m'eût manqué de parole ? Malheur à elle, s'il était vrai I Non pas que je doive

porter la main sur elle,... mais mon rival!... Il me

semble que deux horloges ont déjà sonné onze heures...

Est-ce le temps d'agir? Il faut que j'entre dans ces

jardins. — J'aperçois une grille fermée. — rage ! me serait-il impossible de pénétrer? Au risque de ma vie, je suis déterminé à ne pas abandonner mon dessein. L'heure est passée... Rien ne doit me retenir... Mais par où entrer? — Appellerai-je? Tenterai-je de gravir cette muraille élevée? — Suis-je trahi? réellement trahi? Laurette... Si j'apercevais un valet, peut-être avec de l'or... — Je ne vois aucune lumière... Le repos semble régner dans cette maison. — Désespoir! Ne pourrai-je même jouer ma vie? ne pourrai-je tenter même le plus désespéré de tous les partis?

On entend une symphonie ; une gondole chargée de musiciens passe.

UNE VOIX DE FEMME

Voilà encore Razetta.

UN JEUNE HOMME

Eh bien la noce était-elle jolie? As-tu fait valser la mariée ? Quand ta garde sera-t-elle relevée ? Tu mets sûrement le mot d'ordre en musique?

RAZETTA

Allez-vous-en à vos plaisirs, et laissez-moi.

UNE VOIX DE FEMME

Non; cette fois j'ai gagé que je t'emmènerais; allons, viens, mauvaise tête, et ne trouble le plaisir de personne. Chacun son tour ; c'était hier le tien, aujourd'hui

SGÈNE III. 35

tu es passé de mode ; celui qui ne sait pas se conformer à son sort est aussi fou qu'un vieillard qui fait le jeune homme.

UNE AUTRE

Venez, Razetta, nous sommes vos véritables amis, et nous ne désespérons pas de vous faire oublier la belle Laurette. Nous n'aurons pour cela qu'à vous rappeler ce que vous disiez vous-même, il y a quelques jours, ce que vous nous avez appris. — Ne perdez pas ce nom glorieux que vous portiez du premier mauvais sujet de la ville.

LE JEUNE HOMME

Del'Italiel Viens, nous allons souper chez Camilla; tu y retrouveras ta jeunesse tout entière, tes anciens amis, tes anciens défauts, ta gaieté. — Veux-tu tuer ton rival, ou te noyer ? Laisse ces idées

communes au vulgaire des amants ; souviens-toi de toi-même, et ne donne pas le mauvais exemple. Demain matin les femmes seront inabordables, si on apprend cette nuit que Razetia s'est noyé. Encore une fois, viens souper avec nous.

RAZETTA

C'est dit. Puissent toutes les folies des amants finir aussi joyeusement que la mienne !

n monte dans la barque, qui disparaît au bruit des in^troments.

FIN DE LA NCIT VÉXITIEN.X».

DHAME BN TROIS ACTES PUBLIÉ BN 1833, EEPRÉSBNTÉ
BN 1849

PERSONNAGES

ANDRÉ

CORDUNI,)

UONFX, I peintres, élèyes d'André.

DAMIEN,

GRÉMIO, concierge.

MONTJOIE, gentilhomme français.

MATHURIN, i . ^

JEAN ! domestiques.

ACTE PREMIER SCÈNE PREMIERE

La maison d'André. — Une cour, un jardin au fond.

GRÉMIO, sortant de la maison du concierge.

Il me semble, en vérité, que j'entends marcher dans

la cour : à quatre heures du matin, c'est singulier.

Hum ! hum ! que veut dire cela ?

U avance ; un homme enveloppé d'an manteaa 4^cend d'ane
fçnôtre du rez-de-chaussée. . •

GRÉMIO

Delà fenêtre de madame Lucrèce? Arrête, qui que tu sois I .

l'homme.

Lâisse-moi passer, ou je te tUe !

n le frappe et s'enfuit dans le jardin.

. GRÉMIO, seul.

Au meurtre ! au voleur ! Jean, au secours 1

DAMIEN, sortant en robe de chambre.

Qu'est-ce ? qu'as-tu à crier, Grémio ?

GRÉMIO

Il y a un voleur dans le jardin

Vieux fou I tu te seras grisé.

GRÉMIO

De la fenêtre de madame Lucrèce, de sa propre fenêtre, je Tai vu descendre. Ah I je suis blessé I il m'a frappé au bras de son stylet.

DAMIEN

Tu veux rire I ton manteau est à peine déchiré. Quel conte viens-tu faire, Grémio? Qui diable veux-tu avoir vu descendre de la fenêtre de Lucrèce, à cette heure-ci? Sais-tu, sot que tu es, qu'il ne ferait pas bon l'aller redire à son rhari ?

GRÉMIO

Je l'ai vu comme je vous vois.

ACTE I, SCÈNE I

DAMIEN

Tu as bu, Grémio ; tu vois double,

GRÉMIO,'

Double I je n'en ai vu qu'un.

DAMIEN

Pourquoi r^veilles-tu une maison entière avant le' lever du soleil ? et une maison comme celle-ci, pleine de jeunes gens, de valets ! T'a-t-on payé pour imaginer ce mauvais roman sur le compte de la femme de. mon meilleur ami? Tu cries au voleur, et

tu prétends qu'on a sauté par sa fenêtre ? Es-Ju fou ou es-tu payé ? Dis, réponds : que je t'entende.

GRÉMIO

Mon Dieu ! toon Seigneur Jésus I je l'ai vu ; en vérité de Dieu, je. l'ai vu. Que vous ai-je fait ? je l'ai vu.

DAMIEN

Écoute, Grémio. Prends cette bourse', elle peut être moins lourde que celle qu'on t'a donnée pour inventercette histoire-là. Va-t'en boire à ma santé^ Tu sais que je suis l'ami de ton maître, n'est-ce pas ? Je ne suis pas lin voleur, moi; je ne suis pas de moitié dans le vol qu'on lui ferait? Tu me connais depuis dix ans comme je connais André. Ek bien I Grémio, pas un mot là-dessus. Bois à ma santé ; pas un mot, entends-tu ? ou je te fais chasser de la maison. Va, Grémio, rentre chez toi, mon vieux camarade. Que tout cela soit oublié.

GRÉMIO

Je l'ai vu, mon Dieu I sur ma tête, sur celle de mon père, je l'ai vu; vu, bien vu.

U rentre.

DAMIEN; s'avançant seul vers le jardin et appelant Gordiani !
Cordiani !

Cordiani parait.

DAMIEN

Insensé! en es-tu venu là? André, ton ami, le mien, le bon, le pauvre André î

CORDIANI

Elle m'aime, ô Damien, elle m'aime ! Que vas-tu me dire? Je suis heureux. Regarde-moi, elle m'aime. Je cours dans ce jardin depuis hier; je me suis jeté dans les herbes humides ; j'ai frappé les statues et les arbres, et j'ai couvert de baisers terribles les gazon qu'elle avait foulés.

DAMIEN

Et cet homme qui te surprend I A quoi penses-tu ? Et André I André, Cordiani I

CORDIANI

Que sais-je? je puis être coupable, tu peux avoir raison; nous en parlerons demain, un jour, plus tard; laisse-moi être heureux. Je me trompe peut-être, elle ne m'aime peut-être pas; un caprice, oui, un caprice seulement , et rien de plus ; mais laisse-moi être heureux.

DAMIEN

Rien de plus ? et tu brises comme une paille un lien de vingt-cinq années ? et tu sors de cette chambre ? Tu peux être coupable? et les rideaux qui se sont refermés sur toi sont encore agités autour d'elle? et l'homme qui te voit sortir crie au meurtre?

CORDIANI

Ahf mon ami, que cette femme est belle t

ACTE I, SCÈNE L

Insensé! insensé I

CORDIANI

Si tu savais quelle région j'habite! comme le son de sa voix seulement fait bouillonner en moi une vie nouvelle ! comme les larmes lui viennent aux yeux au-devant de tout ce qui est beau, tendre et pur comme elle ! mon Dieu! c'est un autel sublime que le bonheur. Puisse la joie de mon âme monter à toi comme un doux encens! Damien, les poètes se sont trompés : est-ce Tesprit du mal qui est l'ange déchu? C'est celui de l'amour, qui, après le grand œuvre, ne voulut pas quitter la terre, et, tandis que ses frères remontaient au ciel, laissa tomber ses ailes d'or en poudre aux pieds de la beauté qu'il avait créée.

DAMIEN

Je te parlerai dans un autre moment. Le soleil se lève; dans une heure, quelqu'un viendra s'asseoir aussi sur ce banc, il posera comme toi ses mains sur son visage, et ce ne sont pas des larmes de joie qu'il cachera, A quoi penses-tu?

CORDIANI

Je pense au coin obscur d'une certaine taverne où je me suis assis tant de fois, regrettant ma journée. Je pense à Florence qui s'éveille, aux promenades, aux passants qui se croisent, au monde, où j'ai erré vingt ans comme un spectre sans sépulture, à ces rues désertes où je me plongeais au sein des nuits, poussé par quelque dessein sinistre; je pense à mes travaux, à mes jours de découragement; j'ouvre les bras, et je vois

■Tf^P^ll

passer les fantômes des femmes que j'ai possédées, mes plaisirs, mes peines, mes espérances! Àh! mon' ami, comme tout est foudroyé, comme tout ce qui fermentait eh moi s'est réuni en une seule pensée : l'aimer! C'est ainsi qup mille insectes épars dans la poussière viennent se réunir dans un rayon de soleil.

DAMIEN

. Que veux-tu que je te dise, et de quoi servent les paroles après l'action? Un amour comme le tien n'a pas d'ami.

CORDIANI

Qu'ai-je eu dans le cœur jusqu'à présent? Dieu merci, je n'ai pas cherché la science ; je n'ai voulu d'aucun ' état, je ,n'ai jamais donné un centre aux cercles gigantesques de la pensée ; je n'y ai laissé entrer que l'amourdes arts, qui est l'encens de l'autel, mais qui n'en est pas le dieu. J'ai vécu de mon pinceau, de mon travail; mais mon travail n'a nourri que mon corps ; mon âme a gardé sa faim céleste. J'ai posé sur le seuil de mon cœur le fouet dont Jésus-Christ flagella les vendeurs du temple. Dieu merci, je n'ai jamais aimé; mon cœur n'était à rien jusqu'à ce qu'il fût à elle.

DAMIEN

Comment exprimer tout ce qui se passe dans mon âme? Je te vois heureux. Ne m'es-tu pas aussi cher que lui?

CORDIANI

Et maintenant qu'elle est à moi, maintenant qu'assis à ma table, je laisse couler comme de douces larmes les vêts insensés

qui lui parlent de mon amour, et que je

^■"e^lÇir^^

ACTE I, SCÈNE I

crois sentir derrière moi sou fantôme charmant s'incliner sur mon épaule pour les lire; maintenant que j'ai un nom sur les lèvres, ô mon ami, quel est Thomme ici-bas qui n'a pas vu apparaître cent fois, mille fois, dans ses rêves, un être adoré, fait pour lui, devant vivre pour lui?' Eh bieni quand un seul jour au moiide on devrait rencontrer cet être, le serrer dans ses bras et mourir I

DAMIEN

Tout ce que je puis te répondre, Cordiani, c'eèt que ton bonheur m'épouvante. Qu'André l'ignore, voilà l'important !

CORDIANI

Que veut dire cela? Crois-tu que je l'aie séduite? qu'elle ait réfléchi et que j'aie réfléchi! Depuisun an que je la vois tous les jours, je lui parle, et elle me répond; je fais un geste, et elle me comprend. Elle se met au clavecin, elle chante, et moi, les lèvres entr'ouvertes, je regarde une longue larme tomber en silence sur ses bras nus. Et de quel droit ne serait-elle pas à moi ?

DAMIEN

De quel droit?'

tORDIANI.

Silence I j'aime et je suis aimé. Je ne veux rien analyser, rien savoir; il n'y a d'heureux que les enfants qui cueillent un fruit et le portent à leurs lèvres sans penser à autre chose, sinon qu'ils l'aiment et qu'il est à portée de leurs mains.

DAMIEN

Ahl si tu étais là, à cette place où je suis, et si tu te

41 ANDRÉ DEL SARTO.

jugeair. toi-même! Que dira demain l'homme à l'enfant?

CORDIANI

NonI noni Est-ce d'une orgie que je sors, pour que l'air du matin me frappe au visage? L'ivresse de l'amour est-elle une débauche, pour s'évanouir avec la nuit? Toi, que voilà, Damien, depuis combien de temps m'astu vu l'aimer? Qu'as-tu à dire à présent, toi qui es resté muet, toi qui as vu pendant une année chaque battement de mon cœur, chaque minute de ma vie se détacher de moi pour s'unir à elle? Et je suis coupable aujourd'hui? Alors pourquoi suis-je heureux? Et que me diras-tu d'ailleurs que je ne me sois dit cent fois à moi-même? Suis-je un libertin sans cœur? suls-je un athée? Ai-je jamais parlé avec mépris de tous ces mots sacrés, qui, depuis que le monde existe, errent vainement sur les lèvres des hommes ? Tous les reproches imaginables, je me les suis adressés, et cependant je suis heureux. Le remords, la vengeance hideuse, la triste et muette douleur, tous ces spectres terribles sont venus se présenter au seuil de ma porte ; aucun n'a pu rester debout devant l'amour de Lucrèce. Silence I on ouvre les portes ; viens avec moi dans mon atelier. Là, dans une chambre fermée à tous les yeux, j'ai taillé dans le

marbre le plus pur l'image adorée de ma maîtresse. Je veux te répondre devant elle; viens, sortons ; la cour s'emplit de monde, et l'académie va s'ouvrir.

Us sortent. ^ Les peintres traversent la cour en tous sens. •«
Lionel et Césario s'avancent.

ACTE I, SCÈNE I

LIONEL

Le maître est-il levé?

CÉSARIO, chantant.

n se levait de bon matin,

Pour se mettre à Fouvrage ; Tin taine, tin tin.

Le bon gros père Célestin, Il se levait de bon matin,

Comme un coq de village.

LIONEL

Que d'écoliers autrefois dans cette académie I comme on se disputait pour Tun, pour l'autre I quel événement que l'apparition d'un nouveau tableau I Sous Michel- Ange, les écoles étaient de vrais champs de bataille; aujourd'hui elles se remplissent à peine, lentement, de jeunes gens silencieux. On travaille pour vivre, et les arts deviennent des métiers.

QÉSARIO.

C'est ainsi que tout passe sous le soleil U Moi, Michel- Ange
m'ennuyait; je suis bien aise qu'il soit mort.

LIONEL

Quel génie que le sien

CÉSARIO

Eh bien! oui, c'est un homme de génie; qu'il nous laisse tranquilles. As-tu vu le tableau de Pontormo?

LIONEL

Et j'y ai vu le siècle tout entier ; un homme incertain entre mille chenains divers, la caricature des grands maîtres; se noyant dans son propre enthousiasme, capable de se retenir, pour s'en tirer, au manteau gothique d'Albert Durer,

4e ANDRÉ DEL SARTO.

CÉSARIO

Vive le gothique! Si les arts se meurent, l'antiquité ne rajeunira rien, Tra deri dal II nous faut du nouveau.

ANDRÉ DEL SARTO, entrant et parlant à un valet.

Dites à Grémio de seller deux chevaux, un pour lui * et un pour moi. Nous allons à la ferme.

. GÉSARIO, continuant.

Du nouveau à tout prix, du nouveau I Eh bien I maître, quoi de nouveau ce matin ?

ANDRÉ

. Toujours gai, Gésario ? Tout est nouveau aujourd'hui, mon enfant ; la verdure, le soleil, et les fleurs, tout sera encore nouveau demain. Il n'y a que l'homme qui se fasse plus vieux, tout se fait plus jeune autour de lui chaque jour. Bonjour, Lionel ; levé de si bonne heure, mon vieil' ami ? - . •

CÉSARIO

Alors les jeunes peintres ont donc raison de demander du neuf, puisque la nature elle-même en veut pour elle et en donne à tous.

LIONEL

Songes-tu à qui tu parles ?

ANDRJÊ.

Ah! ah! déjà en train de discuter? La discussion, mes bons amis, est une terre stérile, croyez-moi ; c'est elle qui tue tout. Moins de préfaces et plus de livres. Vous êtes peintres, mes enfants ; que votre bouche soit muette, et que votre main droite parle pour vous. Écoute-moi cependant, Gésario. La nature veut toujours être nouvelle, c'est vrai ; mais elle reste toujours

ACTE I, SCÈNE I

la même. Es-tu de ceux qui souhaiteraient qu'elle changeât la couleur de sa robe, et que les bois se colorassent en bleu ou en rouge ? Ce n'ôst pas ainsi qu'elle l'entend ; à côté d'une fleur fa-

née naît une fleur toute semblable, et des milliers de familles se reconnaissent sous la rosée aux premiers rayons du soleil. Chaque matin, l'ange de la vie et de la mort apporte à la mère commune une nouvelle parure, mais toutes ses parures se ressemblent. Que les arts tâchent de faire comme elle, puisqu'ils ne sont rien qu'en l'imitant. Que chaque siècle voie de nouvelles mœurs, de nouveaux costumes, de nouvelles pensées ; mais que le génie soit invariable comme la beauté. Que de jeunes mains, pleines de force et de vie, reçoivent avec respect le flambeau sacré des mains tremblantes des vieillards ; qu'ils la protègent du souffle des vents, cette flamme divine qui traversera les siècles futurs, comme elle a fait des siècles passés. Retiendras-tu cela, Césario ? Et maintenant, va travailler ; à l'ouvrage I à l'ouvrage ! la vie est si courte !

Il le pousse dans Tatelicr. A lilonel.

Nous vieillissons, mon pauvre ami. La jeunesse ne veut plus guère de nous. Je ne sais si c'est que le siècle est un nouveau-né, ou un vieillard tombé en enfance.

LIONEL

Mort de Dieu I il ne faut pas que vos nouveaux venus m'échauffent par trop les oreilles I Je finirai par garder mon épée pour travailler,

ANDRÉ

Te voilà bien avec tes coups de rapière, brave Lionel 1

On ne tue plus aujourd'hui que les moribonds ; le temps des épées est passé en Italie. Allons, allons, mon vieux, laisse dire les

bavards, et tâchons d'être de notre temps, jusqu'à ce qu'on nous enterre,

Damien entre.

Eh bien mon cher Damien, Gordiani vient-il aujourd'hui ?

DAMIEN

Je ne crois pas qu'il vienne, il est malade.

ANDRÉ

Malade, lui ! Je l'ai vu hier soir, il ne l'était point. Sérieusement malade ? Allons chez lui, Damien. Que peut-il avoir ?

DAMIEN

N'allez pas chez lui, il ne saurait vous recevoir. Il s'est enfermé pour la journée.

ANDRÉ

Oh non pas pour moi. Allons, Damien.

DAMIEN

Sérieusement, il veut être seul.

ANDRÉ

Seul ! et malade ! tu m'effrayes. Lui est-il arrivé quelque chose ? une dispute ? un duel ? violent comme il est ! Ah ! mon Dieu ! mais qu'est-ce donc ? il ne m'a rien fait dire ; il est blessé, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi, mes amis ;...

Aux peintres qui sont restés et qui l'attendent.

mais vous le savez, c'est mon ami d'enfance, c'est mon meilleur, mon plus fidèle compagnon.

ACTE I, SCÈNE I

DAMIEN

Rassurez-vous ; il ne lui est rien arrivé. Une fièvre légère ; demain vous le verrez bien jortant.

Dieu le veuille ! Dieu le veuille ! Ah I que de prières j'ai adressées au ciel pour la conservation d'une vie aussi chère I Vous le dirai-je, ô mes amis ! dans ces temps de décadence où la mort de Michel-Ange nous a laissés, c'est en lui que j'ai mis mon espoir : c'est un cœur chaud, et un bon cœur. La Providence ne laisse pas s'égarer de telles facultés ! Que de fois, assis derrière lui, tandis qu'il parcourait du haut en bas son échelle, une palette à la main, j'ai senti se gonfler ma poitrine, j'ai étendu les bras, prêt à le serrer sur mon cœur, à baiser ce front si jeune et si ouvert, d'où le génie rayonnait de toutes parts I Quelle facilité I quel enthousiasme 1 mais quel sévère et cordial amour de la vérité ! Que de fois j'ai pensé avec délices qu'il était plus jeune que moi I Je regardais tristement mes pauvres ouvrages, et je m'adressais en moi-même aux siècles futurs : voilà tout ce que j'ai pu faire, leur disais-je, mais je vous lègue mon ami.

LIONEL

Maître, un homme est là qui vous appelle.

ANDRÉ

Qu'est-ce? qu'y a-t-il ?

UN DOMESTIQUE

Les chevaux sont sellés ; Grémio est prêt. Monseigneur.

50 ANDRÉ DEL SARÎC.

Allons, je vous dis adieu ; je serai à J'atelier dans deux hfiures.
Mais il n'a rien ? .

A Damlén.

Rien de grave, n'est-ce pas? Et nous le verrons demain ? Viens donc souper avec nous ; et ,si' tu vois Lucrèce, dis-lui que je tais à la ferme et que je reviens.

11 sort.

SCENE II

Un petit bois. — André dans l'éloignement.

GRÉMIO, assis sur l'herbe.

Hum ! hum ! je Tai bien vu pourtant. Quel intérêt pouvait-il avoir à me dire le contraire ? 11 faut cependant qu'il en ait un, puisqu'il m'a donné...

Il compte dans sa main, quatre, cinq, six... : diable ! il y a quelque chose là-dessous. Non, certainement, pour un voleur, ce

n'en était pas un. J'avais bien eu une autre idée: mais... oh! mais c'est là qu'il faut s'arrêter. Tais-toi, me suis-je dit, Grémio ; holà ! mon vieux, point de ceci. Cela serait drôle à penser ! penser n'est rien ! qu'est-ce qu'on en voit ? on pense ce qu'on veut.

n chante.

Le berger dit au ruisseau :

Tu vas bien vite au moulin.

As-tu vu, as-tu vu la meunière Se mirer dans tes eaux?

ACTE I, SCÈNE II. H

ANDRÉ, revenant.

Grémio, va remettre les brides à ces pauvres bête[^]. Il faut reprendre notre voyage ; le soleil commencée baisser, nous aurons moins chaud pour revenir Grémio sort.

ANDRÉ, seul, s*asseyaut.

[^] Pohit d'argent chez ce juif! des supplications sans fin, et point. d'argent! Que dirai-je quand les envoyés du roi de France... Ah ! André, pauvre André, comment peux-tu prononcer cç mot-là? Des monceaux d'or.entre tes mains: la plus belle mission qu'un roi ait jamais confiée à un homme ; cent chefs-d'œuvre à rapporter, cent artistes pauvres et souffrants à guérir, à enrichir ! le rôle d'un bon ange à jouer ! les bénédictions de la patrie à recevoir, et après tout cela, avoir peuplé un palais d'ouvrages magnifiques, et rallumé le feu sacré des arts, prêt à s'éteindre à Flo-

rence I André ! comme tu te serais mis à genoux de bon cœur au chevet de ton lit le jour où tu aurais tendu fidèlement tes comptes ! Et c'est François I^e qui te les demande ! lui, le chevalier sans reproche, l'honnête homme, aussi bien que l'homme généreux ! lui, le protecteur des arts ! le père d'un siècle aussi beau que l'antiquité I II s'est fié à toi, et tu l'as trompé ! Tu l'as volé, André ! car cela s'appelle ainsi, ne t'abuse pas là-dessus. Où est passé cet argent ? Des bijoux pour ta femme, des fêtes, des plaisirs plus tristes que l'ennui / n se lève.

Songes-tu à cela, André ? tu es déshonoré ! Aujourd'hui te voilà re«pecté, chéri de tes élèves, aimé d'un

Digitized by VjQQIC

ange. Lucrèce ! Lucrèce ! Demain la fable de Florence, car enfin il faut bien que tôt ou tard ces comptes terribles... Enfer ! et ma femme elle-même n'en sait rien ! Ab ! voilà ce que c'est que de manquer de caractère ! Que faisait-elle de mal en me demandant ce qui lui plaisait ? Et moi je le lui donnais, parce qu'elle le demandait, rien de plus : faiblesse maudite ! pas une réflexion. A quoi tient donc l'honneur ? et Gordiani ? pourquoi ne l'ai-je pas consulté ? lui, mon meilleur, mon unique ami, que dira-t-il ? L'honneur ?... ne suis-je pas un honnête homme ? j'ai fait un vol cependant. Ah ! s'il s'agissait d'entrer la nuit chez un grand seigneur, de briser un coffre-fort et de s'enfuir : cela est horrible à penser, impossible. Mais quand l'argent est là, entre vos mains, qu'on n'a qu'à y puiser, que la pauvreté vous talonne, non pas pour vous, mais pour Lucrèce ! mon seul bien ici-bas, ma seule joie, un amour de dix ans ! et quand on se dit qu'après tout, avec un peu de travail, on pourra remplacer... Oui, remplacer ! le portique de l'Annonciade m'a valu un sac de blé !

GRÉMIO, revenant.

Voilà qui est fait. Nous partirons quand vous voudrez.

ANDRÉ

Qu'as-tu donc, Grémio? je te regardais arranger ces brides ; tu te sers aujourd'hui de ta main gauche.

GRÉMIO

. De ma main ?... Ah ! ah ! je sais ce que c'est. Plaise à Votre Excellence, j'ai le bras droit un peu blessé. Oh I

ACTE I, SCÈNE II

pas grand'chose ; mais je me fais vieux, et dame ! dans mon temps,... j*aurais dit...

Tu es blessé, dis-tu ? Qui t'a blessé ?

GRÉMIO

Ah ! voilà le difficile. Qui ? personne ; et cependant je suis blessé. Oh ! ce n'est pas à dire qu'on puisse se plaindre, en conscience...

ANDRÉ

Personne? toi-même apparemment?

GRÉMIO

Non pas, non pas ; où serait le fin sans cela ? Personne, et moi moins que tout autre.

ANDRÉ

Si tu veux rire, tu prends mal ton temps. Remontons à cheval, et partons.

GRÉMIO

Ainsi soit-il. Ce que j'en disais n'était point pour vous fâcher, encore moins pour rire. Aussi bien riait-il fort peu ce matin, quand il me l'a donné en courant.

ANDRÉ

Qui? que veut dire cela? qui te Ta donné ? Tu as un air de mystère singulier, Grémio.

GRÉMIO

Ma foi, au fait, écoutez. Vous êtes mon maître; on aura beau dire, cela doit se savoir; et qui le saurait, si ce n'est vous? Voilà l'histoire : j'avais entendu marcher ce matin dans la cour vers quatre heures ; je me suis Jevé ; et j'ai vu descendre tout doucement de la fenêtre un homme en manteau.

ANDI^.

De quelle fenêtre?

GRÉMIO

Un homme en manteau, à qui j'ai crié d'arrêter; j'ai cru naturellement que c'était un voleur; et donc, au lieu de s'arrêter, vous

voyez à mon bras; c'est son stylet qui m'a effleuré.

ANDRÉ

De queUe fenêtre, Grémio?

G9ÉMIO.

Ah ! voilà encore : dame ! écoutez, puisque j'ai commencé ; c'était de la fenêtre de madame Lucrèce.

ANDRÉ

De Lucrèce?

Oui, Monsieur.

Cela est singulier.

GRÉMIO

ANDRÉ

GRÉMIO

Bref, il s'est enfui dans le parc. J'ai bien appelé et crié au voleur! mais là-dessus voilà le fin : M. Damien est arrivé, qui m'a dit que je me trompais, que lui le savait mieux que moi ; enfin il m'a donné une bourse pour me taire.

ANDRÉ

Damien.

GRÉMIO

Oui, Monsieur, la voilà. A telle enseigne...

ANDRÉ

De la fenêtre de Lucrèce ? Damien l'avait donc vu, cet homme ?

ACTE I, SCÈNE II

GRÉMIO

Non, Monsieur; il est sorti comme j'appelais.

ANDRÉ

Comment était-il?

GRÉMIO

Qui? monsieur Damien ?

ANDRÉ

Non, l'autre.

GRÉMID.

Oh I ma foi, je ne l'ai guère vu.

ANDRÉ

Grand, ou petit?

GRÉMIO

Ni l'un ni Tautre. Et puis, le matin, ma foi !...

ANDRÉ

Cela est étrange. Et Damien t'a défendu d'en parler?

GRÉMIO

Sous peine d'être chassé par vous.

ANDRÉ

Par moi? Écoute, Grémio : ce soir, à l'heure où je me retire, tu te mettras sous cette fenêtre; mais caché, tu entends? Prends ton épée, et si par hasard quelqu'un essayait,... tu m'en comprends? Appelle à haute voix, ne le laisse pas intimider, je serai là.

GRÉMIO

Oui, Monsieur.

ANDRÉ

J'en chargerais bien un autre que toi ; mais vois-tu, Grémio, je crois savoir ce que c'est ; c'est de peu d'importance, vois-tu; une bagatelle, quelque plaisanterie de jeune homme. As-tu vu la couleur du manteau?

56 A\ (DRÉ DEL SARTO.

G^ÉMIO.

Noir, noir; oui, je crois, du moins.

ANDRÉ

J'en parlerai à Gordiani. Ainsi donè. C'est convenu , ce soir vers onze heures, minuit : n'aie aucune peur ; je te le dis, c'est

une pure plaisanterie. Tu as très-bien fait de me le dire, et je ne voudrais pas qu'un autre que toi le sût; c'est pour cela que je te charge... —Et tu n'as pas vu son visage?

GRÉMIO

Si; mais il s'est sauvé si vitel et puis le coup de stylet...

ANDRÉ

Il n'a pas parlé?

GRÉMIO

Quelques mots, quelques mots.

ANDRÉ

Tu ne connais pas la voix ?

GRÉMIO

Peut-être; je ne sais pas. Tout cela a été l'affaire d'un instant.

ANDRÉ

C'est incroyable ! Allons, viens; partons vite. Vers onze heures. Il faudra que j'en parle à Gordiani. Tu es sûr delà fenêtre?

GRÉMIO

Oh ! très-sûr.

Partons! partons!

Ils sortent.

ANDRÉ

SCENE III LUCaiÈGE, SPINETTB

LUCRÈCE

As-tu entr*ouvert la porte, Spinette? as-tu posé la lampe dans Tescalier?

SPINETTE

J*ai fait tout ce que vous m'aviez ordonné.

LUCRÈCE

Tu mettras sur cette chaise mes vêtements de nuit, et tu me laisseras seule, ma chère enfant.

SPINETTE

Oui, Madame.

LUCRÈCE, à son prie-Dieu.

Pourquoi m'as-^tu chargée du bonheur d*un autre, 6 mon Dieu? S'il ne s'était agi que du mien, je ne l'aurais pas défendu, je ne t'aurais pas disputé ma vie. Pourquoi m'as-tu confié la sienne?

SPINETTE

Ne cesserez-vouspas, ma chère maîtresse, de prier et de pleurer ainsi? Vos yeux sont gonflés de larmes, et depuis deux jours vous n'avez pas pris un moment de repos.

LUCRÈCE, priant.

L'ai-je accomplie ta fatale mission? ai-je sauvé son âme en me perdant pour lui? Si tes bras sanglants n'étaient pas cloués sur ce crucifix, ô Christ, me les ouvrirais-tu ?

SPINETTE

Je ne puis me retirer. Gomment vous laisser seule dans l'état où je vous vois?

LUCRÈCE

Le puniras-tu de ma faute? Ce n'est pas lui qui est coupable ; il n'a prononcé aucun serment sur la terre ; il n'a pas trahi son épouse ; il n'a pçint de devoirs ; point de famille ; il n'a rien fait (Qu'aimer et qu'être aimé.

SPINETTE

Onze heures vont sonner. '

LUCRÈCE

Ah! Spinette, ne m'abandonne pas! mes larmes t'affligent, mon enfant? Il faut pourtant bien qu'elles couplent. Grois-tù qu'on perde sans souffrir tout son repos et ison bonheur? Toi qui lis dans paon cœur comme dans le tien, toi pour qui ma vie est un livre ouvert dont tu'connais toutes les pages, crois-tu qu'on puisse voir s'envoler sans regret dix ans d'innocence et de tranquillité?

SPINETTE

Que je vous plains !

LUCRÈCE

Détache ma robe, onze heures sonnent. De l'eau, que je m'es-sue les yeux; il va venir, Spinette! Mes cheveux sont-ils en désordre? Ne suis-je point pâle? Insensée que je suis d'avoir pleuré! Ma guitare î place devant moi cette romance ; elle est de lui. Il vient, il vient, ma chère! Suis-îe belle, ce soir? lui plairai-je ainsi?

ACTE I, SCÈNE III

UNE SERVANTE, entrant.

Monseigneur André vient de passer dans Tappartement ; il demande si Ton peut entrer chez vous*

ANDRÉ, entrant.

Bonsoir, Lucrèce, vous ne m'attendiez pas à cetto heure, n'est-il pas vrai? Que je ne vous importune pas, c'est tout ce que je désire. De grâce, dites-moi, alliezvous renvoyer vos femmes? j'attendrai, pour vous voir le moment du souper.

LUCRÈCE

Non, pas encore, non, en vérité!

L«s moments que nou^ passons ensemble sont si rares I et ils me sont si chers I Vous seule au monde, Lucrèce, me consolez de tous les chagrins qui m'obsèdent. Ah! si je vous perdais! Tout mon courage, toute ma philosophie est dans vos yeux.

Il s'approche de la fenêtre et soulève le rideau. — A paru
Grémio est en bas, je l'aperçois.

LUCRÈCE

Avez-vous quelque sujet de tristesse, mon ami? Vous étiez gai
à dîner, il m'a semblé.

ANDRÉ

La gaieté est quelquefois triste, et la mélancolie a le sourire
sur les lèvres.

LUCRÈCE

Vous êtes allé à la ferme? A propos, il y a une lettre pour vous ;
les envoyés du roi de France doivent venir demain.

60 ANDRÉ DEL SALÎTO.

ANDRÉ

Demain? Ils viennent demain?

LUCRÈCE

L'apprenez-vous comme une fâcheuse nouvelle? Alors on
pourrait vous dire éloigné de Florence, malade ; en tout cas, ils
ne vous verraient pas.

Pourquoi? je les recevrai avec plaisir; ne suis-je pas prêt à
rendre mes comptes? Dites-moi, Lucrèce, cette maison vous
plaît-elle? Êtes-vous invitée? L'hiver vous paraît-il agréable cette
année? Que ferons-nous? Vos nouvelles parures vont-elles bien?

On entend un cri étouffé dans le jardin, et des pas précipités.
Que veut dire ce bruit? qu'y a-t-il ?

Gordiani, dans le plus grand désordre, entre dans la chambre.
Qu'as-tu, Gordiani? qui t'amène? Que signifie ce désordre? Que
t'est-il arrivé? tu es pâle comme la mort 1

LUCRÈCE

Ahl je suis mortel

ANDRÉ

Réponds-moi, qui t'amène à cette heure? As-tu une querelle ?
faut-il te servir de second? As-tu perdu au Jeu ? veux-tu ma
bourse ?

Il lui prend la main.

Au nom du ciel, parle I tu es comme une statue.

GORDIANI.

Non..., non;... je venais te parler,... te dire,... en vé* pité, je ve-
nais,... je ne sais...

ANDRÉ

Qu'as-tu donc fait de ton épée? Par le ciell il se passe

ACTE I, SCÈNE HI

en toi quelque chose d'étrange. Veux-tu que nous allions dans ce salon? ne peux-tu parler devant ces femmes? A quoi puis-je t'être bon? réponds, il n'y a rien que je ne fasse. Mon ami, mon cher ami, doutes-tu de moi?

CORDUNI.

Tu l'as deviné, j'ai une querelle. Je ne puis parler ici. Je te cherchais ; je suis entré sans savoir pourquoi. On m'a dit que.... que tu étais ici, et je venais... Je ne puis parler ici.

LIONEL, entrant.

Maître, Grémio est assassiné I

ANDRÉ

Qui dit cela ?

Plusieurs domestiques entrent dans la chambre. UN DOMESTIQUE.

Maître, on vient de tuer Grémio ; le meurtrier est dans la maison. On l'a vu entrer par la poterne.

Cordiani se retire dans la foule.

ANDRÉ

Désarmes! des armes! prenez ces flambeaux, parcourez toutes les chambres; qu'on ferme la porte en dedans.

LIONEL

Il ne peut être loin ; le coup vient d'être fait à l'instant même.

ANDRÉ

Il est mort? mort? Où donc est mon épée? Ah! en Toilà une à cette muraille.

Il va prendre une épée. Regardant sa main.

62 ANDRÉ DEL SARTÔ.

Tiens i c'est singulier; ma main est pleine de sang. D'où me vient ce sang ?

LIONEL

Viens avec nous, maître ; je te réponds de le trouver.

ANDRÉ

D'où me vient ce sang ? ma main en est couverte. Qui donc ai-je touché ? je n'ai pourtant touché que.... tout à l'heure... Éloignez-vous ! sortez d'ici I

LIONEL

Qu'as-tu, maître? pourquoi nous éloigner?

ANDRÉ

Sortez! sortez I laissez-moi seul. C'est boni qu'on ne fasse aucune recherche, aucune, cela est inutile ; je le défends. Sortez d'ici, tous! obéissez quand je vous parle I

Tous 80 retirent en silence.

ANDRÉ, regardant sa main. .

Pleine de sang I je n'ai touché que la main de Cordiani.

ACTE II, SCÈNE

LE Valet.

Oui, Monsieur, sans témçins ; cet endroit est celui qu'il m'a désigné.

CORDL^I.

Dis-lui donc que je l'attends.

Le valet sort; Cordiani s'assied sur une piorro. DAMIEN, dans la coulisse.

Cordiani! où est Cordiani?

CORDL/LNI.

Eh bien I que me veux-tu ? .

DAMIEN

Je quitte André, il ne sait rien, ou du moins rien qui te regarde. Il connaît parfaitement, dit-il, le motif de la mort de Grémio, et n'en accuse personne, toi moins que tout autre. .

CORDIANI

Est-ce là ce que tu as à me dire ?

DAMIEN

Oui ; c'est à toi: de te régler là-dessus.

CORDLANI.

En ce cas, laisse-moi seul.

U ya se rasseoir. — Lionel et Césario passent. LIONEL.

Conçoit-on rien à cela ? Nous renvoyer, ne rien vouloir entendre, laisser sans vengeance un coup pareil I Ce pauvre vieillard qui le sert depuis son enfance, que J'ai vu le bercer sur ses genoux I Ah I mort Dieu! si c'était moi, il y aurait eu d'autre sang de versé que celui-là!

DAMIEN

Ce n'est pourtant pas un homme comme André qu'on peut accuser de lâcheté.

LIONEL

Lâcheté ou faiblesse, qu'importe le nom? Quand j'étais jeune, cela ne se passait pas ainsi. Il n'était, certes, pas bien difficile de trouver l'assassin ; et, si l'on ne veut pas se compromettre soi-même, par mon patron I on a des amis.

CÉSARIO

Quant à moi, je quitte la maison ; je suis venu ce matin à l'académie pour la dernière fois : y viendra qui voudra, je vais chez Pontormo.

LIONEL

Mauvais cœur que tu es ! pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas changer de maître,

CÉSARIO

Bah! je ne suis pas le seul; l'atelier est d'une tristesse ; Julietta n'y veut plus poser. Et comme on rit chez Pontormo ! toute la journée on fait des armes, on boit, on danse. Adieu, Lionel, au revoir,

DAMIEN

Dans quel temps vivons-nous ! Ah ! Monsieur, notre pauvre ami est bien à plaindre. Soupez-vous avec nous ?

Ils sortent.

CORDIANI, seul.

N'est-ce pas André que j'aperçois là-bas entre ces arbres ? Il cherche ; le voilà qui approche. Holà, André I par ici !

ACTE II, SCÈNE I. 6S

ANDRÉ, entrant.

Sommes-nous seuls?

CORDIANI

Seuls.

ANDRÉ

Vois-tu ce stylet, Gordiani? Si maintenant je t'étendais à terre d'un revers de ma main, et si je t'enterrais au pied de cet arbre, là, dans ce sable où voilà ton ombre, le monde n'aurait rien à me dire ; j'en ai le droit, et ta vie m'appartient.

GORDIANI.

Tu peux le faire, ami, tu peux le faire.

ANDRÉ

Crois-tu que ma main tremblerait ? Pas plus que la tienne, il y a une heure, sur la poitrine de mon vieux Grémio. Tu le vois, je le sais, tu me l'as tué. A quoi t'attends-tu à présent? Penses-tu que je sois un lâche, et que je ne sache pas tenir une épée ? Es-tu prêt à te battre ? n'est-ce pas là ton devoir et le mien?

CORDIANI

Je ferai ce que tu voudras.

ANDRÉ

Assieds-toi, et écoute. Je suis né pauvre. Le luxe qui m'environne vient de mauvaise source : c'est un dépôt dont j'ai abusé. Seul, parmi tant de peintres illustres, je survivis jeune encore au siècle de Michel-Ange, et je vois de jour en jour tout s'écrouler autour de moi. Rome et Venise sont encore florissantes. Notre patrie n'est plus rien. Je lutte en vain contre les ténèbres, io flambeau sacré s'éteint dans ma main. Crois-tu que ce soit peu de

ÊÊà..

chose pour un homme qui a vécu de son art vingt ans, que de le voir tomber? Mes ateliers sont déserts, ma réputation est per-

due. Je n'ai point d'enfants, point d'espérance qui me rattache à la vie. Ma santé est faible, et le vent de la peste qui souffle de l'Orient me fait trembler comme une feuille. Dis-moi, que me reste-t-il au monde ? Suppose qu'il m'arrive dans mes nuits d'insomnie de me poser un stylet sur le cœur. Dis-moi, qui a pu me retenir jusqu'à ce jour ?

CORDIANI

N'achève pas, André !

ANDRÉ

Je l'aimais d'un amour indéfinissable. Pour elle, j'aurais lutté contre une armée; j'aurais bêché la terre et traîné la charrue pour ajouter une perle à ses cheveux. Ce vol que j'ai commis, ce dépôt du roi de France qu'on vient me redemander demain, et que je n'ai plus, c'est pour elle, c'est pour lui donner une année de richesse et de bonheur, pour la voir, une fois dans ma vie, entourée de plaisirs et de fêtes, que j'ai tout dissipé. La vie m'était moins chère que l'honneur, et l'honneur que l'amour de Lucrèce; que dis-je? qu'un sourire de ses lèvres, qu'un rayon de joie dans ses yeux. Ce que tu vois là, Gordiani, cet être souffrant et misérable qui est devant toi, que tu as vu depuis dix ans errer dans ces sombres portiques, ce n'est pas là André del Sarto; c'est un être insensé, exposé au mépris, aux soucis dévorants. Au pieds de ma belle Lucrèce était un autre André, jeune et heureux, insouciant comme le vent, libre et joyeux comme un oiseau

ACTE I. SCÈNE II

du ciel, l'ange d'André, l'âme de ce corps sans vie qui s'agite au milieu des hommes. Sais-tu maintenant ce que tu as fait?

CORDIANI

Oui, maintenant.

ANDRÉ

Gelui-là, Gordiani, tu l'as tué; celui-là ira demain au cimetière avec la dépouille du vieux Grémio; l'autre reste, et c'est lui qui te parle ici,

CORDIANI, pleurant.

André I Andpél

ANDRÉ

Est-ce sur moi ou sur toi que tu pleures? J'ai une faveur à te demander. Grâce à Dieu, il n'y a point eu d'éclat cette nuit. Grâce à Dieu, j'ai vu la foudre tomber sur mon édifice de vingt ans, sans proférer une plainte et sans pousser un cri. Si le déshonneur ét[^]it public, ou je t'aurais tué, ou nous irions nous battre demain. Pour prix du bonheur, le monde accorde la vengeance, et le droit de se servir de cçla doit tout

Jetant son stylet.

remplacer pour celui qui a tout perdu. Voilà la justice des hommes ; encore n'est-il pas sûr, situ mourais de ma main, que ce ne fût pas toi que l'on plaindrait.

CORDIANI

Que veux-tu de moi?

Si tu as compris ma pensée, tu sens que je n'ai vu ici ni un crime odieux, ni une sainte amitié foulée aux pieds ; je n'y ai vu qu'un coup de ciseau donné au seul

lien qui m'unisse à la vie. Je ne veux pas songer à la main dont il est venu. L'homme à qui je parle n'a pas de nom pour moi. Je parle au meurtrier de mon honneur, de mon amour et de mon repos. La blessure qu'il m'a faite peut-elle être guérie ? Une séparation éternelle, un silence de mort (car il doit songer que sa mort a dépendu de moi), de nouveaux efforts de ma part, une nouvelle tentative enfin de ressaisir la vie, peuvent-ils encore me réussir ? En un mot, qu'il parte, qu'il soit rayé pour moi du livre de vie ; qu'une liaison coupable, et qui n'a pu exister sans remords, soit rompue à jamais ; que le souvenir s'en efface lentement, dans un an, dans deux peut-être, et qu'alors, moi, André, je revienne, comme un laboureur ruiné par le tonnerre, rebâtir ma cabane de chaume sur mon champ dévasté.

GORDIANI.

mon Dieu!

ANDRÉ

Je suis fait à la patience. Pour me faire aimer de cette femme, j'ai suivi durant deux années son ombre sur la terre. La poussière où elle marche est habituée à la sueur de mon front. Arrivé au terme de la carrière, je recommencerai mon ouvrage. Qui sait ce qui peut advenir de la fragilité des femmes ? Qui sait jusqu'où peut aller l'inconstance de ce sable mouvant, et si vingt autres an-

nées d'amour et de dévouement sans bornes n'en pourront pas faire autant qu'une nuit de débauche? Car c'est d'aujourd'hui que Lucrèce est cou* pable, puisque c'est aujourd'hui, pour la première fois

ACTE II, SCÈNE I

depuis que tu es à Florence, que j'ai trouvé ta porte fermée.

GORDU.

C'est vrai.

ANDRÉ

Gela t'éto une, n'est-ce pas, que j'aie un tel courage*. Cela étonnerait aussi le monde, si le monde l'apprenait un jour. Je suis de son avis. Un coup d'épée est plus tôt donné. Mais j'ai un grand malheur, moi : je ne crois pas à l'autre vie ; et je te donne ma parole que si je ne réussis pas, le jour où j'aurai l'entière certitude que mon bonheur est à jamais détruit, je mourrai n'importe comment. Jusque-là, j'accomplirai ma tâche.

CORDIANI

Quand dois-je partir?

ANDRÉ

Un cheval est à la grille. Je te donne une heure. Adieu.

CORDIANI

Ta main, André, ta main !

ANDRÉ, revenant sur ses pas.

Ma main? A qui ma main ? T'ai-je dit une injure ? T'ai-je appelé faux ami, traître aux serments les plus sacrés ? T'ai-je dit que toi qui me tues, je t'aurais choisi pour me défendre, si ce que tu as fait, tout autre l'avait fait? T'ai-je dit que cette nuit j'eusse perdu autre chose que l'amour de Lucrèce? T'ai-je parlé de quelque autre chagrin ? Tu le vois bien, ce n'est pas à Cordiani que j'ai parlé. A qui veux-tu donc que je donne ma main ?

CORDIANI

Ta main, André I Un éternel adieu, mais un adieu I

ANDRÉ

Je ne le puis. Il y a du sang après la tienne, n sort.

GORDIANI, seul, frappe à la porte.

Holà, Mathurin I

MATHURIW.

Plaît-il, Excellence ?

CORDUNI.

Prends mon manteau ; rassemble tout ce que tu trouveras sur ma table et dans mes armoires. Tu en feras un paquet à la hâte, et tu le porteras à la grille du jardin.

Il s'assied.

MATHURIN

Vous partez, Monsieur ?

CORDIANI

Fais ce que je te dis.

DAMIEN, entrant.

André, que je rencontre, m'apprend que tu pars, Cordiani. Combien je m'applaudis d'une pareille détermination I Est-ce pour quelque temps?

CORDIANI

Je ne sais. Tiens, Damien, rends-moi le service d'ai* der Mathurin à choisir ce que je dois emporter. MATHURIN, sur le seuil de la pot te.

Oh I ce ne sera pas long.

DAMIEN

Il suffit de prendre le plus pressant. On t'enverra lo

ACTE II, SCÈNE I

reste à Tendre où tu comptes t'arrêter. A propos, où vas-tu?

GORDIANI.

Je ne sais. Dépêche-toi, Mathuria, dépêche-toi,

MATHURIN.

Cela est fait dans l'instant.

DAMIEN

Maintenant, mon ami, adieu.

CORDIANI

Adieu 1 adieu ! Si tu vois ce soir, — je veux dire, — si demain, ou un autre jour...

DAMIEN

Qui? que veux-tu?

CORDIANI

Eien, rien. Adieu, Damien, au revoir.

DAMIEN

Un bon voyage !

MATHURIN

Monsieur, tout est prêt.

CORDIANI

Merci, mon brave. Tiens, voilà pour tes bons services durant mon séjour dans cette maison.

MATHURIN

Oh i Excellence I

CORDIANI, toujours assit.

Tout est prêt, n'est-ce pas?

MATHURIN

Oui, Monsieur. Vous accompagnerai-je?

CORDIANI

Certainement. — Mathurin!

72 ANDRÉ DEL SAUTO.

MATHURIN

Excellence?

CORDIANI

Je ne puis partir, Mathurin.

MATHURIN

Vous n'avez pas besoin?

CORDIANI

Non. C'est impossible, vois-tu.

MATHURIN

Avez-Vous besoin d'autre chose?

CORDIANI

Non, je n'ai besoin de rien.

CORDIANI, se levant.

Pâles statues, promenades chéries, sombres allées, comment voulez-vous que je parte? Ne sais-tu pas, toi, nuit profonde, que je ne puis partir? murs que j'ai franchis ! terre que j'ai ensanglantée \

MATHURIN

Au nom du ciel, hélas I il se meurt. Au secours I au secours !

CORDIANI, se levant précipitamment.

N'appelle pas I viens avec moi.

MATHURIN

Ce n'est pas là notre chemin.

CORDIANI

Silence I viens avec moi, te dis-je! Tu es mort si In n'obéis pas.

MATHURIN

Où allez-vous, Monsieur?

CORDIANI

Ne t'effraye pas; je suis en délire. Cela n'est rien;

ACTE II, SCÈNE II

écoute ; je ne veux qu'une chose bien simple. N'est-ce pas à présent Theure du souper? Maintenant ton maître est assis à sa table, entouré de ses amis, et en face de lui... En un mot, mon ami, je ne veux pas entrer; je veux seulement poser mon front sur la fenêtre, les voir un moment. Une seule minute, et nous partons. Us sortent.

SCÈNE II

Une chambre. ^ Une table dressée.

ANDRÉ, LUCRÈCE, assise.

ANDRÉ

Nos amis viennent bien tard. Vous êtes pftie, Lucrèce. Cette scène vous a eifrayée.

LUCRÈCE

Lionel et Damien sont cependant ici. Je ne sais qui peut les retenir.

ANDRÉ

Vous ne portez plus de bagues ? Les vôtres vous déplaisent? Ah! je me trompe, en voici une que je ne connaissais pas encore.

LUCRÈCE

Cette scène, en vérité, m'a effrayée. Je ne puis vous cacher que je suis souffrante.

ANDRÉ

Montrez-moi cette bague, Lucrèce ; est-ce un cadeau? est-il permis de l'admirer?

LUCRÈCE, donnant la bague.

C'est un cadeau de Marguerite, mon amie d'enfance

74 ANDRÉ DEL SARTO.

C'est singulier, ce n'est pas son chiffre ! pourquoi donc? c'est un bijou charmant, mais bien fragile. Ah! mon Dieu, qu'allez-vous me dire? je l'ai brisé en le prenant.

LUCRÈCE

Il est brisé? mon anneau brisé?

ANDRÉ

Que je m'en veux de cette maladresse ! Mais, en vérité, le mal est sans ressource.

LUCRÈCE

N'importe ! rendez-le-moi tel qu'il est.

ANDRÉ

Qu'en voudriez-vous faire? l'orfèvre le plus habile n'y pourrait trouver remède.

Il le jette à terre et Técrase.

LUCRÈCE

Ne l'écrasez pas I j'y tenais beaucoup.

ANDRÉ

Bon, Marguerite vient ici tous les jours. Vous lui direz que je l'ai brisé et elle vous en donnera un autre. Avons-nous beaucoup de monde ce soir? notre souper sera-tril joyeux?

LUCRÈCE

Je tenais beaucoup à cet anneau.

ANOTÉ.

Et moi aussi j'ai perdu cette nuit un joyau précieux; j'y tenais beaucoup aussi... Vous ne répondez pas à ma demande?

ACTE II, SCÈNE II

LUCRÈCE

Maïs nous aurons notre compagnie habituelle, je suppose : Lionel, Damien et Gordiani.

ANDRÉ

Gordiani aussil.^ . Je suis désolé de la mort de Grémio.

LUCRÈCE

G'était votre père nourricier.

ANDRÉ

Qu'importe? qu'importe? Tous les jours on perd un ami. N'est-ce pas chose ordinaire que d'entendre dire : Celui-là est mort, celui-là est ruiné? On danse, on boit par là-dessus. Tout n'est qu'heur et malheur.

LUCRÈCE

Voici nos convives, je pense.

Lionel et Damien entrent.

ANDRÉ

Allons, mes bons amis, à table! Avez-vous quelque souci, quelque peine de cœur? il s'agit de tout oublier Hélas ! oui, vous en avez sans doute : tout homme en . sous le soleil.

Us 8*as8eyent.

LUCRÈCE

Pourquoi réste-t-il une place vide?

ANDRÉ

Gordiani est parti pour l'Allemagne.

LUCRÈCE

Parti I Gordiani?

ANDRÉ

Oui, pour l'Allemagne. Que Dieu le conduise ! Allons, mon vieux Lionel, notre jeunesse est là dedans. Montrant les flacons.

LIONEL

Parlez pour moi seul, maître. Puisse la vôtre durer longtemps encore, pour vos amis et pour le pays I

ANDRÉ

Jeune ou vieux, que veut dire ce mot? Les cheveux blancs ne font pas la vieillesse, et le cœur de Thommo n'a pas d'âge.

LUCRÈCE, à voix basse.

Est-ce vrai? Damien, qu'il est parti?

DAMIEN, de même.

Très- vrai.

LIONEL

Le ciel est à l'orage ; il fait mauvais temps pour voyager.

ANDRÉ

Décidément, mes bons amis, je quitte cette maison : la vie de Florence plaît moins de jour en jour à ma chère Lucrèce, et, quant à moi, je ne l'ai jamais aimée. Dès le mois prochain, je compte avoir sur les bords de l'Arno une maison de campagne, un pampre vert et quelques pieds de jardin. C'est là que je veux achever ma vie, comme je l'ai commencée. Mes élèves ne m'y suivront pas. Qu'ai-je à leur apprendre qu'ils ne puissent oublier? Moi-même j'oublie chaque jour, et moins encore qfte je ne le voudrais. J'ai besoin cependant de vivre du passé ; qu'en dites-vous, Lucrèce?

UONEL.

Renoncez-vous à vos espérances?

ANDRÉ

Ce sont elles, je crois, qui renoncent à moi, mon

ACTE II, SCÈNE II

vieil ami, Tespérance est semblable à la fanfare guerrière : elle mène au combat et divinise le danger. Tout est si beau, si facile, tant qu'elle retentit au fond du cœur I mais, le jour où sa voix expire, le soldat s'arrête et brise son épée.

Qu'avez-vous, Madame? vous paraissez souffrir.

UONEL.

Mais, en effet, quelle pâleur! nous devrions nous retirer.

LUCRÈCE

Spinettel entre dans ma chambre, ma chère, et prends mon flacon sur ma toilette. Tu me l'apporteras. Spinette sort.

ANDRÉ

Qu'avez-vous donc, Lucrèce? ciell seriez-vous réellement malade?

DAHIEN.

Ouvrez cette fenêtre, le grand air vous fera du bien. Spinette rentre épouvantée.

SPINETTE

Monseigneur I Monseigneur I un homme est là caché.

ANDRÉ

OÙ

SPINETTE

Là, dans l'appartement de ma maîtresse.

LIONEL

Mort et furie I voilà la suite de votre faiblesse, maître : c'est le meurtrier de Grémio. Laissez-moi lui parler.

SPINETTE

J*étais entrée sans lumière. Il m'a saisi la main comme je passais entre les deux portes.

ANDRÉ

Lionel, n'entre pas, c'est moi que cela regarde.

UONEL.

Quand vous devriez me bannir de chez vous, pour cette fois je ne vous quitte pas. Entrons, Damien. n entre.

ANDRÉ, courant à sa femme.

Est-ce-lui, malheureuse? est-ce lui?

LUCRÈCE

mon Dieul prends pitié de moil

Elle s'évanouit.

DAMIEN

Suivez, Lionel, André, empêchez-le de voir Gordiani. and;ré.

Gordiani I Gordiani l Mon déshonneur est-il si public, si bien connu de tout ce qui m'entoure, que je n'aie qu'un mot à dire pour qu'on me réponde par celui-ci : Gordiani I Gordiani I

Criant.

Sors donc, misérable, puisque voilà Damien qui t'appelle I

Lionel rentre avec Gordiani.

ANDRÉ, à tout le monde.

Je vous ai fait sortir tantôt. A présent, je vous prie de rester. Emportez cette femme, messieurs. Get homme est l'assassin de Grémio.

On emporte Lucrèce.

C'est pour entrer chez ma femme qu'il Ta tué. Un

ACTE II, SCÈNE III

cheval!... Dans quelque état qu'elle se trouve, vous, Damien, vous la conduirez à sa mère... ce soir, à l'instant même. Maintenant,

Lionel, tu vas me servir de témoin. Cordiani prendra celui qu'il voudra ; car tu vois ce qui se passe, mon ami?

LIONEL

Mes épées sont dans ma chambre. Nous allons les prendre en passant.

ANDRÉ, à Cordiani.

Ah I VOUS voulez que le déshonneur soit public ! Il le sera, Monsieur, il le sera. Mais la réparation va l'être de même, et malheur à celui qui la rend nécessaire ! Ils sortent.

SCÈNE

Dde plate-forme, à Textrémité du jardin. — Un réverbère allumé. MATHURIN, seul, puis JEAN.

MATHURIN

Où peut être allé ce jeune homme? Il me dit de l'attendre, et voilà bientôt une demi-heure qu'il m'a quitté. Comme il tremblait en approchant de la maison ! Ah ! s'il fallait croire ce qu'on en dit !

JEAN, passant.

Eh bien, Mathurin, que fais-tu là à cette heure?

MATHURIN

J'attends le seigneur Cordiani.

JEAN

Tu ne viens pas à l'enterrement de ce pauvre Grémio? On va partir tout à l'heure.

80 ANDRÉ DEL SÀRTO.

MATHURIN

Yraiment! J'en suis fâché : mais je ne puis quitter la place.

JEAN

J'y vais, moi, de ce pas.

MATHURIN

Jean, ne vois-tu pas des hommes qui arrivent du côté de la maison? On dirait que c'est notre maître et ses amis.

JEAN

Oui, ma foi, ce sont eux. Que diable cherchent-ils? Ils viennent droit à nous.

MATHURIN

N'ont-ils pas leurs épées à la main?

JEAN

Non pas, je crois. Si fait, tu as raison. Gela ressemble à une querelle.

MATHURIN

Tenons-nous à l'écart, et si je ne m'entends pas appeler, j'irai avec toi.

ns se retirent. — Lionel et Cordiani entrent. LIONEL.

Cette lumière nous suffira. Placez-vous ici, Monsieur ; n'aurez-vous pas de second?

CORDIANI

Non, Monsieur.

LIONEL

Ce n'est pas l'usage, et je vous avoue que pour moi j'en suis fâché. Du temps de ma jeunesse, il n'y avait guère d'affaires de cette sorte sans quatre épées tirées.

ACTE II, SCÈNE m

GORDIANI.

Ceci n'est pas un duel, Monsieur ; André n'aura rien à parer, et le combat ne sera pas long.

LIONEL

Qu'en tends-je? voulez-vous faire de lui un assassin?

GORDIANI.

Je m'étonne qu'il n'arrive pas,

ANDRÉ, entrant.

Me voilà.

LIONEL

Otez vos manteaux; je vais marquer les lignes. Messieurs, c'est jusqu'ici que vous pouvez rompre.

ANDRÉ

En garde I

DAHIEN, entrant.

Je n'ai pu remplir la mission dont tu m'avais chargé I Lucrèce refuse mon escorte; elle est partie seule, à pied, accompagnée de sa suivante.

ANDRÉ

Dieu du ciel I quel orage se prépare I U tonne.

DAIUEN.

Lionel, je me présente ici comme second de Cordianî, André ne verra dans cette démarche qu'un devoir qui m'est sacré ; je ne tirerai l'épée que si la nécessité m'y oblige.

CORDLAïa.

Merci, Damien, merci.

Êtes-vous prêts?

ANDRÉ

Je le suis. :

GORDIANI.

Je le suis.

Ils se battent. Cordiani est blessé.

DAMIEN* Cordiani est blessé !

ANDRÉ^ se Jetant siur lui Tu es blessé, mon ami?

LIONEL, le retenant.

Retirez-vous, nous nous chargeons du resle^

CORDIANI

Ma blessure est légère. Je puis encore tenir mon épée.

Non, Monsieur; vous allez souffrir beaucoup plus dans un instant; Tépée a pénétré. Si vous pouvez marcher, venez avec nous.

CORDIANI

Vous avez raison. Viens-tu, Damien? Donne-moi ton bras, je me sens bien faible. Vous me laisserez ches Manfredi.

ANDRÉ, bas à LioneL

La crois-tu mortelle?

LIONEL

Je ne réponds de rien.

Ils sortent.

ANDRÉ, seul.

Pourquoi me laissent-ils ? Il faut que j'aïlle avec eux. Où veulent-ils que j'aïlle ?

Il fait quelques pas vers la maison.

Ah 1 cette maison déserte I Non, par le ciel, je ny

ACTE II, SCÈNE III

retournerai pas ce soiri Si ces deux chambres-là doivent être vides cette nuit, la mienne le sera aussi. Il ne s'est pas défendu. Je n'ai pas senti son épée. Il a reçu le coup, cela est clair. Il va mourir chez Manfredi.

C'est singulier. Je me suis pourtant déjà battu. Lucrèce partie, seule, par cette horrible nuit I Est-ce que je n'entends pas marcher là dedans?

U Ta du côté des arbres.

Non, personne. Il va mourir. Lucrèce seule, avec une femme ! Eh bien ! quoi ? je suis trompé par cette femme. Je me bats avec son amant. Je le blesse. Me voilà vengé. Tout est dit. Qu'ai-je à faire à présent?

Ah! cette maison déserte I cela est affreux. Quand je pense à ce qu'elle était hier au soir I à ce que j'avais, à ce que j'ai perdu ! Qu'est-ce donc pour moi que la vengeance? Quoi I voilà tout? Et rester seul ainsi? A qui cela rend-il la vie, de faire mourir un meurtrier ? Quoi I répondez? Qu'avais-je affaire de chasser ma femme, d'égorger cet homme? Il n'y a point d'offensé, il n'y a qu'un malheureux. Je me soucie bien de vos lois d'honneur 1 Cela

me console bien que vous ayez inventé cela pour ceux qui se trouvent dans ma position ; que vous l'ayez réglé comme une cérémonie! Où sont mes vingt années de bonheur, ma femme, mon ami, le soleil de mes jours, le repos de mes nuits? Voilà ce qui me reste. Il regarde son épée.

Que me veux- tu, toi ? On t'appelle l'amie des offensés. Il n'y a point ici d'homme offensé. Que la rosée essuie ton sang I II la jotto.

84 ANDRÉ DEL SÂRTO.

Ahl cette affreuse maison ! Mon Dieu I mon Dieu 1 U pleure à chaudes larmes. — L^enterrement passe. ANDRÉ.

Qui enterrez-vous là?

LES PORTEURS

Nicolas Grémio.

ANDRÉ

Et toi aussi, mon pauvre vieux, et toi aussi tu m'abandonnes.

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue. — U est toujours nuit.

UONEL, DAMIEN et CORDIANI, entrant.

CORDIANI

Je ne puis marcher ; le sang m*étouffe. Arrêtez-moi sur ce banc.

Ils le posent sur un banc.

LIONEL

Que sentez-vous ?

CORDIANI

Je me meurs, je me meurs I Au nom du ciel, un verre d'eau!

DAMIEN

Restez ici, Lionel. Un médecin de ma connaissance demeure au bout de cette rue. Je cours le chercher, n sort.

wr^jT'^

ACTE III, SCÈNE I

GORDIANI.

Il est trop tard, Damien.

LIONEL

Prenez patience. Je vais frapper à cette maison.

n frappe.

Peut-être pourrons-nous y trouver quelque secours, en attendant l'arrivée du médecin. Personne I Il frappe de nouveau.

UNE VOIX en dedans.

Qui est là?

LIONEL

Ouvrez I ouvrez, qui que vous soyez vous-même. Au nom de l'hospitalité, ouvrez 1

LE PORTIER, ouvrant.

Que voulez-vous ?

UONEL.

Voilà un gentilhomme blessé à mort. Apporteznous un verre d'eau et de quoi panser la plaie. Le portier sort.

CORDIANI

Laissez-moi, Lionel. Allez retrouver André. C'est lui qui est blessé et non pas moi. C'est lui que toute la science humaine ne guérira pas cette nuit. Pauvre André I pauvre André !

LE PORTIER, rentrant.

Buvez cela, mon cher seigneur, et puisse le ciel venir à votre aide I

LIONEL

A qui appartient cette maison?

LE PORTIER

A Monna Flora del Fede.

COMÉDIES. T» t

GORDIANI,

La mère de Lucrèce I Lionel, Lionel, sortons d-Ud I

Il se soulève.

Je ne puis bouger ; mes forces m'abandonnent.

, LIONEL

Sa fille Lucrèce n'est-elle pas venue ce soir ici?

LE. PORTIER

Non, Monsieur.

LIONL^.

Non, pas encore I cela est singulier I

LE PORTIER

Pourquoi viendrait-elle à cette heure ?

Lucrèce et Spinette arriTenU . .

LUCRÈCE

Frappe à la porte, Spinette, je ne m'en sens pas le courage.. . .

SPINETTE

Qui est là sur ce banc, couvert de sang et prêt à mourir?

CORDIANI

Ah I malheureux I ,

LUCRÈCE

Tu demandes qui? C'est Gordiani !

Elle se jette sur le banc.

Est-ce toi ? est-ce toi ? Qui t'a amené ici ? qui t'a abandonné sur cette pierre? Où est André, Lionel?. Ah ! il se meurt 1
Comment, Paolo, tu ne l'as pas fait porter chez ma mère ?

LE PORTIER

Ma maîtresse n'est pas à Florence, Madame.

ACTE ni, SCÈNE I

LUCRÈCE

OÙ eât-elle donc? N'y a-t-il pas un médecin à Florence? Al-
lons, Monsieur, aidez-moi, et portons-le dans la maison. ,
spuïette.

Songez à cela, Madame,

LUCRÈCE

Songer à quoi? es-tu folle? et que m'importe? Ne vois- tu pas qu'il est mourant? Ce ne serait pas lui, que je le ferais

Djunien et un médecin arriyent.

DAMIEN

Par ici, Monsieur. Dieu veuille qu'il soit temps encore I

LUCRÈCE, au médecin.

Yenez, Monsieur, aidez-nous. Ouvrez-nous les portes, iPaolo.
Ce n'est pas mortel, n'est-ce pas?

DAMIEN

Ne vaudrait-il pas mieux tâcher de le transporter jusque chez
Manfredi ?

LUCRÈCE

Qui est-ce, Manfredi? Me, voilà, moi, qui suis sa mdtresse.
Voilà ma maison. C'est pour moi qu'il meurt, n'est-il pas vrai? Eh
bien donc ! qu'avez-vous à dire ? Oui, cela est certain, je suis la
femme d'André del Sarto. Et que m'importe ce qu'on en dira? ne
suis-je pas chassée par mon mari ? ne serai-je pas la fable de la
ville dans deux heures d'ici ? Manfredi ? Et que dirat-on ? On
dira que Lucretia del Fede a trouvé Cordiani

88 ANDRÉ DEL SÂRTO.

mourant à sa porte, et qu'elle Ta fait porter chez elle. Entrez 1
entrez I

Us entrent dans la midson, emportant Gordiani. LIONEL, res-
té seuL Mon devoir est rempli ; maintenant, à André t il doit être
bien triste, le pauvre homme I

André entre pensif et se dirige vers la maison. UONEL.

Qui êtes-vous? où allez- vous?

André ne répond pas.

C'est vous, André ? Que venez-vous faire ici ?

ANDRÉ

Je vais voir la mère de ma femme.

LIONEL

Elle n'est pas à Florence.

ANDRÉ

Ahl où est donc Lucrèce, en ce cas?

LIONEL

Je ne sais ; mais ce dont je suis certain, c'est que Monna Flora est absente : retournez chez vous, mon ami.

ANDRÉ

Comment le savez-vous, et par quel hasard êtes* vous là?

Je revenais de chez Manfredi, où j'ai laissé Gordiani, et, en passant, j'ai voulu savoir...

ANDRÉ

Gordiani se meurt, n'est-il pas vrai ?

ACTE III, SCÈNE I

LIONEL

Non; ses amis espèrent qu'on le sauvera.

ANDRÉ

Tu te trompes, U y a du monde dans la maison ; vois donc ces lumières qui vont et qui viennent, n va regarder à la fenêtre.

Ah!

LIONEL

Que voyez-vous?

ANDRÉ

Suis-je fou, Lionel? J'ai cru voir passer dans la chambre basse Cordiani, tout couvert de sang, appuyé sur le bras de Lucrèce !

LIONEL

Vous avez vu Cordiani appuyé sur le bras de Lucrèce?

ANDRÉ

Tout couvert de son sang.

Retournons chez vous, mon ami.

ANDRÉ

Silence I II faut que je frappe à la porte.

LIONEL

Pourquoi faire? Je vous dis que Monna Flora est absente. Je viens d'y frapper moi-même.

ANDRÉ

Je l'ai vu! laisse-moi.

LIONEL

Qu'allez-vous faire, mon ami? êtes-vous un homme? Si votre femme se respecte assez peu pour recevoir chez sa mère l'auteur d'un crime que vous avez puni,

estrce à tous d'oublier qu'il meurt de yotre main, et de troubler peut-être ses derniers instants?

ANDBÉ*

Que yeux-tu que je fasse? oui, oui, je les tuerais tous deux ! Ab ! ma raison est égarée. Je vois ce qui n'est pas. Cette nuit tout entière, j'ai couru dans ces rues désertes au milieu de spectres afE-reux. Tiens, vois, j'ai acbété du poison.

LIONEL

Prenez mon bras et sortons.

Ain)BÉ, retournant à la fenêtre.

Plus rien! ils sont là, n'est-ce pas?

LIONEL

Au nom du ciel, soyez maître de vous. Que voulezvous faire? Il est impossible que vous assistiez à un tel spectacle, et toute vio-

lence en cette occasion serait de la cruauté. Votre ennemi expire, que voulez-vous de plus?

ANDRÉ

Mon ennemi! lui, mon ennemi! le plus cher, le meilleur de mes amis ! Qu'a-t-il donc fait? il Ta aimée. Sortons, Lionel, je les tuerais tous deux de ma main.

LIONEL

Nous verrons demain ce qui vous reste à faire. Confiez-vous à moi ; votre honneur m'est aussi sacré que le mien, et mes cheveux gris vous en répondent.

ANDRÉ

Ce qui me reste à faire? Et que veux- tu que je devienne ? Il faut que je parle à Lucrèce.

Il s'avance- vers la porte.

ACTE III, SCÈNE I. 91

LIONEL

André, André, je vous en supplie, n'approchez pas de cette porte. Avez-vous perdu toute espèce de courage? La position où vous êtes est affreuse, personne n'y compatit plus vivement, plus sincèrement que moi. J'ai une femme aussi, j'ai des enfants ; mais la fermeté d'un homme ne doit-elle pas lui servir de bou-

clier? De* main, vous pourrez entendre des conseils qu'il m'est impossible de vous adresser en ce moment.

ANDRÉ

C'est vrai, c'est vrai ! qu'il meure en paix ! dans ses bras, Lionel ! Elle veille et pleure sur lui ! A travers les ombres de la mort, il voit errer autour de lui cette tête adorée; elle lui sourit et l'encourage ! Elle lui présente la coupe salubre ; elle est pour lui l'image de la vie. Ah ! tout cela m'appartenait ; c'était ainsi que je voulais mourir. Viens, partons, Lionel.

n frappe à la porte.

Holà! Paolo! Paolo!

LIONEL

Que faites-vous, malheureux?

ANDRÉ

Je n'entrerai pas.

Paolo paraît.

Pose ta lumière sur ce banc; il faut que j'écrive à Lucrèce.

LIONEL

Et que voulez-vous lui dire?

ANDRÉ

Tiens, tu lui remettras ce billet; tu lui diras que j'ai*

tends sa réponse chez moi; oui, chez moi : je ne saurais rester ici. Viens, Lionel. Chez-moi, entends-tu? Ils sortent.

SCÈNE II

La maison d'André. — n est Jour.

JEAN, MONTJOIE

JEAN

Je crois qu'on frappe à la grille.

Il ouvre.

Que demandez-vous. Excellence?

Entrent Montjoie et sa suite.

MONTJOIE.

Le peintre André del Sarto?

JEAN

Il n'est pas au logis. Monseigneur.

MONTJOIE

Si sa porte est fermée, dis-lui que c'est l'envoyé du roi de France qui le fait demander.

JEAN

Si Votre Excellence veut entrer dans l'académie, mon maître peut revenir d'un instant à l'autre.

MONTJOIE

Entrons, Messieurs. Je ne suis pas fâché de visiter les ateliers et de voir ses élèves.

JEAN

Hélas ! Monseigneur, l'académie est déserte aujourd'hui. Mon maître a reçu très-peu d'écopliers cette année, et, à compter de ce jour, personne ne vient plus ici*

ACTE III, SCÈNE II

MONT JOIE

Vraiment? on m'avait dit tout le contraire.. Esl^co que ton maître n'est plus professeur à Técole?

JEAN

Le voilà lui-même, accompagné d*un de ses amis.

HONTJOIE.

Qui? cet homme qui détourne la rue? Le vieux ou le jeune?

JEAN

Le plus jeune des deux.

MONTJOIE

Quel visage pâle et abattu ! quelle tristesse profonde Sur tous ses traits! et ses vêtements en désordre I Est-ce là le peintre André del Sarto?

André et Lionel entrent.

LIONEL

Seigneur, je vous salue. Qui êtes-vous?

HONTJOIE.

C'est à André del Sarto que nous avons affaire. Je suis le comte de Montjoie, envoyé du roi de France.

ANDRÉ

Du roi de France? J'ai volé votre maître, Monsieur. L'argent qu'il m'a confié est dissipé, et je n'ai pas acheté un seul tableau pour lui.

A un valu*,

Paolo est-il venu?

HONTJOIE.

Parlez-vous sérieusement?

LIONEL

Ne le croyez pas. Messieurs. Mon ami André est aa«

jourdTiuî,... pour certaines raisons,... une affaire malheureuse,... hors d'état de vous répondre et d'avoir r honneur de vous recevoir.

MONTJOIB.

S'il en est ainsi, nous reviendrons un autre jour.

ANDRÉ

Pourquoi? Je vous dis que je l'ai volé. Cela est très sérieux. Tu ne sais pas que je l'ai volé, Lionel? Vous r©* viendriez cent fois que ce serait de même.

MONTJOIE

Gela est incroyable.

ANDRÉ

Pas du tout; cela est tout simple. J'avais une femme... Non, non! Je veux dire seulement que j'ai usé de l'argent du roi de France comme s'il m'appartenait.

MONTJOIE

Est-ce ainsi que vous exécutez vos promesses? Où sont les tableaux que François I*¹ vous avait chargé d'acheter pour lui?

ANDRÉ

Les miens sont là dedans; prenez-les, si vous voulez; ils ne valent rien. J'ai eu du génie autrefois, ou quelque chose qui ressemblait à du génie ; mais j'ai toujours fait mes tableaux trop vite, pour avoir de l'argent comptant. Prenez-les cependant. Jean, apporte les tableaux que tu trouveras sur le chevalet. Ma femme aimait le plaisir, Messieurs. Vous direz au roi de France qu'il obtienne l'extradition, et il me fera juger par ses tribunaux.

Ah I le Corrège! voilà un peintre I II était plus pauvre que moi ;
mais jamais un tableau n'est sorti de son atelier un

ACTE III, SCÈNE IL

quart d'heure trop tôt. L'honnêteté I l'honnêteté I voilà la grande
parole. Le cœur de» femmes est un abîme.

MONTJOIE, à Lionel.

Ses paroles annoncent le délire. Qu'en devons-nous penser?
Est-ce là l'homme qui vivait en prince à la cour de France? dont
tout le monde écoutait les conseils comme un oracle en fait d'ar-
chitecture et de beauxarts?

LIONEL

Je ne puis vous dire le motif de l'état où vous le voyez. Si vous
en êtes touché, ménagez-le.

On apporte les deux tableaux.

ANDRÉ

Ah! les voilà. Tenez, Messieurs, faites-les emporter. Non pas
que je leur donne aucun prix. Une somme si forte, d'ailleurs! de
quoi payer des Raphaël! Ah! Raphaël! il est mort heureux dans
les bras de sa maîtresse.

MONTJOIE, regardant. '

G'es.t une magnifique peinture.

ANDRÉ

Trop vite ! trop vite I Emportez-les ; que tout soit fini. Ah! im instant.

U arrête les porteurs.

Tu me regardes, toi, pauvre fille!

A la figure de la Charité que représente le tableau. Tu veux me dire adieu ! C'était la Charité, Messieurs. C'était la plus belle, la plus douce des vertus humaines. Tu n'avais pas eu de modèle, toi! Tu m'étais apparue en songe, par une triste nuit! pâle comme te

voUà, entourée de tes chers enfants qui pressent ta mamelle. Celui-là vient de glisser à terre, et regarde sa belle nourrice en cueillant quelques fleurs des champs. Donnez cela à votre maître, Messieurs. Mon nom est au bas. Gela vaut quelque argent. Paolo n'est pas venu me demander?

UN VALET

Non, Monsieur.

ANDRÉ

Que fait-il donc? ma vie est dans ses mains.

LIONEL, à Montjoie.

Au nom du ciel I Messieurs, retirez-vous. Je vous le mènerai demain, si je puis. Vous le voyez vous-mêmes, un malheur im-

prév lui a troublé l'esprit.

MONTJOIE

Nous obéissons, Monsieur; excusez-nous et tenez votre promesse.

Ils sortent.

ANDRÉ

J'étais né pour vivre tranquille, vois-tu! je ne sais point être malheureux. Qui peut retenir Paolo?

UONEL.

Et que demandez-vous donc dans cette fatale lettre, dont vous attendez si impatiemment la réponse?

ANDRÉ

Tu as raison; allons-y nous-mêmes. Il vaut toujours mieux s'expliquer de vive voix.

LIONEL

Ne vous éloignez pas dans ce moment, puisque Paolo doit vous retrouver ici : ce ne serait que du temu

perdu.

ACTE III, SCÈNE II

ANDRÉ

Elle ne répondra pas. comble de misère I Je supplie, Lionel, lorsque je devrais punir ! Ne me juge pas, mon ami, comme tu pourrais faire un autre homme. Je suis un homme sans caractère, vois-tu I j'étais nt pour vivre tranquille.

LIONEL

Sa douleur me confond malgré moi.

ANDRÉ

honte I ô humiliation ! elle ne répondra pas. Com* ment en suis-je venu là? Sais-tu ce que je lui demande? Ah ! la lâcheté elle-môir»e en rougirait, Lionel ; je lui demande de revenir à moi.

LIONEL

Est-ce possible?

ANDRÉ

Oui, oui, je sais tout cela. J'ai fait un éclat : eh bien! dis-moi, quY ai-je gagné? Je me suis conduit comme tu l'as voulu ; eh bien ! je suis le plus malheureux des hommes. Apprends-le donc, je l'aime, je l'aime plus que jamais 1

UONEL.

Insensé!

Crois-tu qu'elle y consente? Il faut me pardonner d'être un lâche. Mon père était un pauvre ouvrier. Ce Paolo ne viendra pas. Je ne suis point un gentilhomme ; le sang qui coule dans mes veines n'est pas un noble sang.

LIONEL

Plus noble que tu ne crois.

COMÉDIES. L t

ANDRÉ

Mon père⁶ était un pauvre ouvrier... Penses-tu que Gordiani en meure? Le peu de talent qu'on remarqua en moi fit croire au pauvre homme que j'étais protégé par une fée. Et moi, je regardais dans mes promenades les bois et les ruisseaux, espérant toujours voir ma divine protectrice sortir d'un antre mystérieux. C'est ainsi que la toute-puissante nature n'attirait à elle. Je me fis peintre, et, lambeau par lambeau, le voile des illustrations tomba en poussière à mes pieds.

LIONEL

Pauvre André I

ANDRÉ

Elle* seule! Oui, quand elle parut, je crus que mon rêve se réalisait, et que ma Galatée s'animait sous mes mains.» Insensé I mon génie mourut dans mon amour; tout fut perdu pour moi... Gordiani se meurt, et Lucrèce voudra le suivre... Oh ! massacre et furie ! cet homme ne vient point.

UONEI..

EnvoiQ quelqu'un chez Monna Flora.

ANDRÉ

C'est vrai. Mathurin, va chez Monna Flora. Écoute.

A part.

Observe tout; tâche de rôder dans la maison; demande la réponse à ma lettre ; va, et sois revenu tout à l'heure... Mais pourquoi pas nous-mêmes, Lionel? solitude! solitude! que ferai-je de ces mains-ïà^

LIONEL

Calmez-vous, de grâce.

ACTE III, SCÈNE II

ANDRÉ

Je la tenais embrassée durant les longues nuits d'été sur mon balcon gothique. Je voyais tomber en silence les étoiles des mondes détruits. Qu'est-ce que la gloire? m'écriais-je ; qu'est-ce que l'ambition? Hélas ! L'homme rend à la nature une coupe aussi large et aussi vide qu'elle. Elle n'y laisse tomber qu'une goutte de sa rosée; mais cette goutte est l'amour, c'est une larme de ses yeux, la seule qu'elle ait versée sur cette terre pour la consoler d'être sortie de ses mains. Lionel, Lionel, mon heure est venue.

Prends courage.

ANDRÉ

C'est singulier, je n'ai jamais éprouvé cela. Il m'a semblé qu'un coup me frappait. Tout se détache de moi. Il m'a semblé que Lu-

crèce partait.

LIONEL

Que Lucrèce partait I

ANDRÉ

Oui, je suis sûr que Lucrèce part sans me répondre.

LIONEL

Comment cela?

ANDRÉ

J'en suis sûr; je viens de l'avoir.

LIONEL

De la voir! Où? comment?

ANDRÉ

J'en. suis sûr; elle est partie.

UONEL.

Gela est étrange l

Ain)RÉ.

Tiens, voilà Mathurin.

MATHURIN, entrant.

Mon maître est-il ici?

ANDRÉ

Oui, me voilà.

MATHURIN/

J'ai tout appris.

ANDRÉ

Eh bien?

MATHURIN^ letiran à part.

Dois-jevous dire tout, xnaitre?

ANDRÉ

Oui, oui.

MATHURIN

J'ai rôdé autour de la maison, comme vous me Ta* vie2 ordonné.

ANDRÉ

Eh bien?

MATHURIN

J'ai fait parler le vieux concierge; et je sais tout aa mieux.

ANDRÉ

Parle doncl . ' . .

MATHURIN

Gordiani est guéri; la blessure était peu de chose. Ao premier coup de lancette il s'est trouvé soulagé

ANDRÉ

Et Lucrèce?

MATHURIN

Partie avec lui

AËTE III, SCÈNE. M. i0i

ANDRÉ

Qui, lui?

MATHURIN

Cordiani.

ANDRÉ

Tu es fou. Un homme que j'ai vu prêta rendre rame, il y a,, c'est cette nuit même.

MATHURIN

Il a voulu partir dès qu'il s'est senti la force de marcher. Il disait qu'un soldat en ferait autant à sa plaçai et qu'il fallait être mort ou vivant. ,

Cela est incroyable ; où vont-ils?

MATHURIN

Es ont pris la route du Piémont.

ANDRÉ

Tous deux à cheval?

MATHURIN.

Oui, Monsieur.

ANDRÉ

Cela n'est pas possible; il ne pouvait marcher cette nuit.

MATHURIN.

Gela est vrai, pourtant; c'est Paoio, le concierge, qm m'a tout avoué.

ANDRÉ

Lionel I entends-tu, Lionel? Us partent ensemble pour le Piémont. <

■ '!' JUONEL.

Que dis'tti, André? . . r :

102 ANDRÉ DEL SÂRTd«

Rien! rien! Qu'on me selle un cheval! Allons, vite, fl faut que je parte à Tinstant. Aussi bien, j'y vais moimême. Par quelle porte sont-ils sortis?

MATHURIN.

Du côté du fleuve.

ANDRÉ

Bien, bien; mon manteau I Adieu, Lionel.

UONEL.

Où vas-iu?

ANDRÉ

Je ne sais, je ne sais. Ah! des armes! du sang!

LIONEL

Où vas-tu? répons I

ANDRÉ

Quant au roi de France, je l'ai volé. J'irais demain les voir que ce serait toujours la même chose. Ainsi... n va sortir et rencontre Damien.

DAMIEN

OÙ vas- tu, André?

ANDRÉ

Ah! tu as raison. La terre se dérobe. Damien! Damien!

Il tombe évanoui.

LIONEL

Cette nuit l'a tué. Il n'a pu supporter son malheur.

laissez-moi lui mouiller les tempes.

Il trempe son mouchoir dans une fontaine. v

Pauvre ami ! comme une nuit l'a changé I. Le voilà qui rouvre les yeux. /

ACTE III, SCÈNE II

ANDRÉ

Ils sont partis, Damien?

DAMIEN

Que lui dirai-je ? Il a donc tout appris?

ANDRÉ

Ne me mens pas ! je ne les poursuivrai point. Mes forces m'ont abandonné. Qu'ai-je voulu faire?. J'ai voulu avoir du courage, et je n'en ai point. Maintenant, vous le voyez, je ne puis partir. Laissez-moi parler à cet homme»

MATHURIN, 8*approchant d* André.

Plaît-il, maître?

ANDRÉ

Aussi bien, ne suis-je pas déshonoré? Qu'ai-je à faire en ce monde? lumière du soleil! ô belle nature! Ils s'aiment, ils sont heureux. Comme ils courent joyeux dans la plaine ! Leurs che-

vaux s'animent, et le vent qui passe emporte leurs baisers. La patrie ? la patrie ? ils n'en ont point ceux qui partent ensemble.

DAMIEN

Sa main est froide comme le marbre.

ANDRÉ, bas à Mathurin.

Écoute-moi, Mathurin, écoute-moi, et rappelle-toi mes paroles : Tu vas prendre un cheval; tu vas aller chez Monna Flora t'informer au juste de la route. Tu lanceras ton cheval au galop. Retiens ce que je te dis. Ne me le fais pas répéter deux fois, je ne le pourrais pas. Tu les rejoindras dans la plaine; tu les aborderas, Mathurin, et tu leur diras : Pourquoi fuyez-vous si vite? La veuve d'André del Sarto peut épouser Cordiani.

IOi ANDRÉ DEL SARTO.

MATHURIN

Fautril dire cela, Monseigneur?

ANDRÉ

Va, va, ne me fais pas répéter.

Mathurin sort.

LIONEL

Qu*as-tu dit à cet homme?

ANDRÉ

Ne Tarrête pas ; il va chez la mère de ma femme. Maintenant qu'on m'apporte ma coupe pleine d'un vîd généreux.

LIONEL

A peine peut-il se soulever.

ANDRÉ

Menez-moi jusqu'à cette porte, mes amis.

Prenant la coupe.

C'était celle des joyeux repas.

DAMIEN

Que cherches-tu sur ta poitrine?

ANDRÉ

Rien ! rien I je croyais l'avoir perdu.

Il boit.

A la mort des arts en Italie !

LIONEL

Arrête î quel est ce flacon dont tu t'es versé quelques gouttes, et qui s'échappe de ta main?

ANDRÉ

C'est un cordial puissant. Approche-le de tes lèvres» et tu seras guéri, quel que soit le mal dont tu souffres» U meurt. . .

SCENE III

Bois et montagnes.

LUCRÈCE ET GORDIANI sur une colline. Les cheTanx dans le fond.

GORDIANI.

Allons I le soleil baisse : il est temps de remonter.

LUCRÈCE

Comme mon cheval s'est cabré en quittant la ville! En vérité, tous ces pressentiments funestes sont singuliers.

GORDIANI.

Je ne veux avoir ni le temps de penser ni le temps de souffrir. Je porte un double appareil sur ma double plaie. Marchons ! marchons I n'attendons pas la nuit.

LUCRÈCE

Quel est ce cavalier qui accourt à toute bride? Depuis longtemps je le vois derrière nous.

CORDUNU

Montons à cheval, Lucrèce, et ne tournons pas la tête*

LUCRÈCE

Il approche 1 il descend à moi*

GORDIANI*

Partons 1 lève-toi et ne l'écoute pas.

Ib se dbigent vers leurs chevaux.

MATHURIN, descendant de cbevai.

Poui'quoî fuyez-vous si vite? La veuve d'Andi'é del Sarto peut épouser Gordiani.

SCÈNE PREMIÈRE

Une me devant la maison de Claudio.

MARIANNE, sortant de chez elle un livre de messe & la • CIUTA, rabordant.

CIUTA

Ma belle dame, puis-je vous dire un moi

iOa LES CAPRICES DE MARIANNE.

MARIANNE

Que me voulez-vous?

CIUTA

Uu jeune homme de cette ville est éperdument amoureux de vous; depuis un mois entier, il cherche vainement l'occasion de vous l'apprendre ; son nom est Cov lio : il est d'une noble famille et d'une figure distinguée*

En voilà assez. Dites à celui qui vous envoie qu'il perd son temps et sa peine, et que, s'il a l'audace de me faire entendre une seconde fois un pareil langage, j'en instruirai mon mari.

Elle sort.

COELIO, entrant

Eh bien! Giuta, qu'a-t-elle dit?

CIUTA

Plus dévote et plus orgueilleuse que jamais. Elle instruira son mari, dit-elle, si on la poursuit plus longtemps.

COELIO

Ahl malheureux que je suis, je n'ai plus qu'à mourir. Ah I la plus cruelle de toutes les femmes ! Et que me conseilles-tu, Giuta? quelle ressource puis-je encore trouver?

CIUTA

Je vous conseille d'abord de sortir d'ici, car voici son mari qui la suit.

Us sortent — Entrent Claudio et Tibia.

CLAUDIO

Es-tu mon fidèle serviteur, mon valet de chambre

ACTE I, SCÈNE I. i

dévoué ? Apprends que j'ai à me venger d'un outrage.

TIBU

Yous, Monsieur?

CLAUDIO

Moi-même, puisque ces impudentes guitares ne cessent de murmurer sous les fenêtres de ma femme. Mais, patience ! tout n'est pas fini. — Écoute un peu de ce côté-ci ; voilà du monde qui pourrait nous entendre. Tu m'iras chercher ce soir le spadassin que je t'ai dit.

TlBU.

Pourquoi faire?

CLAUDIO

Je crois que Marianne a des amants.

TlBU.

Vous croyez, Monsieur?

CLAUDIO

Oui ; il y a autour de ma maison une odeur d'amants; personne ne passe naturellement devant ma porte; il y pleut des guitares et des entremetteuses.

TIBIA

Est-ce que vous pouvez empêcher qu'on donne des sérénades à votre femme?

CLAUDIO

Non ; mais je puis poster un homme derrière la poterne, et me débarrasser du premier qui enlèvera.

TIBIA

Fi ! votre femme n'a pas d'amants. — C'est comme si vous disiez que j'ai des maîtresses.

Pourquoi n'en aurais-tu pas, Tibia? Tu es fort laid, mais tu as beaucoup d'esprit.

OMÉDIES. I. 10

TIBIA

J en conviens, j'en conviens.

CLAUDIO

Regarde, Tibia, tu en conviens toi-même ; il n'en faut plus douter, et mon déshonneur est public.

TIBU

Pourquoi public ?

CLAUDIO

Je te dis qu'il est public.

TIBIA

Mais, Monsieur, votre femme passe pour un dragon de vertu dans toute la ville ; elle ne voit personne ; elle ne sort de chez elle que pour aller à la messe.

CLAUDIO

Laisse-moi faire. — Je ne me sens pas de colère, après tous les cadeaux qu'elle a reçus de moi. — Oui, Tibia, je machine en ce moment une épouvantable trame, et me sens prêt à mourir de douleur.

TIBU

Oh! que non.

CLAUDIO

Quand je te dis quelque chose, tu me ferais plaisir de le croire.

Ils sortent.

GOBLIO, rentrant.

Malheur à celui qui, au milieu de la jeunesse, s'abandonne à un amour sans espoir! Malheur à celui qui se livre à une douce rêverie, avant de savoir où sa chimère le mène, et s'il peut être payé de retour I Mollement couché dans une barque, il s*éloigne peu à peu de la

ACTE I, SCÈNE I. Hi

rive ; il aperçoit au loin des plaines enchantées, de vertes prairies et le mirage léger de son Eldorado. Les vents reentrsdnent en si-

lence, et, quand la réalité le réveille, il est aussi loin du but où il aspire que du rivage qu'il a quitté ; il ne peut plus ni poursuivre sa route ni revenir sur ses pas.

On entend un bruit d'instruments.

Quelle est cette mascarade? N'est-ce pas Octave que j'aperçois?

Entre Octave.

OCTAVE

Gomment se porte, mon bon monsieur, cette gracieuse mélancolie ?

COELIO

Octave! ô fou que tu es I tu as un pied de rouge sur les joues! D'où te vient cet accoutrement? N'as-tu pas de honte en plein jour ?

OCTAVE

Cœlio I fou que tu es ! tu as un pied de blanc sur les joues ! — D'où te vient ce large habit noir? N'as-tu pas de honte en plein carnaval ?

COELIO

Quelle vie que la tienne! Ou tu es gris, ou je le suis moi-même.

OCTAVE

Ou tu es amoureux, ou je le suis moi-même.

COELIO

Plus que jamais de la belle Marianne.

OCTAVE

Plus que jamais de vin de Chypre.

GOEUX.

J'allais chez toi quand je t'ai rencontré.

OCTAVE

Et moi aussi j'allais chez moi. Comment se porte ma maison?
Il y a huit jours que je ne t'ai vue.

GOEUX.

J'ai un service à te demander.

OCTAVE

Parle, Cœlio, mon cher enfant. Veux-tu de l'argent? Je n'en ai plus. Veux-tu des conseils? Je suis ivre. Veux-tu mon épée? voilà une batte d'arlequin. Parle, parle, dispose de moi.

COELIO.

Combien de temps cela durera-t-il? Huit jours hors de chez toi! Tu te tueras, Octave.

OCTAVE

Jamais de ma propre main, mon ami, jamais ; j'aimerais mieux mourir que d'attenter à mes jours.

GOELIO.

Et n'est-ce pas un suicide comme un autre, que la vie que tu mènes?

OCTAVE

Figure-toi un danseur de corde, en brodequins d'argent, le balancier au poing, suspendu entre le ciel et la terre ; à droite et à gauche, de vieilles petites figures racornies, de maigres et pâles fantômes, des créanciers agiles, des parents et des courtisanes; toute une légion de monstres se suspendent à son manteau et le tiraillent de tous côtés pour lui faire perdre l'équilibre ; des phrases redondantes, de grands mots enchâssés cavalca**

ACTE I, SCÈNE I

dent autour de lui ; une nuée de prédictions sinistres l'aveugle de ses ailes noires. Il continue sa course légère de Torient à Toccident. S'il regarde en bas, la tête lui tourne ; s'il regarde en haut, le pied lui manque. Il va plus vite que le vent, et toutes les mains tendues autour de lui ne lui feront pas renverser une goutte de la coupe joyeuse qu'il porte à la sienne. Voilà ma vie, mon cher ami ; c'est ma fidèle image que tu vois.

CGELIO.

Que tu es heureux d'être fou I

OCTAVE

Que tu es fou de ne pas être heureux! Dis-moi un peu, toi, qu'est-ce qui te manque?

COSLIO.

H me manque le repos, la douce insouciance qui fait de la vie un miroir où tous les objets se peignent, un instant et sur lequel tout glisse. Une dette pour moi est un remords. L'amour, dont vous autres vous faites un passe-temps, trouble ma vie entière. mon ami, tu ignoreras toujours ce que c'est qu'aimer comme moi I Mon cabinet d'étude est désert ; depuis un mois j'erre autour de cette maison la nuit et le jour. Quel charme j'éprouve, au lever de la lune, à conduire sous ces petits arbres, au fond de cette place, mon chœur modeste de musiciens, à marquer moi-même la mesure, à les entendre chanter la beauté de Marianne I Jamais elle n'a paru à sa fenêtre; jamais elle n'est venue appuyer son front charmant sur sa jalousie.

OCTAVE

Qui est cette Marianne? est-ce que c'est ma cousine?

Ii4 LES CAPRICES DE MARIANNE.

COEULO.

C'est elle-même, la femme du vieux Claudio,

OCTAVE

Je ne Tai jamais vue, mais à coup sûr elle est ma cousine. Claudio est fait exprès. Confie-moi tes intérêts, Coelio.

COELIO

Tous les moyens que j'ai tentés pour lui faire connaître mon amour ont été inutiles. Elle sort du couvent; elle aime son mari, et respecte ses devoirs. Sa porte est fermée à tous les jeunes gens de la ville, et personne ne peut l'approcher.

OCTAVE

Ouais! est-elle jolie? — Sot que je suis ! tu l'aimes, cela n'importe guère. Que pourrions-nous imaginer?

CCELIO.

Faut-il te parler franchement? ne te riras-tu pas de moi?

OCTAVE

Laisse-moi rire de toi, et parle franchement,

COEUO.

En ta qualité de parent, tu dois être reçu dans la maison.

OCTAVE

Suis-je reçu? Je n'en sais rien. Admettons que je suis Teçu. A te dire vrai, il y a une grande différence eùtra mon auguste famille et une botte d'asperges. Nous ne formons pas un faisceau bien serré, et nous ne tenons guère les uns aux autres que par écrit. Cependant Marianne connaît mon nom. Faut-il lui parler en ta faveur?

ACTE I, SCÈNE I

CGELIO.

Vingt fois j'ai tenté de l'aborder; vingt fois j'ai senti mes genoux fléchir en approchant d'elle. J'ai été forcé de lui envoyer la vieille Ciuta. Quand je la vois, mz gorge se serre et j'étouffe, comme si mon cœur se sou levait jusqu'à mes lèvres*

OCTAVE

J'ai éprouvé cela. C'est ainsi qu'au fond des forêts» lorsqu'une biche avance à petits pas sur les feuilles sèches, et que le chasseur entend les bruyères glisser sur ses flancs inquiets, comme le frôlement d'une robe légère, les battements de cœur le prennent malgré lui; il soulève son arme en silence, sans faire un pas, sans respirer.

CGELIO*

Pourquoi donc suis-je ainsi ? n'est-ce pas une vieille maxime, parmi les libertins, que toutes les femmes se ressemblent? Pourquoi donc y a-t-il si peu d'amours qui se ressemblent ?'En vérité, je ne saurais aimer cette femme comme toi. Octave, tu l'aimerais, ou comme j'en aimerais une autre. Qu'est-ce donc pourtant que tout cela? Deux yeux bleus, deux lèvres vermeilles, une robe blanche et deux blanches mains. Pourquoi ce qui te rendrait joyeux et empressé, ce qui t'attirerait, toi, comme l'aiguille aimantée attire le fer, me rend-il triste et immobile? Qui pourrait dire : ceci est gai ou triste ? La réalité n'est qu'une ombre. Appelle imagination ou folie ce qui la divinise. — Alors la folie est la

beauté elle-même. Chaque homme marche enveloppé d'un réseau transparent qui le couvre de la tête aux

lift LES CAPRICES DE MARIANNE.

pieds : il croit Toir des bois et des fleuves, des visages divins, et Tuniverselle nature se teint sous ses regards des nuances infinies du tissu magique. Octave I Octave I viens à mon secours.

OCTAVE

J'aime ton amour, Cœlio ! il divague dans ta cervelle comme un flacon syracusain. Donne-moi la main; je viens à ton secours ; attends un peu, Tair me frappe au visage, et les idées me reviennent. Je connais cette Marianne ; elle me déteste fort sans m*avoir jamais vu. C'est une mince poupée qui marmotte des Ave sans fin.

CCELIO.

Pais ce que tu voudras, mais ne me trompe pas, je t'en conjure ; il est aisé de me tromper ; je ne sais pas me défier d'une action que je ne voudrais pas faire moi-même.

OCTAVE

Si tu escaladais les murs ?

COELIO

Entre elle et moi est une muraille imaginaire que je n'ai pu escalader.

Si tu lui écrivais?

COBLIO.

Elle déchire mes lettres ou me les renvoie.

OCTAVE

Si tu en aimais une autre ? Viens avec moi chez Rolalinde.

COBLIO.

Le souffle de ma vie esl à Marianne; elle peut d*iin

ACTE I, SCÈNE I. HT

mot ae ses lèvres l'anéantir ou l'embraser. Vivre poui une autre me serait plus difficile que de mourir pour elle : ou je réussirai ou je me tuerai. Silence I la voici qui détourne la rue.

OCTAVE

Retire-toi, je vais l'aborder.

COELIO

Y penses-tu ? dans l'équipage où te voilà ! Essuie-toi le visage : tu as l'air d'un fou.

OCTAVE

Voilà gui est fait. L'ivresse et moi, mon cher Coelio, nous nous sommes trop chers l'un à l'autre pour nous jamais disputer ; elle fait mes volontés comme je fais les siennes. N'aie aucune crainte là-dessus ; c'est le fait d'un étudiant en vacance qui se grise un jour de grand dîner, de perdre la tête et de lutter avec le vin; moi, mon caractère est d'être ivre ; ma façon de penser est de me lais-

ser faire, et je parlerais au roi en ce moment, comme je vais parler à ta belle.

COELIO

Je ne sais ce que j'éprouve. — Non, ne lui parle pas.

OCTAVE

Pourquoi ?

COELIO

Je ne puis dire pourquoi ; il me semble que tu vas me tromper.

OCTAVE

Touche là. Je te jure sur mon honneur que Marianne sera à toi, ou à personne au monde, tant que j'y pourrai quelque chose.

Cœlio sort. ^ Entre Marianne. Octave l'aborde.

OCTAVE

Ne VOUS détournez pas, princesse de beauté ; laissez ^mber vos regards sur le plus indigne de vos serviteurs.

MABIANNE.

Qui ôtes-vous?

Mon nom est Octave ; je suis cousin de votre mari.

MARIANNE

Venez-vous pour le voir? entrez au logis, il va revenir.

OCTAVE

Je ne viens pas pour le voir, et n'entrerais point au logis, de peur que vous ne m'en chassiez tout à l'heure, quand je vous aurai dit ce qui m'amène.

MARIANNE

Dispensez-vous donc de le dire et de m'arrêter plus longtemps.

OCTAVE

Je ne saurais m'en dispenser, et vous supplie de vous arrêter pour l'entendre. Cruelle Marianne ! vos yeux ont causé bien du mal, et vos paroles ne sont pas faites pour le guérir. Que vous avait fait Gœlio ?

MARUNNE.

De qui parlez-vous, et quel mal ai-je causé ?

OCTAVE

Un mal le plus cruel de tous, car c'est un mal sans espérance ; le plus terrible, car c'est un mal qui se chérit lui-même et repousse la coupe salutaire jusque dans la main de l'amitié, un mal qui fait pâlir les lèvres sous des poisons plus doux que l'ambrosie, et qui fond

ACTE I, SCÈNE I. HO

en une pluie de larmes le cœur le plus dur, comme la perle de Cléopâtre; un mal que tous les aromates, toute la science humaine ne sauraient soulager, et qui se nourrit du vent qui passe, du parfum d'une rose fanée, du refrain d'une chanson, et qui suce Tétérnel aliment de ses souffrances dans tout ce qui Tentoure, comme une abeille son miel dans tous les buissons d'un jardin.

MABIANNE.

Me direz-vous le nom de ce mal?

OCTAVE

Que celui qui est digne de le prononcer vous le dise ; que les rêves de vos nuits, que ces orangers verts, cette fraîche cascade vous l'apprennent; que vous puissiez le chercher un beau soir, vous le trouverez sur vos lèvres; son nom n'existe pas sans lui.

MARIANNE

Est-il si dangereux à dire, si terrible dans sa contagion, qu'il effraye une langue qui plaide en sa faveur?

OCTAVE

Est-il si doux à entendre, cousine, que vous le demandiez? Vous l'avez appris à Gœlio.

MARIANNE

C'est donc sans le vouloir, je ne connais ni l'un ni l'autre,

OCTAVE

Que vous les connaissiez ensemble, et que vous ne les sépariez jamais, voilà le souhait de mon cœur»

MARIANNE

En vérité ?

OCTAVE

"Cœlio est le meilleur de mes amis ; si je voulais vous faire envie, je vous dirais qu'il est beau comme le jour, jeune, noble, et je ne mentirais pas; mais je ne veux que vous faire pitié, et je vous dirai qu'il est triste comme la mort, depuis le jour où il vous a vue.

MARIANNE

Est-ce ma faute s'il est triste?

OCTAVE

Est-ce sa faute si vous êtes belle ? Il ne pense qu'à vous; à toute heure il rôde autour de cette maison. N'avez-vous jamais entendu chanter sous vos fenêtres? N'avez-vous jamais aoulevé à ntinuit cette jalousie et ce rideau ?

MARIANNE

Tout le monde peut chanter le soir, et cette place appartient à tout le monde.

OCTAVE

Tout le monde aussi peut vous aimer ; mais personne ne peut vous le dire. Quel âge avez-vous, Marianne?

MARIANNE

Voilà une jolie question! et si je n'avais que dix-neuf ans, que voudriez-vous que j'en pense?

OCTAVE.

Vous avez donc encore cinq ou six ans pour être aimée, huit ou dix pour aimer vous-même, et le reste pour prier Dieu.

MARIANNE

Vraiment? Eh bien! pour mettre le temps à profit, j'aime Claudio, votre cousin et mon mari.

ACTE I, SCÈNE II

OCTAVE

Mon cousin et votre mari ne feront jamais à eux deux qu'un pédant de village ; vous n'aimez point Claudio.

MABUNNE.

Ni Gælio ; vous pouvez le lui dire,

OCTAVE

Pourquoi?

MABUNNE.

Pourquoi n'aimerais-je pas Claudio ? C'est mon mari.

OCTAVE

Pourquoi n'aimeriez-vous pas Cœlio? C'est votre amant.

MARIANNE

Me direz-vous aussi pourquoi je vous écoute ? Adieu, seigneur Octave ; voilà une plaisanterie qui a duré assez longtemps.

Elle sort

Ma foi, ma foi ! elle a de beaux yeux, nsort.

HERMIA

Disposez ces fleurs comme je vous l'ai ordonné. A-t-cn dit a'ix musiciens de venir?

UN domestique.

Oui, madame; ils seront ici à l'heure du souper.

HEBMIA.

Ces jalousies fermées sont trop sombres; qu'on laisse entrer le jour sans laisser entrer le soleil! — Plus de fleurs autour de ce lit! Le souper est-il bon? Auronsnous notre belle voisine, la comtesse Pergoli? A quella heure est sorti mon fils?

MALYOLIO.

Pour être sorti, il faudrait d'abord qu'il fût rentré. Il a passé la nuit dehors.

HERHIA.

Vous ne savez ce que vous dites. — Il a soupe hier avec moi, et m'a ramenée ici. A-t-on fait porter dans le cabinet d'étude le tableau que j'ai acheté ce matin?

MALVOUO.

Du vivant de son père, il n'en aurait pas été ainsi. Ne dirait-on pas que notre maîtresse a dix-huit ans, et qu'elle attend son sigisbéel

HEBMU.

Mais du vivant de sa mère, il en est ainsi, Malvolio. Qui vous a chargé de veiller sur sa conduite ? Songez-y : que Gœlio ne rencontre pas sur son passage im visage de mauvais augure ; qu'il ne vous entende pas grommeler entre vos dents, comme un chien de baisse-cour à qui Ton dispute l'os qu'il veut ronger, ou, par le ciel I pas un de vous ne passera la nuit sous ce toit.

ACTE I, SCÈNE II

rentré. Depuis qu'il a Tamour en tête, on ne le voit pas quatre fois la semaine.

HEBUA.

Pourquoi ces livres sont-ils couverts de poussière? Pourquoi ces meubles sont-ils en désordre? Pourquoi faut-il que je mette ici la main à tout, si je veux obtenir quelque chose? Il vous appartient bien de lever les yeux sur ce qui ne vous regarde pas,

lorsque votre ouvrage est à moitié fait, et que les soins dont on vous charge retombent sur les autres I Allez, et retenez votre langue.

Entre Coelio.

Eh bien! mon cher enfant, quels seront vos plaisirs aujourd'hui?

Les domestiques se retirent.

COBLIO.

Les vôtres, ma mère.

Il s[^]assoit.

EERMIA.

Eh quoi! les plaisirs communs, et non les peines communes? C'est un partage injuste, Coelio. Ayez des secrets pour moi, mon enfant, mais non pas de ceux qui vous rongent le cœur, et vous rendent insensible à tout ce qui vous entoure.

COELIO

Je n'ai pas de secret, et plût à Dieu, si j'en avais, qu'ils fussent de nature à faire de moi une statue.

HERHIA*

Quand vous aviez dix ou douze ans, toutes vos peines, tous vos petits chagrins se rattachaient à moi; d'un re-

gard sévère ou indulgent de ces yeux que voilà dépendait la tristesse ou la joie des vôtres, et votre petite tête blonde tenait

par un fil bien délié au cœur de votre mère. Maintenant, mon enfant, je ne suis plus qu'une vieille sœur, incapable peut-être de soulager vos ennuis, mais non pas de les partager.

COELIO

Et vous aussi, vous avez été belle ! Sous ces cheveux argentés qui ombragent votre noble front, sous ce long manteau qui vous couvre, Tœil reconnaît encore le port majestueux d'une reine, et les formes gracieuses d'une Diane chasseresse. ma mère ! vous avez inspiré l'amour ! Sous vos fenêtres entr'ouvertes a murmuré le son de la guitare; sur ces places bruyantes, dans le tourbillon de ces fêtes, vous avez promené une insouciance et superbe jeunesse ; vous n'avez point aimé ; un parent de mon père est mort d'amour pour vous.

UERMIA.

Quel souvenir me rappelles-tu?

COELIO

Ah! si votre cœur peut en supporter la tristesse, si ce n'est pas vous demander des larmes, racontez-moi cette aventure, ma mère, faites-m'en connaître les détails.

ACTE I, SCÈNE H

et cependant je le refusai. Votre père, en plaidant pour lui, avait tué dans mon cœur le peu d'amour qu'il m'avait inspiré pendant deux mois d'assiduités constantes. Je n'avais pas soupçonné la

force de sa passion pour moi. Lorsqu'on lui apporta ma réponse, il tomba, privé de connaissance, dans les bras de votre père. Cependant une longue absence, un voyage qu'il entreprit alors, et dans lequel il augmenta sa fortune, devaient avoir dissipé ses chagrins. Votre père changea de rôle, et demanda pour lui ce qu'il n'avait pu obtenir pour Orsini. Je l'aimais d'un amour sincère, et l'estime qu'il avait inspirée à mes parents ne me permit pas d'hésiter. Le mariage fut décidé le jour même, et l'église s'ouvrit pour nous quelques semaines après. Orsini revint à cette époque. Il vint trouver votre père, l'accabla de reproches, l'accusa d'avoir trahi sa confiance et d'avoir causé le refus qu'il avait essuyé. Du reste, ajouta-t-il, si vous avez désiré ma perte, vous serez satisfait. Épouvanté de ces paroles, votre père vint trouver le mien, et lui demander son témoignage pour désabuser Orsini. — Hélas! il n'était plus temps; on trouva dans sa chambre le pauvre jeune homme traversé de part en part de plusieurs coups d'épée.

SCÈNE III

Le Jardin de Claudio.

CLAUDIO ET TIBIA, entrant,

Tu as raison, et ma femme est un trésor de pureté. Que te dirai-je de plus? c'est une vertu solide.

TIBIA

Vous croyez, Monsieur?

CLAUDIO

Peut-elle empêcher qu'on ne chante sous ses croisées ? Les signes d'impatience qu'elle peut donner dans son intérieur sont les suites de son caractère. As-tu remarqué que sa mère, lorsque j'ai touché cette corde, a été tout d'un coup du même avis que moi?

TIBIA

Relativement à quoi ?

CLAUDIO

Relativement à ce qu'on chante sous ses croisées

TIBIA

Chanter n'est pas un mal, je fredonne moi-même à tout moment.

CLAUDIO

. Mais bien chanter est difficile.

TIBIA

Difficile pour vous et pour moi, qui, n'ayant pas reçu de voix de la nature, ne l'avons jamais cultivée ; mais

ACTE 1, SCÈNE III

voyez comme ces acteurs de théâtre s'en tirent habilement.

CLAUDIO.

Ces gens-là passent leur vie sur les planches.

TIBU

Combien cro5^éz-vous qu'on puisse donner par an?

CLAUDIO

A qui? à un juge de paix?

TIBIA

Non, à un chanteur.

CLAUDIO

Je n'en sais rien. -^ On donne à un juge de paix le tiers de ce que vaut ma charge. Les conseillers de justice ont moitié.

TIBLà.

Si j'étais juge en cour royale, et que ma femme eût des amants, je les condamnerais moi-même.

CLAUDIO

A combien d'années de galère?

TIBL\.

A la peine de mort. Un arrêt de mort est une chose superbe à lire à haute voix.

CLAUDIO

Ce n'est pas le juge qui le lit, c'est le greffier.

TIBIA

Le greffier de votre tribunal a une jolie femme.

CLAUDIO

Non, c'est le président qui a une jolie femme; j'ai soupe hier avec eux.

TIBU

Le greffier aussi; le spadassin qui va venir ce soiresi Tamant de la femme du greffier.

CLAUDIO

Quel spadassin?

TIBU

Celui que vous avez demandé.

CLAUDIO

Il est inutile qu'il vienne après ce que je t'ai dit tout à l'heure.

TIBIA

A quel sujet?

CLAUDIO

Au sujet de ma femme.

TIBIA

La voici qui vient elle-même.

Entre Marianne.

MARIANNE

Savez-vous ce qui m'arrive pendant que vous coum les champs? J'ai reçu la visite de votre cousin.

CLAUDIO

Qui cela peut-B être ? Nommez-le par son nom.

MARIANNE

Octave, qui m'a fait une déclaration d'amour de la part de son ami Gœlio. Qui est ce Gœlio? Connaissezvous cet homme? Trouvez bon que ni liii ni Octave ne mettent les pieds dans cette maison.

CLAUDIO

Je le connais ; c'est le fils d'Hermia, notre voisine. Qu'avez-vous répondu à cela?

ACTE I, SCÈNE III

HARIAime.

n ne s'agît pas de ce que j'ai répondu. Comprenezvous ce que je dis? Donnez ordre à vos gens qu'ils ne laissent entrer ni cet homme ni son ami. Je m'attends à quelque importunité de leur part, et je suis bien aise de l'éviter.

Elle sort.

Que penses-tu de cette aventure, Tibia? Il y a quelque ruse là-dessous.

TIBIA

Vous croyez, Monsieur?

CLAUDIO

Pourquoi n'a-t-elle pas voulu dire ce qu'elle a répondu? La déclaration est impertinente, il est vrai; mais la réponse mérite d'être connue. J'ai le soupçon que ce Cœlio est l'ordonnateur de toutes ces guitares?

TIBIA

Défendre votre porte à ces deux hommes est un moyen excellent de les éloigner.

CLAUDIO

Rapporte-t'en à moi. — Il faut que je fasse part de cette découverte à ma belle-mère. J'imagine que ma femme me trompe, et que toute cette fable est une pure invention pour me faire prendre le change, et troubler entièrement mes idées.

Ils sortent.

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue.

OCTAVE ET GIUTA entrent.

OCTAVE

Il y renonce, dites-vous?

CIUTA

Hélas ! pauvre jeune homme ! il aime plus que jamais, et sa mélancolie se trompe elle-même sur les désirs qui la nourrissent. Je croirais presque qu'il se défie de vous, de moi, de tout ce qui l'entoure.

OCTAVE

Non, de par le ciel! je n'y renoncerai pas; je me sens moi-même une autre Marianne, et il y a du plaisir à être entêté. Ou Goelio réussira, ou j'y perdrai ma langue.

croTA.

Agirez-vous contre sa volonté ?

OCTAVE

Oui, pour agir d'après la mienne, qui est sa sœur aînée, et pour envoyer aux enfers messer Claudio le juge, que je déteste, méprise et abhorre depuis les pieds jusqu'à la tête.

CIUTA

Je lui porterai 'donc votre réponse, et, quant à moi, je cesse de m'en mêler.

ACTE II, SCÈNE I

OCTAVE.

Je suis comme un homme qui tient la banque d'un pharaon pour le compte d'un autre, et qui a la veine contre lui ; il noierait plutôt son meilleur ami que de céder, et la colère de perdre avec l'argent d'autrui l'enflamme cent fois plus que ne le ferait sa propre ruine. Entre Goelio.

Gomment, Coelio, tu abandonnes la partie ?

GOEUO.

Que veux-tu que je fasse?

OCTAVE

Te défies-tu de moi? Qu'as-tu? te voilà pâle comme la neige. — Que se passe-t-il en toi ?

ÇCELIO.

Pardonne-moi, pardonne-moi ! Fais ce que tu voudras; va trouver Marianne. — Dis-lui que me tromper, c'est me donner la mort, et que ma vie est dans ses yeux.

n sort.

OCTAVE

Par le ciel, voilà qui est étrange I

CIUTA

Silence! vêpres sonnent; la grille du jardin vient de s'ouvrir; Marianne sort. — Elle approche lentement.

Giuta se retire. — Entre liarianne.

OCTAVE

Belle Marianne, vous dormirez tranquillement. — Le cœur de Cœlio est à une autre, et ce n'est plus sous vos fenêkes qu'il donnera ses sérénades.

MARIANNE

Quel dommage et quel grand malheur de n'avoir pu partager un amour comme celui-là ! Voyez comme la hasard me contrarie
I Moi qui allais Taimer,

OCTAVE

En vérité '

fILALUAlTIIfi.

Oui, sur mon âme^ ce soir ou demain matin, diman* che au plus tard, je lui appartenais. Qui pourrait ne pas réussir avec un ambassadeur tel que vous? Il faut croire que sa passion pour moi était quelque chose comme du chinois ou de Tarabe, puisqu'il lui fallait un interprète, et qu'elle ne pouvait s'expliquer toute seule.

OCTAVE

Raillez, raillez, nous ne vous craignons plus.

MARIANNE

Ou peut-être que cet amour n'était encore qu'un pauvre enfant à la mamelle, et vous, comme une sage nourrice, en le menant à la lisière, vous l'aurez laissé tomber la tête la première en le promenant par la ville.

OCTAVE

La sage nourrice s'est contentée de lui faire boire d'un certain lait que la vôtre vous a versé sans doute, et généreusement; vous en avez encore sur les lèvres une goutte qui se mêle à toutes vos paroles.

MARIANNE

Comment s'appelle ce lait merveilleux ?

OCTAVE

L'indifférence. Vous ne pouvez ni aimer ni haïr, et

ACTE II, SCÈNE I

VOUS êtes comme les roses du Bengale, Marianne, çans épines et sans parfum.

MARIANNE

Bien dit. Aviez-vous préparé d'avance cette comparai* sou? Si vous ne brûlez pas le brouillon de vos harangues, donnez-Je-rooi, de grâce, que je les « ^ppre ^p* » à ma perruche.

OCTAVE

Qu'y trouvez- vous qui puisse vous blesser? Une fleur sans parfum n'en est pas moins belle; bien au contraire, ce sont les plus belles que Dieu a faites ainsi; et le jour où, comme une Galatée d'une nouvelle espèce, vous deviendrez de marbre au fond de quelque église, ce sera une charmante statue que vous ferez, et qui ne laissera pas que de trouver quelque niche respectable dans un confessionnal.

Mon cher cousin, est-ce que vous ne plaiguez pas le sort des femmes ? Voyez un peu ce qui m'arrive : il est décrété par le sort que Gœlio m'aime, ou qu'il croit m'aimer, lequel Gœlio le dit à ses amis, lesquels amis décrètent à leur tour que, sous peine de mort, je serai sa maîtresse. La jeunesse napolitaine daigne m'envoyer en votre personne un digne représentant, chargé de me faire savoir que j'aie à aimer ledit seigneur Gœlio d'ici à une huitaine de jours. Pesez cela, je vous en prie. Si je me rends, que dira-t-on de moi? N'est-ce pas une femme abjecte que celle qui obéit à point nommé, à l'heure convenue, à une pareille proposition? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents, la

montrer au doigt, et faire de son nom le refrain d'une chanson à boire? Si elle refuse, au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable? Est-il une statue plus froide qu'elle? et Thomme qui lui parle, qui ose Tarrôter en place publique son livre de messe à la main, n'at-il pas le droit de Jui dire : Vous êtes une rose du Bengale sans épines et sans parfum ?

OCTAYE.

Cousine, cousine, ne vous fâchez pas.

IIARIAKNE.

N'est-ce pas une chose bien ridicule que l'honnêteté et la foi jurée? que l'éducation d'une fille, la fierté d'un cœur qui s'est figuré qu'il vaut quelque chose, et qu'avant de jeter au vent la poussière de sa fleur chérie, û faut que le calice en soit baigné de larmes, épanoui par quelques rayons de soleil, entr'ouvert par une main délicate ? Tout cela n'est-il pas un rêve, une buUé de savon qui, au premier soupir d'un cavalier à la mode, doit s'évaporer dans les airs?

OCTAVE

Vous vous méprenez sur mon compte et sur celui de

Cœlio-

MABUNNE.

Qu'est-ce après tout qu'une femme? L'occupation d'un moment, une coupe fragile qui renferme une goutte de rosée, qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule. Une femme! c'est une partie de plaisir I Ne pourrait-on pas dire, quand on en rencontre une : Voilà une belle nuit qui passe? Et ne seraitce pas un grand écolier en de telles matières, qce

ACTE II, SCÈNE I

celui qui baisserait les yeux devant elle, qui se dirait tout bas : « Voilà peut-être le bonheur d'une *e entière, » et qui la laisserait passer?

Elle sort.

OCTAVE, seul.

Tra, tra, poum, poum I tra deri la la ! Quelle drôle de petite femme ! bai ! bolà !

n frappe à une auberge.

Apportez-moi ici, sous cette tonnelle, une bouteille de quelque chose.

LE GARÇON

Ce qui vous plaira. Excellence. Voulez-vous du lacryma-cbristi ?

OCTAVE,

Soit, soit. Allez-vous-en un peu chercher dans les rues d'alentour le seigneur Cœlio, qui porte Un manteau noir et des culottes plus noires encore. Vous lui direz qu'un de ses amis est là qui boit tout seul du lacryma-chris^{ti}. Après quoi vous irez à la grande place, et vous m'apporterez une certaine Rosalinde qui est rousse et qui est toujours à sa fenêtre.

Le garçon sort.

. Je ne sais ce que j'ai dans la gorge; je suis triste coipme une procession.

Buvant.

Je ferai aussi bien de dîner ici; voilà le jour qui baisse. Drig! drig! quel ennui que ces vêpres ! est-ce que j'ai envie de dormir? je me sens tout pétrifié.

Entrent Claudio et Tibia.

Cousin Claudio, vous êtes un beau juge; où allez-vous si couramment?

CLAUDIO

Qu'entendez-vous par là, seigneur Octave?

OCTAVE

J'entends que vous êtes un magistrat qui a de belles formes.

De langage ou de complexion?

OCTAVE

De langage, de langage. Votre perruque est pleine d'éloquence, et vos jambes sont deux charmantes parenthèses.

CLAUDIO

Soit dit en passant, seigneur Octave, le marteau de ma porte m'a tout l'air de vous avoir brûlé les doigts.

OCTAVE

En quelle façon, juge plein de science?

CLAUDIO

En y voulant frapper, cousin plein de finesse.

OCTAVE

Ajoute hardiment plein de respect, juge, pour le marteau de ta porte ; mais tu peux le faire peindre à neuf, sans que je craigne de m'y salir les doigts.

CLAUDIO

En quelle façon, cousin plein de facéties ?

OCTAVE

En n'y frappant jamais, juge plein de causticité.

CLAUDIO

Gela vous est pourtant arrivé, puisque ma femme a enjoint à ses gens de vous fermer la porte au nez à la première occasion.

ACTE II, SCÈNE I

OCTAVE

Tes lunettes sont myopes, juge plein de grâce ; tu te trompes d'adresse dans ton compliment.

CLAUDIO

Mes lunettes sont excellentes, cousin plein de riposte ; n'as-tu pas fait à ma femme une déclaration amoureuse ?

OCTAVE

A quelle occasion, subtil magistrat ?

CLAUDIO

A l'occasion de ton ami Goelio, cousin, malheureusement j'ai tout entendu.

OCTAVE

Par quelle oreille, sénateur incorruptible ?

CLAUDIO

Par celle de ma femme, qui m'a tout raconté, godelureau chéri.

OCTAVE

Tout absolument, époux idolâtré? Rien n'est resté dans cette charmante oreille ?

CLAUDIO

n y est resté sa réponse, charmant [pilier de cabaret, que je suis chargé de te faire.

Je ne suis pas chargé de l'entendre, cher procèsverbal.

CLAUDIO

Ce sera donc ma porte en personne qui te la fera, aimable croupier de roulette, si tu t'avises de la consulter.

If.

oGTA7E. »

C'est ce dont je ne me soucie guère, chère sentence de mort ; je vivrai heureux sans cela.

CLAUDIO

Puisses-tu le, faire en repos, cher cornet de passe-dix l je te souhaite mille prospérités.

OCTAVE

Rassure-toi sur ce sujet , cher verrou de prison ! je dors tranquille comme une audience.

Sortent Claudio et Tibia.

OCTAVE, seul.

Il me semble que voilà Gœlio qui s'avance de ce côté. Cœlio 1
Gœlio ! A qui diable en a-t-il?

Entre Cœlio.

Sais-tu, mon cher ami, le beau tour que nous joue ta princesse
? Elle a tout dit à son mari.

COELIO

Comment le sais-tu ?

OCTAVE

Par la meilleure de toutes les voies possible. Je quitte à l'instant Claudio. Marianne nous fera fermer la porte au nez, si nous nous avisons de Timportuner davantage.

COEUO.

Tu Tas vue tout à l'heure ; que t'avait-elle dit?

OCTAVE

Rien qui pût me faire pressentir cette douce nouvelle; rien d'agréable cependant. Tiens, Gœlio, renonce i cette femme. Holà ! un second verrai

C(EtIo«

Pour qui?

ACTE II, SCÈNE I

OCTAVE

Pour toi. Marianne est une bégueule; je ne sais trop ce qu'elle m'a dit ce matin, je suis resté comme une brute sans pouvoir lui répondre. Allons I n'y pense plus, voilà qui est convenu ; et que le ciel m'écrase si je lui adresse jamais la parole ! Du courage, Gœlio, n'y pense plus.

GGELIO.

Adieu, mon cher ami.

OCTAVE

Où vas-tu?

casLio.

J'ai affaire en ville ce soir.

OCTAVE

Tu as l'air d'aller te noyer. Voyons, Gœlio, à quoi penses-tu ? Il y a d'autres Mariannes sous le ciel. Soupçons ensemble, et moquons-nous de cette Marianne-là.

GGELIO.

Adieu, adieu, je ne puis m'arrêter plus longtemps. Je te verrai demain, mon ami.

Il sort.

OCTAVE

Gœlio ! Écoute donc I nous te trouverons une Marianne bien gentille, douce comme un agneau, et n'allant point à vêpres surtout I Ah ! les maudites cloches ! quand auront-elles fini de me mener en terre ?

• • LE GARÇON, rentrant.

. Monsieur, la demoiselle rousse n'est point à sa fenêtre ; elle ne peut se rendre à votre invitation.

OCTAVE

La peste soit de tout l'univers ! Est-il donc décidé que

je soierai seul aujourd'hui ? La nuit arrive en poste ; que diable vais-je devenir ? bon ! bon ! ceci me convient.

Il boit.

Je suis capable d'ensevelir ma tristesse dans ce vin, ou du moins ce vin dans ma tristesse. Ah ! ah ! les vêpres sont finies ; voici Marianne qui revient.

Entre Marianne.

MARUNNE.

Encore ici, seigneur Octave ? et déjà à table ? C'est un peu triste de s'enivrer tout seul.

OCTAVE

Le monde entier m'abandonne ; je tâche d'y voir double, afin de me servir à moi-même de compagnie.

MARIANNE

Gomment! pas un de vos amis, pas une de vos maîtresses qui vous soulage de ce fardeau terrible, la solitude?

OCTAVE

Faut-il vous dire ma pensée? J'avais envoyé chercher une certaine Rosalinde, qui me sert de maîtresse; elle soupe en ville comme une personne de qualité.

MARIANNE

C'est une fâcheuse affaire sans doute, et votre cœur en doit ressentir un vide effroyable.

OCTAVE

Un vide que je ne saurais exprimer^ et que je communique en vain à cette large coupe. Le carillon des vêpres m'a fendu le crâne pour toute l'après-dinée.

ACTE II, SCÈNE h il

MâBIANNE.

Dites-moi, cousin, est-ce du vin à quinze sous la bouteille que vous buvez ?

OCTAVE

N'en riez pas ; ce sont les larmes du Christ en personne.

MARIANNE

Gela m*étonne que vous ne buviez pas du vin à qumze sous ;
buvez-en, je vous en supplie.

OCTAVE

Pourquoi en boirais-je, s'il vous plait?

IIARIANNE.

Goûtez-en ; je suis sûre qu'il n'y a aucune différence avec celui-là.

OCTAVE

Il y en a une aussi grande qu'entre le soleil et une lanterne.

MARIANNE

Non, vous dis-je, c'est la même chose.

Dieu m'en préserve ! Vous moquez-vous de moi?

MARIANNE

Vous trouvez qu'il y a une grande différence?

OCTAVE

Assurément.

MARIANNE

Je croyais qu'il en était du vin comme des femmes. Une femme n'est-elle pas aussi un vase précieux, scellé comme ce flacon de cristal? Ne renferme-t-elle pas une ivresse grossière ou divine, selon sa force et sa valeur? Et n'y a-t-il pas parmi elles le vin du peuple et les lar*

mes du Christ? Quel misérable cœur est-ce donc que le vôtre, pour que vos lèvres lui fassent la leçon? Vous ne boiriez pas le vin que boit le peuple, vous aimez les femmes qu'il aime ; l'esprit généreux et poétique de ce flacon doré, ces sucx merveilleux que la lave du Vésuve a cuvés sous son ardent soleil, vous conduiront chancelant et sans force dans les bras d'une fille de joie ; vous rougiriez de boire un vin grossier ; votre gorge se soulèverait. Ah ! vos lèvres sont délicates^ mais votre cœur s'enivre à bon marché. Bonsoir, cousin; puisse tloalinde rentrer ce soir chez elle !

OCTAVE

Deux mots, de grâce, belle Marianne, et ma réponse sera courte. Combien de temps pensez-vous qu'il faille faire la cour à la. bouteille que vous voyez pour obtenir ses faveurs? Elle est, comme vous dites, toute pleine d'un esprit céleste, et le vin du peuple lui ressemble aussi peu qu'un paysan ressemble à son seigneur. Cependant, regardez comme elle se laisse faire ! — Elle n'a reçu, j'imagine, aucune éducation, elle n'a aucun principe ; voyez comme elle est bonne fille ! Un mot a suffi pour la faire sortir du couvent; toute poudreuse encore, elle s'en est échappée pour me donner un quart d'heure d'oubli, et mourir. Sa couronne;ie virginale, empourprée de cire odorante, est aussitôt tombée en poussière, et, je ne puis vous le cacher, elle a failli passer tout entière sur mes lèvres dans la chaleur de son premier baiser.

MARIANNE

Êtes-vous sûr qu'elle en vaut davantage? Et si vous

ACTE. II, SCÈNE II

êtes un de ses vrais amants, n'iriez-vous pas, si la recette en était perdue, en chercher la dernière goutte jusque dans la bouche du volcan ?

OCTAVE

Elle n'en vaut ni plus ni moins. Elle sait qu'elle est bonne à boire et qu'elle est faite pour être bue. Dieu n'en a pas caché la source au sommet d'un pic inabordable, au fond d'une caverne profonde ; il l'a suspendue en grappes dorées au bord de nos chemins ; elle y fait le métier des courtisanes ; elle y effleure la main du passant ; elle y étale aux rayons du soleil sa gorge rebondie, et toute une cour d'abeilles et de frelons murmure autour d'elle matin et soir. Le voyageur Gévoré de soif peut se coucher sous ses rameaux verts ; jamais elle ne l'a laissé languir, jamais elle ne lui a refusé les douces larmes dont son cœur est plein. Ah! Marianne, c'est un don fatal que la beauté ! — La sagesse dont elle se vante est sœur de l'avarice, et il y a plus de miséricorde dans le ciel pour ses faiblesses que pour sa cruauté. Bonsoir, cousine; puisse Cœlio vousoubher!

n entre dans Taubeiige, Marianne dans sa maison*

SCÈNE II

(Une autre rue.

CÆLIO, GIUTA.

CIUTA

Seigneur Cœlio, défiez-vous d'Octave. Ne vous a-t-il pas dit que la belle Marianne lui avait fermé sa porte ?

Dlgitized by VjOOQIC

GGELIO.

A.ssurément. — Pourquoi m'en défleraî&-je?

CIUTA

Tout à rheure, en passant dans sa rue, je l'ai vu en « conversation avec elle sous une tonnelle couverte.

COELIO

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Il aura épié ses démafches et saisi un moment favorable pour lui parler de moi.

CIUTA

J'entends qu'ils se parlaient amicalement et comme des gens qui sont de bon accord ensemble.

GÆLIO.

En es-tu sûre, Giuta ? Alors je suis le plus heureux des hommes ; il aura plaidé ma cause avec chaleur.

CIUTA

Puisse le ciel vous favoriser !

Elle sort.

COELIO

Ah ! que je fasse né dans le temps des tournois et des batailles ! Qu'il m'eût été permis de porter les couleurs de Marianne et de les teindre de mon sang ! Qu'on m'eût donné un rival à combattre, une armée entière à défier ! Que le sacrifice de ma vie eût pu lui être utile ! Je sais agir, mais je ne puis parler. Ma langue ne sert point mon cœur, et je mourrai sans m'ôtre fait comprendre, comme un muet dans une prison.

Il sort.

LAUDIo, MARIANNE

CLAUDIO

Pensez-vous que je sois un mannequin, et que je me promène sur la terre pour servir d'épouvantail aux oiseaux ?

MARIANNE

D'oïl vous vient cette gracieuse idée ?

CLAtJDIO.

Pensez-vous qu'un juge criminel ignore la valeur des mots, et qu'on puisse se jouer de sa crédulité comme de celle d'un danseur

ambulant?

MARIANNE

A qui en avez-vous ce soir ?

CLAUDIO

Pensez-vous que je n'ai pas entendu vos propres paroles : si cet homme ou son ami se présente à ma porte, qu'on la lui fasse fermer? et croyez-vous que je trouve convenable de vous voir converser librement avec lui sous une tonnelle, lorsque le soleil est couché?

MARLA.NNE

Vous m'avez vue sous une tonnelle?

CLAUDIO

Oui, oui, de ces yeux que voilà, sous la tonnelle d'un cabaret : la tonnelle d'un cabaret n'est point un lieu de conversation pour la femme d'un magistrat, et il est

COMÉDIES, u I 3

inutile de faire fermer sa porte quand on se renvoie le
dé en plein air avec si peu de retenue.

MARUNNE.

Depuis quand m'est-il défendu de causer avec un de vos
parents?

CLAUDIO

Ouand un de mes parents est un de vos amants, il est fort bien fait de s'en abstenir.

MARIANNE

Octave ! un de mes amants? Perdez-vous la tête? U n'a de sa vie fait la cour à personne.

CLAUDIO

Son caractère est vicieux. — C'est un coureur de tabagies.

MARIANNE

Raison de plus pour qu'il ne soit pas, comme vous dites fort agréablement, un de mes amants. Il me plaît de parler à Octave sous la tonnelle d'un cabaret.

CLAUDIO

Ne me poussez pas à quelque fâcheuse extrémité par vos extravagances, et réfléchissez à ce que vous faites.

MARIANNE

A quelle extrémité voulez-vous que je vous pousse? Je suis curieuse de savoir ce que vous feriez,

CLAUDIO

Je vous défendrais de le voir, et d'échanger avec lui ^ aucune parole, soit dans ma maison, soit dans une maison tierce, soit en plein air.

MARUNNE.

Ah! ah ! vraiment, voilà qui est nouveau 1 Octave est

ACTE II, SCÈNE III. H

mon parent tout autant que le vôtre; je prétends lui parler quand bon me semblera, en plein air ou ailleurs, et dans cette maison, s'il lui plaît d'y venir.

CLAUDIO

Souvenez-vous de cette dernière phrase que vous venez de proioncer. Je vous ménage un châtiment exemplaire, si vous allez contre ma volonté.

MARIANNE

Trouvez bon que j'aïlle d'après la mienne, et ménagezrmoi ce qui vous plaît. Je m'en soucie comme de cela.

CLAUDIO

Marianne, brisons cet entretien. Ou vous sentirez l'inconvenance de s'arrêter sous une tonnelle, ou vous me réduirez à une violence qui répugne à mon habit. U sort.

MABIANïïE, seule.

Holà! quelqu'un.

Un domestique entre.

Voyez-vous là-bas, dans cette rue, ce jeune homme assis devant une table, sous cette tonnelle? Allez lui dire que j'ai à lui

parler, et qu'il prenne la peine d'entrer dans ce jardin.

Le domestique sort.

Voilà qui est nouveau ! Pour qui me prend-on ? Quel mal y a-t-il donc ? Comment suis-je donc faite aujourd'hui ? Voilà une robe affreuse. Qu'est-ce que cela signifie ? — Vous me réduirez à la violence ! Quelle violence ? Je voudrais que ma mère fût là. Ah bahl elle est de son avis dès qu'il dit un mot. J'ai une envie de battre qu'un

Elle renverse les chaises.

Je suis bien sotte en Ténacité ! Voilà Octave qui vient. — Je voudrais qu'il le rencontrât. — Ah ! c'est donc là le commencement ! On me l'avait prédit. — Je le savais. — Je m'y attendais ! Patience ! patience ! n me ménage un châtiment ! et lequel, par hasard ? Je voudrais bien savoir ce qu'il veut dire !

Entre Octave.

Asseyez-vous, Octave, j'ai à vous parler»

OCTAVE

Où voulez-vous que je m'assoie ? Toutes les chaises sont les quatre fers en l'air. — Que vient-il donc de se passer ici ?

MABIANNE.

Rien du tout.

OCTAVE

En vérité, cousine, vos yeux disent le contraire.

J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit sur le compte de votre ami Gœlio. Dites-moi, pourquoi ne s'explique-t-il pas lui-même?

OCTAVE

Bref une raison assez simple : — il vous a écrit, et vous avez déchiré ses lettres ; il vous a envoyé quelqu'un, et vous lui avez fermé la bouche ; il vous a donné des concerts, vous l'avez laissé dans la rue. Ma foi, il s'est donné au diable, et on s'y donnerait à moins.

MARIANNE

Cela veut dire qu'il a songé à vous?

OCTAVE

Oui.

ACTE II, SCÈNE III

MABUNNE.

Eh bien! parlez-moi de lui.

OCTAVE

Sérieusement?

HARUNNE.

Oui, oui, sérieusement. Me voilà. J'écoute«

OCTAVE

Vous voulez rire ?

HARUNNE.

Quel pitoyable avocat êtes-vous donc? Pariez, que je veuille rire ou non,

OCTAVE

Que regardez-vous à droite et à gauche ? En vérité, vous êtes en colère.

MARIANNE

Je veux prendre un amant, Octave... sinon un amant, du moins un cavalier. Que me conseillez-vous? Je m'en rapporte à votre choix : — Gœlio ou tout autre, peu m'importe; — dès demain, — dès ce soir, celui qui aura la fantaisie de chanter sous mes fenêtres trouvera ma porte entr'ouverte. Eh bien ! vous ne parlez pas? Je vous dis que je prends un amant. Tenez, voilà mon écharpe en gage : — qui vous voudrez la rapportera.

OCTAVE

Marianne! quelle que soit la raison qui a pu vous inspirer une minute de complaisance, puisque vous m'avez appelé, puisque vous consentez à m'entendre, au nom du ciel, restez la même une minute encore , permettez-moi de vous parler.

U se jette à gcnx.

i50 LES CAPRICES DE MARIANNE.

HARUIfNE.

Que voulez-vous me dire ?

OCTAVE

Si jamais homme au monde a été digne de vous comprendre, digne de vivre et de mourir pour vous, cet homme est Gœlio. Je n'ai jamais valu grand'chose, et je me rends cette justice, que la passion dont je fais réloge trouve un misérable interprète. Ah! si vous saviez sur quel autel sacré vous êtes adorée comme un Dieu ! Vous, si belle, si jeune, si pure encore, livrée à un vieillard qui n'a plus de sens, et qui n'a jamais eu de cœur ! Si vous saviez quel trésor de bonheur, quelle mine féconde repose en vous I en lui ! dans cette frsuche aurore de jeunesse, dans cette rosée céleste de la vie, dans ce premier accord de deux âmes jumelles ! Je ne vous parle pas de sa souffrance, de cette douce et triste mélancolie qui ne s'est jamais lassée de vos rigueurs, et qui en mourrait sans se plaindre. Oui, Marianne, il en mourra. Que puis-je vous dire? Qu'inventerais-je pour donner à mes paroles la force qui leur manque? Je ne sais pas le langage de l'amour. Regardez dans votre âme ; c'est elle qui peut vous parler de la sienne. Y a-trîl un pouvoir capable de vous toucher? Vous qui savei supplier Dieu, existe-t-il une prière qui puisse rendre ce dont mon cœur est plein?

MARIANNE

Relevez-vous, Octave, En vérité, si quelqu'un entraît ici, ne croirait-on pas, à vous entendre, que c'est pour vous que vous plaidez?

ACTE II, SCÈNE III

OCTAYE.

Marianne ! Marianne ! au nom du ciel, ne souriez pas 1 ne fermez pas votre cœur au premier éclair qui Tait peut-être traversé I Ce caprice de bonté, ce moment précieux va s'évanouir. — Vous avez prononcé le nom de Cœlio, vous avez pensé à lui, dites-vous. Ah ! si c'est une fantaisie, ne me la gêtez pas. — Le bonheur d'un homme en dépend.

Êtes-vous sûr qu'il ne me soit pas permis de sourire?

OCTAVE

Oui, VOUS avez raison, je sais tout le tort que mon amitié peut faire. Je sais qui je suis, je le sens ; un pareil langage dans ma bouche a l'air d'une raillerie. Vous doutez de la sincérité de mes paroles ; jamais peut-être je n'ai senti avec plus d'amertume qu'en ce moment le peu de confiance que je puis inspirer.

MARIANNE

Pourquoi cela? Vous voyez que j'écoute. Cœlio me déplaît; je ne veux pas de lui. Parlez-moi de quelque autre, de qui vous voudrez. Choisissez-moi dans vos amis un cavalier digne de moi ; envoyez-le-moi. Octave. Vous voyez que je m'en rapporte à vous.

OCTAVE

G femme trois fois femme ! Cœlio vous déplaît, — mais le premier venu vous plaira. L'homme qui vous aime depuis un mois, qui s'attache à vos pas, qui mourrait de bon cœur sur un mot de

votre bouche, celui-là vous déplaît 1 II est jeune, beau, riche et digne en tout point

de vous; mais fl tous déplaît I et le premier venu vous plaira !

MARUNNE.

Faites ce que je vous dis, ou ne me revoyez pas.

Elle sort.

OCTAVE, seul.

Ton écharpe est bien jolie, Marianne, et ton petit caprice de colère est un charmant traité de paix. — Il ne me faudrait pas beaucoup d'orgueil pour le comprendre : un peu de perfidie suffirait. Ce sera pourtant Cœlio qui en profitera.

Il sort.

COELIO, UN DOMESTIQUE

COEUO.

11 est en bas, dites-vous? Qu'il monte. Pourquoi ne le faites-vous pas monter sur-le-champ?

Entre Octave.

Eh bien I mon ami, quelle nouvelle?

OCTAVE

Attache ce chiffon à ton bras droit, Cœlio ; prends ta guitare et ton épée. — Tu es l'amant de Marianne.

GGELIO.

Au nom du ciel, ne te ris pas de moi !

OCTAVE

La nuit est belle; — la lune [va paraître à l'horizon. Marianne est seule, et sa porte est entr'ouverte. Tu es un heureux garçon, Cœlio.

ACTE II, SCÈNE IV

CCELIO.

Est-ce vrai? — est-ce vrai? Ou tu es ma vie, Octave, ou tu es sans pitié.

OCTAVE

Tu n'es pas encore parti ? Je te dis que tout est convenu. Une chanson sous sa fenêtre ; cache-toi un peu le nez dans ton manteau, afin que les espions du mari ne te reconnaissent pas. Sois sans crainte, afin qu'on te craigne; et si elle résiste, prouve-lui qu'il est un peu tard.

GGELIO.

Ah I mon Dieu, le cœur me manque.

OCTAVE

Et à moi aussi, car je n'ai dîné qu'à moitié. — Pour récompense de mes peines, dis en sortant qu'on me monte à souper.

Il 8*assoit.

As-tu du tabac turc ? Tu me trouveras probablement ici demain matin. Allons, mon ami, en route I tu m'embrasseras en revenant. En route I en route I la nuit s'avance.

Cœlio sort.

OCTAVE, seul.

Écris sur tes tablettes. Dieu juste, que cette nuit doit m'être comptée dans ton paradis. Est-ce bien vrai que tu as un paradis? En vérité, cette femme était belle, et sa petite colère lui allait bien, D'oti venait-elle? C'est ce que j'ignore. Qu'importe comment la bille d'ivoire tombe sur le numéro que nous avons appelé? Souffler une maîtresse à son ami, c'est une

rouerie trop commune pour moi. Mariaime ou toute autre, qu'est-ce que cela me fait? La véritable affaire est de souper ; il est clair que Cœlio est à jeun. Comme tu m'aurais détesté, Marianne, si je t'avais aimée! comme tu m'aurais fermé ta porte I comme ton bélétre de mari t'aurait paru un Adonis, un Sylvain, en comparaison de moi I Oh est donc la raison de tout cela? pourquoi la fumée de cette pipe va-t-elle à droite plutôt qu'à gauche? Voilà la raison de tout. — Pour I trois fois fou à lier, celui qui calcule ses chances, qui met la raison de son côté I La justice céleste tient une balance dans ses mains. La balance est parfaitement juste, mais tous les poids sont creux. Dans l'un il y a une pistole, dans l'autre un soupir amoureux, dans celui-là une mi-

graine, dans celui-ci il y a le temps qu'il fait, et toutes les actions humaines s'en vont de haut en bas, selon ces poids capricieux,

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur, voilà une lettre à votre adresse ; elle est si pressée, que vos gens l'ont apportée ici ; on a recommandé de vous la remettre, en quelque lieu que vous fussiez ce soir.

OCTAVE

Voyons un peu cela.

n lit.

<x Ne venez pas ce soir. Mon mari a entouré la maison a d'assassins, et vous êtes perdu s'ils vous trouvent. .

« Marianne. »

Malheureux que je suis I qu'ai-je fait ? Mon manteau I mon chapeau I Dieu veuille qu'il soit encore temps I

UN SPADASSIN

Oui, monsieur.

TIBLA.

Le voilà qui. arrive. Tenez, monsieur, voyez comme son pmbre est grande I c'est un homme d'une belle stature.

CLAUDIO

Retirons-nous à l'écart, et frappons quand il en sera temps.

Entre Gœlio.

COELIO, firappant à la jalousie.

Marianne I Marianne I êtes-vous là?

MARIANNE, paraissant à la fenêtre.

Payez, Octave; vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

COELIO

Seigneur mon Dieu! Quel nom ai-je entendu?

MARIANNE

La maison est entourée d'assassins : mon mari tous a vu entrer ce soir; il a écouté notre conversation, et votre mort est certaine, si vous restez une minute encore.

GOBLIO.

Est-ce un rêve? suis-je Gœlio ?

MARIANNE

Octave, Octave! au nom du ciel ne vous arrêtez pas! Puisse-t-il être encore temps de vous échapper! Demain, trouvez-vous, à midi dans un confessionnal de l'église, j'y serai.

La Jalousie so referme.

CQELIO.

O mort! puisque tu es là, viens donc à mon secours. Octave, traître Octave I puisse mon sang retomber sur toi! Puisque tu savais quel sort m'attendait ici, et que tu m'y as envoyé à ta place, tu seras satisfait dans ton désir. mort! je t'ouvre les bras; voici le terme de mes maux.

U sort. On entend des cris étouffés et un bruit éloigné dans I3 jardin.

OCTAVE, en dehors.

Ouvrez, ou j'enfonce les portes !

CLAUDIO, ouvrant, son épée sous le brai.

Que voulez-vous?

OCTAVE

OÙ est Gælio ?

ACTE II, SCÈNE VI

CLAUDIO

Je ne pense pas que son habitude soit de coucher dans cette maison.

OCTAYE.

Si tu Tas assassiné, Claudio, prends garde à toi ; je te tordrai le cou de ces mains que voilà.

•CLAUDIO

Êtes-YouS fou ou somnambule ?

Ne Tes-tu pas toi-même, pour te promener à cette heure, ton épée sous le bras?

CLAUDIO

Cherchez dans ce jardin, si bon vous semble; je nV ai vu entrer personne; et si quelqu'un Ta voulu faire, il me semble que j'avais le droit de ne pas lui ouvrir.

OCTAVE, à ses gens.

Venez, et cherchez partout I

CLAUDIO, bas à Tibia.

Tout est-il fini comme je Tai ordonné?

TIBIA

Oui, monsieur; soyez en repos, ils peuvent chercher tant qu'ils voudront.

Tous sortent.

SCÈNE VI

Un cimetière.

OCTAVE ET MARIANNE, auprès d'un tombeau.

OCTAVE

Moi seul au monde je l'ai connu. Cette urne d'albâtre,

couverte de ce long voile de deuil, est sa parfaite image. C'est ainsi qu'une douce mélancolie voilait les perfections de cette âme tendre et délicate. Pour moi seul, cette vie silencieuse n'a point été un mystère. Les longues soirées que nous avons passées ensemble sont comme de fraîches oasis dans un désert aride ; elles ont versé sur mon cœur les seules gouttes de rosée qui y soient jamais tombées. Gœlio était la bonne partie de moi-même ; elle est remontée au ciel avec lui. C'était un homme d'un autre temps; il connaissait les plaisirs, et leur préférait la solitude; il savait combien les illusions sont trompeuses, et il préférait ses illusions à la réalité. Elle eût été heureuse la femme qui l'eût aimée.

MARIANNE

Ne serait-elle point heureuse, Octave, la femme qui t'aimerait ?

OCTAVE

Je ne sais point aimer; Cœlio seul le savait. La cendre que renferme cette tombe est tout ce que j'ai aimé sur la terre, tout ce que j'aimerai. Lui seul savait verser dans une autre' âme toutes les sources* de bonheur qui reposaient dans la sienne. Lui seul était capable d'un dévouement sans bornes ; lui seul eût consacré sa vie entière à, la femme qu'il aimait, aussi facilement qu'il aurait bravé la mort pour elle. Je ne suis qu'un débauché sans cœur; je n'estime point les femmes: l'amour que j'inspire est comme celui que je ressens, l'ivresse passagère d'un songe. Je ne sais pas les secrets qu'il savait. Ma gaieté est comme le masque d'un histrion; mon cœur est plus vieux qu'elle, mes

ACTE I!, SCÈNE VI

sens blasés n'en veulent plus. Je ne suis gu'un lâche ; sa mort n'est point vengée,

MARUNNE.

Gomment aurait-elle pu Têtre, à moins de risquer votre vie? Claudio est trop vieux pour accepter un duel, et trop puissant dans cette ville pour rien craindre de vous.

OCTAVE

Cœlio m'aurait vengé si j'étais mort pour lui comme il est mort pour moi. Ce tombeau m'appartient ; c'est moi qu'ils ont étendu sous cette froide pierre ; c'est pour moi qu'ils avaient aiguisé leurs épées ; c'est moi qu'ils ont tué. Adieu la gaieté de ma jeunesse, l'insouciant folie, la vie libre et joyeuse au pied du Vésuve
1 Adieu les bruyants repas, les causeries du soir, les sérénades sous les balcons dorés ! Adieu Naples et ses femmes, les mascarades à la lueur des torches, les longs soupers à l'ombre des forêts
1 Adieu l'amour et l'amitié ! ma place est vidé sur la terre.

MARIANNE

Mais non pas dans mon cœur, Octave. Pourquoi dis tu: Adieu l'amour?

OCTAVE

Je ne vous aime pas, Marianne; c'était Coelio qui vous aimait I

WVH DES CAPRICES D^ MARTANNK.

FANTASIO

SCÈNE PREMIÈRE

A la cour.

LE ROI, entouré de ses courtisans; RUTTEN.

LE ROI

Mes amis, je vous ai annoncé, il y a déjà longtemps,

les fiançailles de ma chère Elsbelh avec le prince de

Ai^'^T'^^lfif^'J

162 FANTASIO

Mantoue. Je vous annonce aujourd'hui l'arrivée de ce prince ; ce soir peut-être, demain au plus tard, il sera dans ce palais. Que ce soit un jour de fête pour tout le monde; que les prisons s'ouvrent, et que le peuple passe la nuit dans les divertissements. Rutten^ où est ma fille ?

Les cour^ans se retirent.

RUTTEN

Sire, elle est dans le parc avec sa gouvernante.

LE ROI

Pourquoi ne l'airje pas encore vue aujourd'hui? Est-elle triste ou gaie de ce mariage qui s'apprête ?

RUTTEN

Il m'a paru que le visage de la princesse était voilé de quelque mélancolie. Quelle est la jeune fille qui ne rêve pas la veille de ses noces ? La mort de Saint-Jean l'a contrariée.

LE ROI

Y penses-tu ? La mort de mon bouffon 1 d'un plaisant de cour bossu et presque aveugle 1

RUTTEN

La princesse l'aimait.

LE ROI

Dis-moi, Rutten, tu as vu le prince ; quel homme est-ce? Hélas I je lui donne ce que j'ai de plus précieux au monde, et je ne le connais point.

RUTTEN

Je suis demeuré fort peu de temps à Mantoue.

LE ROI

Parle franchement. Par quels yeux puis-je voir la vérité, si ce n'est par les tiens ?

ACTE I, SCÈNE II. i

RUTTEN

En vérité, sire, je ne saurais rien dire sur le caractère et Tesprit du noble prince.

LE ROI

En est-il ainsi? Tu hésites, toi, courtisan ! De combien d'éloges Tair de cette chambre serait déjà rempli, de combien d'hyperboles et de métaphores flatteuses, si le prince qui sera demain mon gendre t'avait paru digne de ce titre I Me serais-je trompé, mon ami? aurais-je fait en lui un mauvais choix?

RUTTEN

Sire, le prince passe pour le meilleur des rois.

LE ROI

La politique est une fine toile d'araignée, dans laquelle se débattent bien des pauvres mouches mutilées ; je ne sacrifierai le bonheur de ma fille à aucun intérêt.

Ils sortent.

SCÈNE II

Dno ru^.

SPARK, HARTMAN et FAGIO, buvant autour d'une table.

HARTMAN

Puisque c'est aujourd'hui le mariage de la princesse, buvons, fumons, et tâchons de faire du tapage.

PACIO.

n serait bon de nous mêler à tout ce peuple qui court les rues, et d'éteindre quelques lampions sur de bonnes têtes de bourgeois.

164 FANTASIO

SPARK

Allons donc ! fumons tranquillement.

HARTMAN

Je ne ferai rien tranquillement; dussé-je me faire oattant de cloche, et me pendre dans le bourdon de réglise, il faut que je carillonne un jour de fête. Où diable est donc Fantasio ?

SPARK

Attendons-le ; ne faisons rien sans lui.

FACIO

Bah! il nous retrouvera toujours. Il est à se griser dans quelque trou de la rue Basse. Holà, ohé I un dernier coup !

Il lève son verre.

UN OFFICIER, entrant.

Messieurs, je viens vous prier de vouloir bien aller plus loin, si vous ne voulez point être dérangés dans votre gaieté.

HARTMAN

Pourquoi, mon capitaine ?

L*OFFICIER

La princesse est dans ce moment sur la terrasse que vous voyez, et vous comprenez aisément qu'il n'est pas convenable que vos cris arrivent jusqu'à elle.

Il sort.

FACIO

Voilà qui est intolérable I

SPARK

Qu'est-ce que cela nous fait de rire ici ou ailleurs?

HARTMAN

Qui est-ce qui nous dit qu'ailleurs il nous sera per*

ACTE I, SCÈNE II

mis de rire? Vous verrez qu'il sortira un drôle en habit vert de tous les pavés de la ville, pour nous prier d'aller rire dans la lune.

Entre Marinoni, couvert d'un manteau.

SPABK.

La princesse n'a jamais fait un acte de despotisme de sa vie. Que Dieu la conserve ! Si elle ne veut pas qu'on rie, c'est qu'elle est triste, ou qu'elle chante ; laissons-la en repos.

FACIO

Humph ! voilà un manteau rabattu qui flaire quelque nouvelle. Le gobe-mouche a envie de nous aborder.

MARINONI, approchant.

Je suis étranger, messieurs ; à quelle occasion cette fête?

SFARE.

La princesse EUsbeth se marie.

MARINONI

Ah ! ah ! c'est une belle femme, à ce que je présume ?

HARTMAN

Comme vous êtes un bel homme, vous l'avez dit.

MARINONI

Aimée de son peuple, si j'ose le dire, car il me paraît que tout est illuminé.

HARTMAN

Tu ne te trompes pas, brave étranger; tous ces lampions allumés que tu vois, comme tu l'as remarqué sagement, ne sont pas autre chose qu'une illumination.

MARINONI

Je voulais demander par là si la princesse est la cause de ces signes de joie.

<C6 FANTASIO

HARTMAN

L'unique cause, puissant rhéteur. Nous aurions beau nous marier tous, il n'y aurait aucune espèce de joie dans cette ville ingrate.

MARINONI

Heureuse la princesse qui sait se faire aimer de son peuple ! '

HABTBIAN.

Des lampions allumés ne font pas le bonheur d'un peuple, cher homme primitif. Gela n'empêche pas la susdite princesse d'être fantasque comme une berge^ronnette.

liARINONI.

En vérité I vous avez dit fantasque ?

HARTMAN

Je l'ai dit, cher inconnu, je me suis servi de ce mot.

Marinoni salue et se retire.

PAGIO.

A qui diantre en veut ce baragouineur d'italien? Le voilà qui nous quitte pour aborder un autre groupe. U sent l'espion d'une lieue.

HARTMAN

u ne sent rien du tout; il est bête à faire plaisir.

SPARK

Voilà Fantasio qui arrive.

HARTMAN

Qu'a-t-il donc? il se dandine comme un conseiller de justice. Ou je me trompe fort, ou quelque lubie mûrit dans sa cervelle.

Digitized by VaOOQIC

ACTE I, SCÈNE II

FACIO

Eh bien ! amî, que ferons-nous de cette soirée?

FANTASIO, entrant.

Tout absolument, hors un roman nouveau.

FACIO

Je disais qu'il faudrait nous lancer dans cette canaille, et nous divertir un peu.

L'important serait d'avoir des nez de carton et des pétards.

HARTIAN.

Prendre la taille aux filles, tirer les bourgeois par la queue et casser les lanternes. Allons, partons, voilà qui est dit.

FANTASIO

Il était une fois un roi de Perse...

HARTMAN

Viens donc, Fantasio.

FANTASIO

Je n'en suis pas, je n'en suis pas.

HARTMAN

Pourquoi?

PANTASIO.

Donnez-moi un verre de ça.

Il boit.

HARTMAN

Tu as le mois de mai sur les joues.

FANTASIO

C'est vrai; et le mois de janvier dans le cœur. Ma

168 FANTASIO

tête est comme une vieille cheminée sans feu : il n'y a

que du vent et des cendres. Ouf I

Il 8*assoit.

Que cela m'ennuie que tout le monde s'amuse! Je voudrais que ce grand ciel si lourd fût un immense bonnet de coton, pour envelopper jusqu'aux oreilles cette sotte ville et ses sots habitants. Allons, voyons, dites-moi, de grâce, un calembour usé, quelque chose de bien rebattu.

HARTMAN

Pourquoi?

FANTASIO

Pour que je rie. Je ne ris plus de ce qu'on invente; peut-être que je rirai de ce que je connais.

HARTMAN

Tu me parais un tant soit peu misanthrope et enclin à la mélancolie.

FANTASIO

Du tout; c'est que je viens de chez ma maîtresse.

FAGIO.

Oui ou non, es-tu des nôtres?

FANTASIO

Je suis des vôtres, si vous êtes des miens ; restons un peu ici à parler de choses et d'autres, en regardant nos habits neufs.

FACIO

Non, ma foi. Si tu es las d'être debout, je suis las d'être assis ; il faut que je m'évertue en plein air.

FANTASIO

Je ne saurais m'évertuer. Je vais fumer sous ces

ACTE I, SCÈNE II

marronniers, avec ce brave Spark, qui va me tenir compagnie. N'est-ce pas, Spark?

SPARK

Comme tu voudras.

HARTMAN

En ce cas, adieu. Nous allons voir la fête,

Hartman et Facio sortent. — Faotasio s'assied avec Spark.
FANTASIO.

Comme ce soleil couchant est manqué I La nature est pitoyable ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne. Je faisais des paysages comme celui-là, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres de classe.

SPARK

Quel bon tabac ! quelle bonne bière I

FANTASIO

Je dois bien t'ennuyer, Spark?

SPARK

Non; pourquoi cela?

FANTASIO. V

Toi, tu m'ennuies horriblement. Cela ne te fait rien de voir tous les jours la même figure? Que diable Hartman et Facio s'en vont-ils faire dans cette fête?

SPARK

Ce sont deux gaillards actifs, et qui ne sauraient rester en place.

FANTASIO

Quelle admirable chose que les Mille et une Nuits I Spark, mon cher Spark, si tu pouvais me transporter

170 FANTASIO

en Chine I Si je pouvais seulement sortir de ma peaa pendant une heure ou deuxl Si je pouvais être ce monsieur qui passe !

SPARK

Gela me paraît assez difQcile.

FANTASIO

Ce monsieur qui passe est charmant; regarde : quelle belle culotte de soie I quelles belles fleurs rouges sur son gilet! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les basques de sonhabit, qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d*idées qui me sont absolument étrangères; son essence lui est particulière. Hélas 1 tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations; mais, dans Tintérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets! C'est tout un monde que chacun porte en lui! un monde ignoré, qui naît et qui meurt en silence! Quelles solitudes que tous ces corps humains !

SFARE.

Bois donc, désœuvré, au lieu de te creuser la tête.

FANTASIO

Il n'y a qu'une chose qui m'ait amusé depuis trois jours : c'est que mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi, et que si je mets les pieds dans ma maison, il va arriver quatre estaûers qui me prendront au collet.

ACTE I, SCÈNE II

SPABK,

Voilà qui est fort gai, en effet. Où coucheras-tu ce soir?

FANTASIO

Chez la première venue. Te figures-tu que mes meubles se vendent demain matin? Nous en achèterons quelques-uns, n'est-ce pas?

SPARE

Manques-tu d'argent, Henri? Veux-tu ma bourse?

FANTASIO

Imbécile ! si je n'avais pas d'argent, je n'aurais pas de dettes. J'ai envie de prendre pour maîtresse une fille d'opéra.

SPARE

Cela t'ennuiera à périr.

FANTASIO

Pa§ du tout; mon imagination se remplira de pîrçuettes et de souliers de satin blanc; il y aura un gant à moi sur la banquette du balcon depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, et je ft'edonnerai des solos de clarinette dans mes rêves, en attendant que je meure d'une indigestion de fraises dans les bras de ma bien-aimée. Remarques-tu une chose, Spark? c'est que nous n'avons point d'état ; nous n'exerçons aucune profession.

SPARE

C'est là ce qui t'attriste?

FANTASIO

n n'y a point de maître d^armes lùélancolique.

• SPARE

Tu me fais l'effet d'être revenu de toui.

172 FANTASIO

FANTASIO

Ah ! pour ôtre revenu de tout^ mon ami, il faut être al.é dans bien des endroits.

SPARK

Eh bien donc?

FANTASIO

Eh bien donc I où veux-tu que j'aille? Regarde cette vieille ville enfumée ; il n*y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie rôdé trente fois ; il n'y a pas de pavés où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre ; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier; eh bien! mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus ; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués ; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle

délabrée, moi son seul habitant I je m'y suis grisé dans tous les cabarets; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré ; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main.

SPARK

Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toimême; moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac ; quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre ; quand je baise la main de ma maîtresse, elle entre par le bout de ses doigts

ACTE I, SCÈNE II

effilés pour se répandre dans tout son être sur des courants électriques ; il me faut le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme Tuniverselle nature, le plus chétif objet suffit pour me changer en abeille et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau,

FANTASIO

Tranchons le mot, tu es capable de pêcher à la ligne.

SPARK.

Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTASIO

Même de prendre la lune avec les dents ?

SPARK

Cela ne m'amuserait pas.

FANTASIO

Ahl ah! qu'en sais-tu? Prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer au trente-et-quarante.

SPARK

Non, en vérité.

Pourquoi ?

SPARK

Parce que nous perdrons notre argent.

FANTASIO

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu vas imaginer là? Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit. Tu rois donc tout en noir, misérable ? Perdre notre argent 1 tu n'as donc dans le cœur ni foi en Dieu ni espé-

174 ' FANTASIO

rance? tu es donc^un athée épouvantable, capable de me dessécher le cœur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de sève et de jeunesse ?

il se met à danser.

SPARK

En vérité, il y a de certains moments où je ne jure- . rais pas que tu n'es pas, fou.

FANTASIO, dansant toujours.

Qu'on me donne une cloche ! une cloche 'de verre l

SPARK

A propos de quoi une cloche ?

Jean-Paul n'a-t-il pas dit qu'un homme absorbé par une grande pensée est comme un plongeur sous sa cloche, au milieu du vaste Océan? Je n'ai point de cloche, Spark, point de cloche, et je danse comme Jésus- Christ sur le vaste Océan.

SPARK

Fais-toi journaliste ou homme de lettres, Henri; c'est encore le plus efficace moyen qui nous reste de désopiler la misanthropie et d'amortir l'imagination.

FANTASIO

Oh! je voudrais me passionner pour un homard à la moutarde, pour une grisette, pour une classe de minéraux! Spark I essayons de bâtir une maison à nous deux.

SPARK

Pourquoi n'écris-tu pas tout ce que tu rêves? cela ferait un joli recueil.

ACTE I, SCÈNE II: 179

• FANTASIO-

Un sonnet vaut mieux qu'un long poème, et un verre de vin
vaut mieux qu'un sonnet, n'est-ce pas ?

SPARK

Pourquoi ne voyages-tu pas ? va en Italie.

J'y ai été.

SPARK

Eh bien ! est-ce que tu ne trouves pas ce pays-là beau ?

FANTASIO

Il y a une quantité de mouches grosses comme des hannetons
qui vous piquent toute la nuit

SPARK

Va en France.

FANTASIO

Il n'y a pas de bon vin du Rhin à Paris.

SPARK

Va en Angleterre.

FANTASIO

J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie? J'aime autant les voir ici que chez eux.

SPARK

Va donc au diable, alors!

FANTASIO

Oh ! s'il y avait un diable dans le ciel! s'il y avait un enfer, comme je me brûlerais la cervelle pour aller voir tout ça! Quelle misérable chose que l'homme ! ne pas pouvoir seulement sauter par sa fenêtre sans se casser les jambes! être obligé de jouer du violon

pour devenir un musicien passable ! Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier! Apprendre pour faire une omelette ! Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite jusqu'au jour de ma mort.

SPARK

tu me dis là ferait rire bien des gens, moi, cela me fait frémir : c'est l'histoire du siècle entier. L'éternité est une grande affaire, d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître ; le nôtre est arrivé à son tour au bord du nid ; mais on lui a coupé les ailes, et il attend la mort en regardant l'espace dans lequel il ne peut s'élancer,

FANTASIO, chantant.

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme, Car l'âme est immortelle, et la vie est un jour.

Connais-tu une plus divine romance que celle-là, Spark ? C'est une romance portugaise. Elle ne m'est jamais venue à l'esprit sans me donner envie d'aimer quelqu'un.

' SPARK

Qui, par exemple?

FANTASIO

Qui ? je n'en sais rien ; quelque belle fille toute ronde comme les femmes de Miéris ; quelque chose de doux comme le vent d'ouest, de pâle comme les rayons de la lune ; quelque chose de pensif comme ces petites ser-

ACTE I, SCÈNE II

vantes d'auberge des tableaux flamands qui donnent le coup de rétro à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur un grand cheval blanc. Quelle belle chose que le coup de Tétrier! une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis ; toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin du tableau ! et là l'homme encore haletant, mais ferme sur sa selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu. La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse ; la bonne femme le suit des yeux

une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : Que Dieu le protège I

SPARK

Si tu étais amoureux, Henri, tu serais le plus heureux des hommes.

PANTASIO.

L'amour n'existe plus, moi^ cher ami. La religion, sa nourrice, a les mamelles pendantes comme une vieille bourse au fond de laquelle il y a un gros sou. L'amour est une hostie qu'il faut briser en deux au pied d'un autel et avaler ensemble dans un baiser; il n'y a plus d'autel, il n'y a plus d'amour. Vive la nature 1 il y a encore du vin.

U boiL

SPARK

Tu vas te griser.

Je vais me griser, tu l'a^ dit.

178 PANTASIO. .

SPARK

Il est un peu tard pour cela,

FANTASIO

Qu'appelles-tu tard? Midi, est-ce tard? minuit, estce de bonne heure? Où prends-tu. la journée ? Restons là, Spark, je t*en prie. Buvons, causons, analysons, déraisonnons,, faisons de la poli-

tique'; imaginons des combinaisons de gouvernement; attrapons tous les hannetons qui passeut autour de cette chandelle, et mettons-lés dans nos poches. Sais-tu que les canons à vapeur sont une belle chose en matière de philanthropie?

SPABK. . '

Comment Tentends-tu?

FANTASIO

Il y avait une fois un roi qui était très^sage, trèssage, très-heureux, très-heureux...

SPARK

Après?

FANTASIO

La seule chose qui manquait à son bonheur, c'était d'avoir -des enfants. Il fit faire des prières publiques dans toutes les mosquées.

SPARK. '

A quoi en veux-tu venir?

FANTASIO

Je pensQ à mes chères Mille et une Nuits. C'est comme cela qu'elles commencent toutes. Tiens, Spark, je suis ' gris. Il faut que je fasse quelque chose. Tra la, tra lai Allons, levoris-nous I Un enterrement passa.

ACTE I, SCÈNE II. , i

Ohé ! braves gens, qui enterrez-vous là? Ce n'est pas maintenant l'heure d'enterrer proprementp

LES PORTEURS

Nous enterrons Saint-Jean.

FANTASIO

Saint-Jean est mort? le bouffon du roi est mort ? Qui a pris sa place? le ministre de la justice ?

LES PORTEURS

Sa place est vacante, vous pouvez la prendre si vous voulez.

Us sortent.

SPARK

Voilà une insolence que tu t'es bien attirée. A quoi penses-tu, d'arrêter ces gens?

Il n'y a rien là d'insolent. C'est un conseil d'ami que m'a donné cet homme, et que je vais suivre à l'instant.

SPARK

Tu vas te faire bouffon de la cour?

FANTASIO

Cette nuit même, si l'on veut de moi. Puisque je no puis cou-
cher chez moi, je veux me donner la représentation de cette

royale comédie qui se jouera demain, et de la loge du roi lui-même.

SPARK

Comme tu es fini On te reconnaîtra, et les laquais te mettront à la porte ; n'es-tu pas filleul de la feue reine?

FANTASIO

Comme tu es bête! je me mettrai une bosse et une perruque rousse comme la portait Saint-Jean, et per-

180 FANTASIO

sonne ne me reconnaîtra, quand j'aurais trois dou* zaines de parrains à mes trouses.

Il frappe à une boutique.

Hé I brave homme, ouvrez-moi, si vous n'êtes pas sorti, vous, votre femme et vos petits chiens I

UN TAILLEUR, ouvrant la boutique*

Que demande votre Seigneurie ?

N'ôtes-vous pas le tailleur de la cour?

SCÈNE III

Une auberge sur la route de Munich.

Entrent le PRINCE DE MANTOUB ET MARINONI.

LE PRINCE

Eh bien, colonel?

uârinoni.

Altesse?

LE PRINCE

Eh bien, Marinoni ?

MikRINONI.

Mélancolique, fantasque, d'une joie folle, soumise à son père, aimant beaucoup les pois verts.

LE PRINCE

Écris cela ; je ne comprends clairement que les écritures mou-lées en bâtarde.

MARINONI, écrivant.

Mélanco...

LE PRINCE

Écris à voix basse : je rêve à un projet d'importance depuis mon dîner.

MARINONI

Voilà, Altesse, ce que vous demandez.

LE PRINCE

C'est bien, je te nomme mon ami intime ; je ne con« nais pas dans tout mon royaume de plus belle écriture que la tienne. Assieds-toi à quelque distance. Vous

LCOLLÉDIEi. 16

'■:ry-\''^M'j^:'

i^l FANTASIO.

pensez donc, mon ami, que le caractère de la princesse, ma future épouse, vous est secrètement connu?

MARINÔNI.

Oui, Altesse : j'ai parcouru les alentours du palais, et ces tablettes renferment les principaux traits des conversations différentes dans lesquelles je me suis immiscé..

LE PRINCE, se mirant.

Il me semble que je suis poudré comme* un homme de la dernière classe.

mârinomi.

L*habit est magnifique.

LE PRINCE

Que dirais-tu, Marîhoni, si tu voyais ton m^dtre revêtir un simple frac olive?

MARINONI

Son Altesse se rit de ma crédulité.

LE PRINCE

. Non, colonel. Apprends que ton maître est le plus romanesque des hommes.

MARINONI

Romanesque, Altesse?

Oui, mon ami (je t'ai accordé ce titre) ;' l'important . projet que je médite est inouï dans ma famille; je prétends arriver à la cour du roi mon beau-père dans l'habillement d'un simple aide de camp; ce n'est pas assez d'avoir envoyé un homme de ma maison recueillir les bruits sur la future princesse de Mantoue (et cet homme, Marinoni, c'est toi-même), je veux encore observer par mes yeux.

ACTE I, SCÈNE III

MABINONI.

Ëstrîlvraî, Altesse?

LE PRINCE

Ne reste pas pétrifié. Un homme tel que moi ne doit avoir pour ami intime qu'un esprit vaste et entreprenant.

UARINONI.

Une seule chose me paraît s'opposer au dessein de Votre Altesse.

LE PRINCE

Laquelle?

, MilBINONI.

, Lldée d'un tel travestissement ne pouvait appartenir qu'au prince glorieux qui nous gouverne. Mais si mon gracieux souverain est confondu parmi l'état-major, à qui le roi de Bavière ferait-il les honneurs d'un festin splendide qui doit avoir lieu dans la grande galerie?

LE PRINCE

Tu as raison ; si je me déguise, il faut que quelqu'un •prenne ma place. Gela est impossible, Marinoni; je n'avais pas pensé à cela.

MARINONI

Pourquoi impossible. Altesse?

LE PRINCE

Je puis bien abaisser la dignité princière jusqu'au grade de colonel ; mais comment peux-tu croire que je consentirais à élever jusqu'à mon rang un homme quelconque? Penses-tu d'ailleurs que mon futur beau père me le. pardonnerait?

13k FANTASIO.

MÂHINONI.

Le roi passe pour un homme de beaucoup de sens et d'esprit, avec une humeur agréable.

LE PRINCE

Ahl ce n'est pas sans peine que je renonce à mon projet. Pénétrer dans cette cour nouvelle sans faste et sans bruit, observer tout, approcher de la princesse sous un faux nom, et peut-être m'en faire aimer I — Oh I je m'égare ; cela est impossible. Marinoni, mon ami , essaye mon habit de cérémonie ; je ne saurais y résister.

MARINONI, s'incliiiaa:.

Altesse I

LE PRINCE

Penses-tu que les siècles futurs oublieront une pareille circonstance?

MARINONI

Jamais, gracieux prince.

LE PRINCE.

Viens essayer mon habit.

Us sortent.

ACTE II, SCÈNE I

ELSBETH

Tues si bonne! Moi aussi j'aimais Saint-Jean; il avait tant d'esprit! Ce n'était point un bouffon ordinaire.

LA GOUVERNANTE

Dire que le pauvre homme est allé là-haut la veille de vos fiançailles! Lui qui ne parlait que de vous à dîner et à souper, tant que le jour durait. Un garçon si gai, si amusant, qu'il faisait aimer la laideur, et que les yeux le cherchaient toujours en dépit d'eux-mêmes I

ELSBETH

Ne me parle pas de mon mariage ; c'est encore là un plus grand malheur.

LA GOUVERNANTE

Ne savez-vous pas que le prince de Mantoue arrive aujourd'hui ? On dit que c'est un Amadis.

ELSBETH

Que dis-tu là, ma chère? Il est horrible et idiot, tout le monde le sait déjà ici.

LA GOUVERNANTE

En vérité ? on m'avait dit que c'était un Amadis.

ELSBETH

Je ne demandais pas un Amadis, ma chère ; mais cela est cruel, quelquefois, de n'être qu'une fille de roi. Mon père est le meilleur des hommes; le mariage qu'il prépare assure la paix de son royaume ; il recevra en récompense la bénédiction d'un peuple ; mais moi, hélas ! j'aurai la sienne, et rien de plus.

LA GOUVERNANTE

Comme vous parlez tristement !

186 FANTASIO

ELSBETH

Si je refusais le prince, la guerre serait bientôt recommencée; quel malheur que ces traités de paix se signent toujours avec des larmes! Je voudrais être une forte tête, et me résigner à épouser le premier venu, quand cela est nécessaire en politique. Être la mère d'un peuple, cela console les grands cœurs, mais non les têtes faibles. Je ne suis qu'une pauvre rêveuse ; peut-être la tante en est-elle à tes romans, tu en as . toujours dans tes poches.

LA GOUVERNANTE

Seigneur! n'en dites rien.

ELSBETH

J'ai peu connu la vie, et j'ai beaucoup rêvé.

LA GOUVERNANTE

Si le prince de Mantoue est tel que vous le dites. Dieu ne laissera pas cette affaire-là s'arranger, j'en suis sûre.

ELSBETH

Tu crois! Dieu laisse faire les hommes, ma pauvre amie, et il ne fait guère plus de cas de nos plaintes que du bêlement d'un mouton.

LA <K)UVEBNANTE.

Je suis sûre que, si vous refusiez le prince, votre père ne vous forcerait pas.

ELSBETH

Non certainement il ne me forcerait pas ; et c'est pour cela que je me sacrifie. Veux-tu que j'aie dire à moi père d'oublier sa parole, et de rayer d'un trait de plume son nom respectable sur un contrat qui fait des milliers d'heureux ? Qu'importe qu'il fasse une mal-

•1 "L -lai J

ACTE II, SCÈNE 1. 1S

heureuse ? Je laisse mon bon père être un bon roi

LA GOUYEHNANTE.

Hilhil

Elle pleure.

ELSBETH

Ne pleure pas sur moi, ma bonne ; tu me ferais peut-être pleurer moi-même, et il ne faut pas qu'une royale fiancée ait les yeux rouges. Ne t'afflige pas de tout cela. Après tout, je serai une reine, c'est peut-être amusant ; je prendrai peut-être goût à mes parures, que sais-je ? à mes carrosses, à ma nouvelle cour ; heureusement qu'il y a pour une princesse autre chose dans le mariage

qu'un mari. Je trouverai peut-être le bonheur au fond de ma corbeille de noces.

LA GOUVERNANTE

Vous êtes un vrai agneau pascal.

Tiens, ma chère, commençons toujours par en rire, quitte à en pleurer quand il en sera temps. On dit que le prince de Mantoue est la plus ridicule chose du monde.

LA GOUVERNANTE

Si Saint-Jean était làl

ELSBETH

Ahl Saint-Jean l Saint-Jean l

LA GOUVERNANTE

Vous l'aimiez beaucoup, mon enfant

ELSBETH&

Gela est singulier; son esprit m'attachait à lui avec des fils imperceptibles qui semblaient venir de mon

188 FANTASIO

cœur ; sa perpétuelle moquerie de mes idées romanesques me plaisait à Texcès, tandis que je ne puis supporter qu'avec peine bien des gens qui abondent dans mon sens ; je ne sais ce qu'il y avait autour de lui, dans ses yeux, dans ses gestes, dans la manière dont il prenait son tabac. C'était un homme bizarre ; tandis qu'il me parlait, il me passait devant les yeux des tableaux déli-

cieux; sa parole donnait la vie comme par enchantement aux choses les plus étranges.

LA GOUVERNANTE

C'était un vrai Triboulet.

Je n'en sais rien ; mais c'était un diamant d'esprit.

LA GOUVERNANTE

Voilà des pages qui vont et viennent; je crois que îe prince ne va pas tarder à se montrer ; il faudrait retourner au palais pour vous habiller.

ELSBETH

Je t'en supplie, laisse-moi un quart d'heure encore ; va préparer ce qu'il me faut : hélas I ma chère, je n'ai plus longtemps à rêver.

LA GOUVERNANTE

Seigneur I est-il possible que ce mariage se fasse, s'il vous déplâit? Un père sacrifier sa fille I le roi serait un véritable Jephté, s'il le faisait.

ELSBETH

Ne dis pas de mal de mon père ; va, ma chère, prépare ce qu'il me faut.

La gouvernante sort.

ACTE II, SCÈNE I

ELSBETH, seule.

Il me semble qu'il y a quelqu'un derrière ces bosquets. Est-ce le fantôme de mon pauvre bouffon que j'aperçois dans ces bluets, assis sur la prairie? Répondez-moi ; qui Ôtes-Yous? que faites-vous là à cueillir ces fleurs?

Elle s'avance vers un tertre.

FANTASIO, assis, vêtu en bouffon, avec une bosse et une perruque. Je suis un brave cueilleur de fleurs, qui souhaite le bonjour à vos beaux yeux.

ELSBETH

Que signifie cet accoutrement? qui ôtes-vous pour venir parodier sous cette large perruque un homme que j'ai aimé ? Êtes-vous écolier en bouffonneries ?

FANTASIO

Plaise à Votre Altesse sérénissime, je suis le nouveau bouffon du roi ; le majordome m'a reçu favorablement; je suis présenté au valet de chambre ; les marmitons me protègent depuis hier au soir, et je cueille modestement des fleurs en attendant qu'il me vienne de l'esprit.

ELSBETH

Gela me paraît douteux, que vous cueilliez jamais cette fleur-là.

FANTASIO

Pourquoi? l'esprit peut venir à un homme vieux, tout comme à une jeune fille. Cela est si difficile quelquefois de distinguer un trait spirituel d'une grosse sottise! Beaucoup parler, voilà l'important; le plus mauvais tireur de pistolet peut attraper la mouche, s'il

!90 FANTASIO

tire sept cent quatre-vingts coups à l'amiante, tout aussi bien que le plus habile homme qui n'en tire qu'un ou deux bien ajustés. Je ne demandé qu'à être nourri convenablement pour la grosseur de mon ventre, et je regardei'ai mon ombre au soleil pour voir si ma perruque pousse.

ELSBETH

En sorte que vous voilà revêtu des dépouilles de Saint-Jean? Vous avez raison de parler de votre ombre ; tantque vous aurez ce costume, elle lui ressemblera toujours, je. crois, plus que vous.

FANTASIO

Je fais en ce moment une élégie qui décidera de mon sort.

ELSBETH

En quelle façon ?

FANTASIO

Elle prouvera clairement que je suis le premier homme du monde, pu bien elle ne vaudra rien du tout- Je suis en train de bouleverser l'univers pour le mettre . en acrostiche ; la lune, le

soleil et les étoiles se battent pour entrer dans mes rimes, comme des écoliers à la Dorte d'un théâtre de mélodrames.

ELSBETH

Pauvre homme I quel métier tu entreprends I faire de l'esprit à tant par heure I N'as-tu ni bras ni jambes, et ne ferais-tu pas mieux de labourer la terre que ta propre cervelle?

FANTASIO

Pauvre petite 1 quel métier vous entreprenez ! épou-

ACTE II, âCÈNE I. ^ iOl

sep un sot que vous n'avez jamais vu! — N'avez-vous ni cœur ni tête, et ne feriez- vous pas mieux de vendre vos robes que vôtre corps?

ELSBETH

Yoilà qui est hardi, monsieur le nouveau venu I

FANTASIO

'GoQiment appelez-vous cette fleur-là, s'il vous plaît ?

ELSBETH

Une tulipe^ Que veux-tu prouver ?

FANTASIO

Une tulipe rouge, ou une tulipe bleue?

ELSBETH

Bleue, à ce qu'il me semble.

FANTASIO

Point du tout, c'est une tulipe rouge.

ELSBETH

Veux-tu mettre un habit neuf à une vieille sentence? tu n'en as pas besoin pour dire que des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer.

FANTASIO

Je ne dispute pas; je vous dis. que cette tulipe est une tulipe rouge, et cependant je conviens qu'elle est bleue.

ELSBETH

Ciommment arranges-tu cela ?

• Comme votre contrat de mariage. Qui peut savoir sous le soleil s'il est né bleu ou rouge ? Les tulipes elles-mêmes n'en savent rien. Les jardiniers et les notaires font des greffes si extraordinai'ies, que les pom-

192 FANTASIO

mes deviennent des citrouilles, et que les chardons sortent de la mâchoire de Tàne pour s'inonder de sauce dans le plat d'argent d'un évêque. Cette tulipe que voilà s'attendait bien à être rouge ; mais on l'a mariée ; elle est tout étonnée d'être bleue :

c'est ainsi que le monde entier se métamorphose sous les mains de l'homme ; et la pauvre dame nature doit se rire parfois au nez de bon cœur, quand elle mire dans ses lacs et dans ses mers son éternelle mascarade. Croyez-vous que ça sentît la rose dans le paradis de Moïse? ça ne sentait que le foin vert. La rose est fille de la civilisation; c'est une marquise comme vous et moi.

ELSBETH

La pâle fleur de l'aubépine peut devenir une rose, et un chardon peut devenir un artichaut; mais une fleur ne peut en devenir une autre : ainsi qu'importe à la nature? on ne la change pas, on l'embellit ou on la tue. La plus chétive violette mourrait plutôt que de céder si l'on voulait, par des moyens artificiels, altérer sa forme d'une étamine.

FANTASIO

C'est pourquoi je fais plus de cas d'une violette que d'une fille de roi.

Il y a de certaines choses que les bouffons eux-mêmes n'ont pas le droit de railler ; fais-y attention. Si tu as écouté ma conversation avec ma gouvernante, prends garde à tes oreilles.

FANTASIO

Non pas à mes oreilles, mais à ma langue Tous vous

ACTE II, SCÈNE I

trompez de sens; il y a une erreur de sens dans vos paroles.

ELSBETH

Ne me fais pas de calembour, si tu veux gagner ton argent, et ne me compare pas à des tulipes, si tu ne veux gagner autre chose.

FANTASIO

Qui sait? un calembour console de bien des chagrins, et jouer avec les mots est un moyen comme un autre de jouer avec les pensées, les actions et les êtres. Tout est calembour ici-bas, et il est aussi difficile de comprendre le regard d'un enfant de quatre ans, que le galimatias de trois drames modernes.

ELSBETH

Tu me fais TefTet de regarder le monde à travers un prisme tant soit peu changeant.

FANTASIO

Chacun a ses lunettes ; mais personne ne sait au juste de quelle couleur en sont les verres. Qui est-ce qui pourra me dire au juste si je suis heureux ou malheureux, bon ou mauvais, triste ou gai, bête ou spirituel?

ELSBETH

Tu es laid, du moins ; cela est certain.

FANTASIO

Pas plus certain que votre beauté. Voilà votre père qui vient avec votre futur mari. Qui est-ce qui peut savoir si vous repenserez?

Usoit.

ELSBETH

Puisque je ne puis éviter la rencontre du prince de

COUÉDIBS. I. t7

194 FANTASIO

Mantoue, je ferai aussi bien d'aller au-devant de lui.

Entrent le roi, Marinoni sous le costume de prince et le prince vêtu on aide de camp.

LE ROI

Prince, voici ma fille. Pardonnez-lui cette toilette de jardinière ; vous êtes ici chez un bourgeois qui en gouverne d'autres, et notre étiquette est aussi indulgente pour nous-mêmes que pour eux.

MARINONI

Permettez-moi de baiser cette main charmante, ma- , dame, si ce n'est pas une trop grande faveur pour mes lèvres.

LA PRINCESSE

Votre Altesse m'excusera si je rentre au palais. Je la verrai, je pense, d'une manière plus convenable à la présentation de ce soir.

Elle sort.

LE PRINCE

La princesse a raison ; voilà une divine pudeur.

.LE ROI, àMarinoni.

Quel est donc cet aide de camp qui [vous suit comme votre ombre? Il m'est insupportable de l'entendre ajouter une remarque inepte à tout caque nous disons. Renvoyez-rle, je vous en prie.

Marinoni parle bas au prince. .

LE PRINCE, de même.

C'est fort adroit de ta part de lui avoir persuadé de m'éloigner ; je vais tâcher de joindre la princesse et de iui toucher quelques mots délicats sans faire semblant de rien.

Il sort.

SCÈNE II

Une autre partie du jardin.

' LE PRINCE, entrant.

. Mon déguisement me réussit à merveille; j'observe, et je me fais aimer. Jusqu'ici tout va au gré de mes souhaits ; le père me paraît un grand roi, quoique trop sans façon, et je m'étonnerais si

je ne lui avais plu tout d'abord. J'aperçois la princesse qui rentre au palais ; le hasard me favorise singulièrement.

Elsbeth entre ; le prince Taborde.

Altesse, permettez à un fidèle serviteur de votre futur époux de vous offrir les félicitations sincères que son cœur humble et dévoué ne peut contenir en vous voyant. Heureux les grands de la terre I ils peuvent nous épouser, moi je ne le puis pas; cela m'est tout à fait impossible; je suis d'une naissance obscure ; je n'ai pour tout bien qu'un nom redoutable à l'ennemi un cœur pur et sans tache bat sous ce modeste uniforme ; je suis un pauvre soldat criblé de balles des pieds à la tête ; je n'ai pas un ducat ; je suis solitaire et exilé de

196 FANTASIO

ma terre natale comme de ma patrie céleste, c'est-à-dire du paradis de mes rêves; je n'ai pas un cœur de femme à presser sur mon cœur; je suis maudit et silencieux.

ELSBETH

Que me voulez-vous, mon cher monsieur? Êtes-You fou, ou demandez-vous Taumône?

LE PRINCE

Qu'il serait difficile de trouver des paroles pour exprimer ce que j'éprouve I Je vous ai vue passer toute seule dans cette allée; j'ai cru qu'il était de mon devoir de me jeter à vos pieds, et de vous offrir ma compagnie jusqu'à la poterne.

ELSBETH

Je vous suis obligée; rendez-moi le service de me laisser tranquille.

Elle sort.

LE PRINCE, seul.

Àurais-je eu tort de l'aborder ? Il le fallait cependant, puisque j'ai le projet de la séduire sous mon habit supposé. Oui, j'ai bien fait de l'aborder. Cependant elle m'a répondu d'une manière désagréable. Je n'aurais peut-être pas dû lui parler si vivement^ Il le fallait pourtant bien, puisque son mariage est presque assuré» et que je suis censé devoir supplanter Marinoni, qui me remplace. J'ai eu raison de lui parler vivement» Mais la réponse est désagréable. Aurait-elle un cœur dur et faux ? Il serait bon de sonder adroitement la chose.

IlscrU

SCENE III

Une antichambre.

FAKTASIO, couché sur on tapis.

Quel métier délicieux que celui de bouffon I J*étais gris, je crois, hier soir, lorsque j'ai pris ce costume et que je me suis présenté au palais; mais, en vérité, jamais la saine raison ne m'a rien inspiré qui valût cet acte de folie. J'arrive, et me voilà reçu, choyé, enregistré, et ce qu'il y a de mieux encore, oublié. Je vais et viens dans ce palais comme si je l'avais habité toute ma vie. Tout à l'heure, j'ai rencontré le roi ; il n'a pas même eu la curiosité de

me regarder; son bouffon étant mort, on lui a dit : « Sire, en voilà un autre. » C'est admirable I Dieu merci, voilà ma cervelle à Taise, je puis faire toutes les balivernes possibles sans qu'on me dise rien pour m'en empêcher ; je suis un des animaux domestiques du roi de Bavière, et si je veux, tant que je garderai ma bosse et ma perruque, on me laissera vivre jusqu'à ma mort entre un épagneul et une pintade. En attendant, mes créanciers peuvent se casser le nez contre ma porte tout à leur aise. Je suis aussi b[^]en en sûreté ici sous cette perruque, que dans les Indes occidentales.

N'est-ce pas la princesse que j'aperçois dans la chambre voisine, à travers cette glace? Elle rajuste son voile de nocces ; deux longues larmes coulent sur ses joues ; en voilà une qui se détache comme une perle et qui

FANTASIO

tombe sur sa poitrine. Pauvre petite ! j'ai entendu ce matin sa conversation avec sa gouvernante; en vérité, c'était par hasard; j'étais assis sur le gazon, sans autre dessein que celui de dormir. Maintenant la voilà qui pleure et qui ne se doute guère que je la vois encore. Ah! si j'étais un écolier de rhétorique, comme je réfléchirais profondément sur -cette misère couronnée, sur cette pauvre brebis à qui pn met un ruban rose au cou pour la mener à la boucherie I Cette petite fille est sans doute romanesque ; il lui est cruel d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas. Cependant elle se sacrifie en silence. Que le hasard est capricieux ! il faut que je me grise, que je rencontre l'enterrement de Saint-Jean, que je

prenne son costume et sa place, que je fasse enfin la plus grande folie de la terre, pour venir voir tomber, à travers cette glace, les deux seules larmes que cette enfant versera peut-être sur son triste voile de fiancée I

U sort.

ACTE II, SCÈNE IV

cela? Je te confie le plus grand projet qui se soit enfanté depuis une suite d'années incalculable, et toi mon meilleur ami, mon plus fidèle serviteur, tu entasses bêtises sur bêtises. Non, non, tu as beau dire, cela n'est point pardonnable.

MARINONI

Gomment pouvais-je empêcher Votre Altesse de s'attirer les désagréments qui sont la suite nécessaire du rôle supposé qu'elle joue? Vous m'ordonnez de prendre votre noiû et de me comporter en véritable prince de Mantoue. Puis-je empêcher le roi de Bavière de faire un afTront à mon aide de camp ? Vc us aviez tort de vous mêler de nos affaires.

LE PRINCE

Je voudrais bien qu'un maraud comme toi se mêlât de me donner des ordres !

MARINONI

Considérez, Altesse, qu'il faut cependant que je sois le prince ou que je sois l'aide de camp. C'est par votre ordre que j'agis.

LE PRINCE

Me dire que je suis un impertinent en présence de toute la cour, parce que j'ai voulu baiser la main de la princesse ! Je suis prêt à lui déclarer la guerre, et à retourner dans mes États pour me mettre à la tête de mes armées.

KARINONI.

Songez donc, Altesse, que ce mauvais compliment s'adressait à l'aide de camp et non au prince. Prétendez-vous qu'on vous respecte sous ce déguisement ?

200 FANTASIO

U suft. Rends-moi mon habit.

MÂRMONI, ôtant l'habit

Si mon souverain Texige, je suis prêt à mourir pour lui.

LE PRINCE

En vérité, je ne sais que résoudre. D'un côté, je suis furieux de ce qui m'arrive, et, d'un autre, je suis désolé de renoncer à mon projet. La princesse ne paraît pas répondre indifféremment aux mots à double entente dont je ne cesse de la poursuivre. Déjà je suis parvenu deux ou trois fois à lui dire à l'oreille des choses incroyables. Viens, réfléchissons à tout cela.

MARINONI, tenant l'habit.

Que ferai-je. Altesse ?

LE PRINCE

Remets-le, remets-le, et rentrons au palais*

Ils sortent.

ACTE II, SCÈNE V

il est difficile de rien dire. La sottise de son aide de camp lui fait seule tort dans mon esprit; quant à lui, c'est peut-être un bon prince, mais ce n'est pas un homme élevé. Il n'y a rien en lui qui me repousse ou qui m'attire. Que puis-je te dire là-dessus? Le cœur de? femmes a des secrets que je ne puis connaître; elles se font des héros parfois si étranges, elles saisissent si singulièrement un ou deux côtés d'un homme qu'on leur présente, qu'il est impossible de juger pour elles, tant qu'on n'est pas guidé par quelque point tout à fait sensible. Dis-moi donc clairement ce que tu penses de ton fiancé.

ELSBETH

Je pense qu'il est prince de Mantoue, et que la guerre recommencera demain entre lui et vous, si je ne l'épouse pas.

LE ROI

Gela est certain, mon enfant.

ELSBETH.

Je pense donc que je l'épouserai, et que la guerre sera finie.

LE ROI

Que les bénédictions de mon peuple te rendent grâces pour ton père 1 ma fille chérie l je serais heureux de cette alliance; mais je ne voudrais pas voir dans ces beaux yeux cette tristesse qui dément leur résignation. Réfléchis encore quelques jours.

U sort. — Entre Fantaslo.

ELSBETU.

Te voilà, pauvre garçon l comment te plais-tu ici ?

202 FANTASIO

FAHTASIO.

Comme un oiseau en liberté.

ELSBETH

Tu aurais mieux répondu, si tu avais dit comme un oiseau en cage. Ce palais en est une assez beUe ; cependant c*en est une.

FANTASIO

La dimension d*un palais ou d*une chambre ne fai pas rhomme plus ou moins libre. Le corps se remuG où il peut; l'imagination ouvre quelquefois des ailes grandes comme le ciel dans un cachot grand comme la main.

ELSBETH

Ainsi donc, tu es un heureux fou?

FANTASIO

Très-heureux. Je fais la conversation avec les petits chiens et les marmitons. Il y a là un roquet pas plus haut que cela dans la cuisine, qui m*a dit des choses charmantes.

BLSBETH.

En quel langage ?

Dans le style le plus pur. Il ne ferait pas une seule faute de grammaire dans l'espace d'une année.

ELSBETH

Pourrais-je entendre quelques mots de ce style?

FANTASIO

En vérité, je ne le voudrais pas ; c'est une langue qui est particulière. Il n'y a que les roquets qui la parlent; les arbres et les grains de blé eux-mêmes la savent

■ ■ ' T ^ ^ ! f w r ^ . T v - T ? p - * -

ACTE II, SGÈNE Y

aussi; mais les filles de roi ne la savent pas. A quand votre noce?

ELSBETH

Dans quelques jours tout sera Qni.

' FÀNTASIO.

C'esirà-dire tout sera commencé. Je compte tous oïrir un présent de ma main.

ELSBETH

Quel présent? Je suis curieuse de cela.

FANTASIO

Je compte vous offrir un joli petit serin empaillé, qui chante comme un rossignol. .

ELSBETH

Comment peut-fl chanter, s*il est empaillé?

FANTASIO

Il chante parfaitement.

ELSBETH

En vérité, tu te moques de moi avec un rare achar-, nement.

FANTASIO

Point du tout. Mon serin aune petite serinette dans le ventre. On pousse tout doucement un petit ressort sous la patte gauche, et il chante tous les opéras nouveaux, exactement comme mademoiselle Grisi.

ELSBETH

C'est une invention de ton esprit, sans doute?

FANTASIO

En aucune façon. C'est un serin de cour ; il y a beau coup de petites filles très-bien élevées qui n'ont pas d'autres procédés que celui-là. Elles ont un petit res

204 FANTASIO

sort SOUS le bras gauche, un joli petit ressort en diamant fin, comme la montre d'un petit maître. Le gouverneur ou la gouvernante fait jouer le ressort, et vous voyez aussitôt les lèvres s'ouvrir avec le sourire le plus gracieux; une charmante cascade de paroles mielleuses sort avec le plus doux murmure, et toutes les convenances sociales, pareilles à des nymphes légères, se mettent aussitôt à dansoter sur la pointe du pied autour de la fontaine merveilleuse. Le prétendu ouvre des yeux ébahis ; l'assistance chuchote avec une indulgence, et le père, rempli d'un secret contentement regarde avec orgueil les boucles d'or de ses souliers.

ELSBETH

Tu parais revenir volontiers sur de certains sujets. Dis-moi, bouffon, que t'ont donc fait ces pauvres jeunes filles, pour que tu en fasses si gaiement la satire. Le respect d'aucun devoir ne peut-il trouver grâce devant toi?

FANTASIO

Je respecte fort la laideur ; c'est pourquoi je me respecte moi-même si profondément.

ELSBETH

Tu parais quelquefois en savoir plus que tu n'en dis. D'où viens-tu donc? et qui es-tu? pour que, depuis un jour que tu es ici, tu saches déjà pénétrer des mystères que les princes eux-

mêmes ne soupçonneront jamais. Est-ce à moi que s'adressent tes folies, ou est-ce au hasard que tu parles?

FANTASIO

C'est au hasard, je parle beaucoup au hasard : c'est mon plus cher confident.

ACTE II, SCÈNE V

ELSBETH

Il semble en effet t'avoir appris ce que tu ne devrais pas connaître. Je croirais volontiers que tu épies mes actions et mes paroles.

PANTASIO.

Dieu le sait. Que vous importe?

ELSBETH

Plus que tu ne peux penser. Tantôt dans cette chambre, pendant que je mettais mon voile, j'ai entendu marcher tout à coup derrière la tapisserie. Je me trompe fort si ce n'était toi qui marchais.

FANTASIO

Soyez sûre que cela reste entre votre mouchoir et moi. Je ne suis pas plus indiscret que je ne suis curieux. Quel plaisir pourraient me faire vos chagrins? quel chagrin pourraient me faire vos plaisirs? Vous êtes ceci, et moi cela. Vous êtes jeune, et moi je

suis vieux; belle, et je suis laid ; riche, et je suis pauvre. Vous voyez bien qu'il n'y a aucun rapport entre nous. Que vous importe que le hasard ait croisé sur sa grande route deux roues qui ne suivent pas la même ornière, et qui ne peuvent marquer sur la même poussière ? Est ce ma faute s'il m'est tombé, pendant que je dormais, une de vos larmes sur la joue?

ELSBETH

Tu me parles sous la forme d'un homme que j'ai aimé, voilà pourquoi je t'écoute malgré moi. Mes yeux croient voir Saint-Jean; mais peut-être n'es-tu qu'un espion?

Ôtt FANTASIO.

A quoi cela me servirait-il? Quand Û serait vrai que votre mariage vous coûterait quelques larmes, et quand je .l'aurais appris par hasard, qu'est-ce que je gagne* rais à l'aller raconter? On ne me donnerait pas une pistole pour cela, et on ne vous mettrait pas au cabinet noir. Je comprends très-bien qu'il doit être assez ennuyeux d'épouser le prince de Mantoue; mais, après tout, ce n'est pas moi qui en suis chargé. Demain* ou après-demain vous serez partie pour Mantoue avec votre robe de noce, et moi je serai encore sur ce tabouret avec mes vieilles chausses. Pourquoi voulezvous que je vous en veuille? Je n'ai pas de raison pour désirer votre mort ; vous ne m'avez jamais prêté d'argent.

ELSBETH

Mais si le hasar^i t'a fait voir ce que je veux qu'on ignore, ne dois-je pas te mettre à la porte, de peur de nouvel accident ?

FANTASIO

Avez-vous le dessein de me comparer à un confident ie tragédie, et craignez-vous que je ne suive votre ombre en déclamant? Ne me chassez pas, je vous en prie, le m'amuse beaucoup ici. Tenez, voilà votre gouvep- Dante qui arrive avec des mystères pleins ses poches. La preuve que je ne J'écouterai pas, c'est que je m'en vais à l'office manger une aile de pluvier que le majordome a mise de côté pour sa femme.

Usoit.

LA GOUVERNANTE, entrant.

Savez-vous une chose terrible, ma chère Elsbeth ?

ACTE II, SCÈNE V

ELSBEIH.

Que veux-tu dire? tu es toute tremblante.

LA GOUVERNANTE

Le prince n'est pas le prince, ni Taide de camp non plus. C'est un vrai conte de fées.

ELSBETH

Quel imbroglio me fais-tu là?

LA GOUVERNANTE

Chut I chut! C'est un des officiers du prince lui-même qui vient de me le dire. Le prince de Mantoue est un véritable Alma-

viva ; il est déguisé et caché parmi les aides de camp ; il a voulu sans doute chercher à vous voir et à vous connaître d'une manière féerique. Il est déguisé, le digne seigneur, il est déguisé comme Lindor ; celui qu'on vous a présenté comme votre futur époux n'est qu'un aide de camp nommé Marinoni.

ELSBETH

Cela n'est pas possible !

LA GOUVERNANTE

Cela est certain, certain mille fois. Le digne homme est déguisé, il est impossible de le reconnaître; c'est une chose extraordinaire.

ELSBETH

Tu tiens cela, dis-tu, d'un officier?

LA GOUVERNANTE

D'un officier du prince. Vous pouvez le lui demander h lui-même.

ELSBETH

Et il ne t'a pas montré parmi les aides de camp le véritable prince de Mantoue?

208 FANTASIO

LA GOUVERNANTE

Figurez-vous qu'il en tremblait lui-même, le pauvre homme, de ce qu'il me disait. Il ne m'a confié son secret que parce qu'il désire vous être agréable, et qu'il savait que je vous préviendrais. Quanta Marinoni, cela est positif; mais, pour ce qui est du prince véritable, il ne me Ta pas montré.

ELSBETH

Gela me donnerait quelque chose à penser, si c'était vrai. Viens, amène-moi cet officier.

Entre un page.

LA GOUVERNANTE

Qu'y a-t-il, Flamel? Tu parais hors d'haleine.

LE PAGE

Ah I madame ! c'est une chose à en mourir de rire. Je n'ose parler devant Votre Altesse.

ELSBETH.

Parle ; qu'y a-t il encore de nouveau?

LE PAGE

Au moment où le prince de Mantoue entra à cheval dans la cour, à la tête de son état-major, sa perruque s'est enlevée dans les airs, et a disparu tout à coup.

ELSBETH

Pourquoi cela? Quelle niaiserie I

LE PAGE

Madame, je veux mourir si ce n'est pas la vérité. La perruque s'est enlevée en l'air au bout d'un hameçon. Nous l'avons retrouvée dans l'office, à côté d'une bouteille cassée ; on ignore qui a fait cette plaisanterie. Mais le duc n'en est pas moins furieux, et il a juré que

ACTE II, SCÈNE VI

si Tauteur n'en est pàs puni de mort, il déclarera la guerre au roi votre père, et mettra tout à feu et à sang.

ELSBETH

Viens écouter toute cette histoire, ma obère* Mon sérieux commence à m'abandonner.

Entre un autre page.

ELSBETH

Eh bien I quelle nouvelle?

LE PAGE

Madame, le bouffon du roi est en prison : c'est lui qui a enlevé la perruque du prince.

ELSBETH

Le bouffon est en prison? et sur Tordre du prince?

LE PAGE

Oui, Altesse.

ELSBETH

Viens, chère mère, il faut que je parle.

Elle sort avec sa gouyemante.

SCENE VI LE PRINCE, MARINONI

LE PRINCE

Non, non, laisse-moi me démasquer. Il est temps que j*éclate. Cela ne se passera pas ainsi. Feu et sang I une perruque royale au bout d'un hameçon! Sommes-nous chez les barbares, dans les déserts de la Sibérie? Y a-t-il encore sous le soleil quelque chose de civilisé et de

210 FANTASIO

convenable? J'écume de colère, et les yeux me sortent de la tête.

MARINOM.

Vous perdez tout par cette violence.

LE PRINCE

Et ce père, ce roi de Bavière, ce monarque vanté dans tous les almanachs de Tannée passée I cet homme qui a un ext&'ieur si

décent, qui s'exprime en termes si mesurés, et qui se met à rire en voyant la perruque de son gendre voler dans les airs ! Car enfin, Marinoni, je conviens que c'est ta perruque qui a été enlevée ; mais n'est-ce pas toujours celle du prince de Mantoue, puisque c'est lui que l'on croit voir en toi ? Quand je pense que si c'eût été moi, en chair et en os, ma perruque aurait peut-être... Ah ! il y a une Providence ; lorsque Dieu m'a envoyé tout d'un coup l'idée de naô travestir ; lorsque cet éclair a traversé ma pensée : « il faut que je me travestisse, » ce fatal événement était prévu par le destin. C'est lui qui a sauvé de l'affront le plus intolérable la tête qui gouverne mes peuples. Mais, par le ciel tout sera connu. C'est trop longtemps trahir ma dignité. Puisque les majestés divines et humaines sont impitoyablement violées et lacérées, puisqu'il n'y a plus chez les hommes de notions du Bien et du mal, puisque le roi de plusieurs milliers d'hommes éclate de rire comme un pale-frenier à la vue d'une perruque, Marinoni, rends-moi mon habit,

MAHINONI, ôtant son habit.

Si mon souverain le commande, je suis prêt à souô frir pour lui mille tortures.

ACTE II, SCÈNE VII. 2 H

LE PRINCE

Je connais ton dévouement. Viens, je vais dire au roi son fait en propres termes.

MARmONI.

Vous refusez la main de la princesse ? elle vous a cependant lorgné d'une manière évidente pendant tout le dîner.

Tu crois? Je me perds dans Un abîme de perplexités. Viens toujours, allons chez le roi.

MARINONI, tenant Thabit. .

Que faut-il faire, Altesse ?

LE PRINCE

Remets-le pour un instant. Tu me le rendras tout à ITieure ; ils seront bien plus pétrifiés en m'entendant prendre le ton qui me convient, sous ce frac de couleur foncée.

■ Il3 sortent.

SCÈNE viI

Une prison.

FANTASIO, seul.

Je ne sais s'il y a une Providence, mais c'est amusant d'y croire. Voilà pouriant une pauvre petite princesse qui allait épouser à son corps défendant un animal immonde, un cuistre de province, à qui le hasard a laissé tomber une couronne sur la tête, comme l'aigle d'Eschyle sa tortue. Tout était préparé ; les chandelles allumées, le prétendu poudré, la pauvre petite confes-

sée. Elle avait essuyé les deux charmantes larmes qae j'ai vues couler ce matin. Rien ne manquait que deux ou trois capucinades pour que le malheur de sa vie fût en règle. Il y avait dans tout cela la fortune de deux royaumes, la tranquillité de deux peuples; et il faut que j'imagine de me déguiser en bossu, pour venir me griser derechef dans l'office de notre bon roi, et pour pêcher au bout d'une ficelle la perruque de son cher allié I En vérité, lorsque je suis gris, je crois que j'ai quelque chose de surhumain. Voilà le mariage manqué et tout remis en question. Le prince de Mantoue a demandé ma tête en échange de sa perruque. Le roi de Bavière a trouvé la peine un peu forte, et n'a consenti qu'à la prison. Le prince de Mantoue, grâce à Dieu, est si bête, qu'il se ferait plutôt couper en morceaux que d'en démordre; ainsi la princesse reste fille, du moins pour cette fois. S'il n'y a pas là le sujet d'un poème épique en douze chants, je ne m'y connais pas. Pope et Boileau ont fait des vers admirables sur des sujets bien moins importants. Ah I si j'étais poète, comme je peindrais la scène de cette perruque voltigeant dans les airs I Mais celui qui est capable de faire de pareilles choses dédaigne de les écrire. Ainsi la postérité s'en passera.

U 8*endort. — Entrent Elsbeth et sa gouvemante, une bmpe à la main.

ELSBETH

11 dort; ferme la porte doucement.

LA GOUVERNANTE

Voyez; cela n'est pas douteux. Il a ôté sa perruque

ACTE II, SCÈNE VII

postiche, sa difformité a disparu en même temps ; le voilà tel qu'il est, tel que ses peuples le voient sur son char de triomphe ; c'est le noble prince de Mantoue.

Oui, c'est lui; voilà ma curiosité satisfaite ; je voulais voir son visage, et rien de plus ; laisse-moi me pencher sur lui.

Elle prend la lampe.

Psyché, prends garde à ta goutte d'huile.

LA GOUVERNANTE

n est beau comme un vrai Jésus.

ELSBETH

Pourquoi m'as-tu donné à lire tant de romans et de contes de fées? Pourquoi as-tu semé dans ma pauvre pensée tant de fleurs étranges et mystérieuses ?

LA GOUVERNANTE

Gomme vous voilà émue sur la pointe de vos petits pieds I

ELSBETH

Il s'éveille; allons-nous-en.

FANTASIO, s'évefflant.

Est-ce un rêve ? Je tiens le coin d'une robe blanche.

ELSBETH

L&chez-moi; laissez-moi partir.

FANTASIO

C'est vous, princesse I Si c'est la grâce du bouffon du roi que vous m'apportez si divinement, laissez-m<>i remettre ma bosse et ma perruque; ce sera fait dans an instant.

2!^ FANTASIO

LA GOXrVEBNANTE.

Ah! prince, qu'il vous sied mal de nous tromper ainsi I Ne reprenez pas ce costume ; nous savons tout.

FANTASIO

Prince? Où en voyez-vous un?

LA GOUVERNANTE

A quoi sert-il de dissimuler?

FANTASIO

Je ne dissimule pas le moins du monde; par quel hasard m'appelez-vous prince?

LA GOUVERNANTE

Je connais mes devoirs envers Votre Altesse.

FANTASIO

Madame, je vous supplie de m'expliquer les paroles de cette honnête dame, y a-t-il réellement quelque méprise extravagante,

ou suis-je l'objet d'une raillerie?

ELSBETH

Pourquoi le demander, lorsque c'est vous-même qui raillez?

FANTASIO

Suis-je donc un prince, par hasard? Concevrait-on quelque soupçon sur l'honneur de ma mère?

Qui êtes-vous, si vous n'êtes pas le prince de Mantoue?

FANTASIO

Mon nom est Fantasio; je suis un bourgeois de Munich.

U lui montre une lettre.

ACTE II, SCÈNE VII

ELSBETH

Un bourgeois de Munich? Et pourquoi êtes-vous déguisé ?
Que faites-vous ici ?

FANTASIO

Madame, je vous supplie de me pardonner, n se Jette à genoux.

ELSBETH

Que veut dire cela? Relevez-vous, homme, et sortez d'ici! Je vous fais grâce d'une punition que vous mériteriez peut-être. Qui vous a poussé à cette action?

FANTASIO

Je ne puis dire le motif qui m'a conduit ici.

ELSBETH

Vous ne pouvez le dire? et cependant je veux le savoir.

Excusez-moi, je n'ose l'avouer.

LA GOUVERNEANTE.

Sortons, Elsbeth; ne vous exposez pas à entendre des discours indignes de vous. Cet homme est un voleur, ou un insolent qui va vous parler d'amour.

ELSBETH

Je veux savoir la raison qui vous a fait prendre ce costume.

FANTASIO

Je VOUS supplie, épargnez-moi.

ELSBETH

Non, non! parlez, ou je ferme cette porte sur vous pour dix ans.

FANTASIO

Madame, je suis criblé de dettes ; mes créanciers ont

216 FANTASIO

obtenu un arrêt contre moi ; à l'heure où je vous parle, mes meubles sont vendus, et si je n'étais dans cette prison, je serais dans une autre. On a dû venir m'arrêter hier au soir; ne sachant où passer la nuit, ni comment me soustraire aux poursuites des huissiers, j'ai imaginé de prendre ce costume et de venir me réfugier aux pieds du roi ; si vous me rendez la liberté, on va me prendre au collet; mon oncle est un avare qui vit de pommes de terre et de radis, et qui me laisse mourir de faim dans tous les cabarets du royaume. Puisque vous voulez le savoir, je dois vingt mille écus.

ELSBETH

Tout cela est-il vrai?

FANTASIO

Si je mens, je consens à les payer.

On entend un bruit de chevaux.

LA GOUVERNANTE

Voilà des chevaux qui passent; c'est le roi en per, sonne. Si je pouvais faire signe à un page i Elle appelle par la fenêtre.

Holà! Flamel, où allez-vous donc?

LE PAGE, en dehors.

Le prince de Mantoue va partir.

LA GOUVERNANTE

Le prince de Mantoue I

LE PAGE

Oui, la guerre est déclarée. Il y a eu entre lui et le roi une scène épouvantable devant toute la cour, et le mariage de la princesse est rompu.

ACTE II, SCÈNE VII

ELSBETH

Entendez-vous cela, monsieur Fantasio? vous avez fciit manquer mon mariage»

LA GOUVERNANTE

Seigneur mon Dieu I le prince de Mantoue s'en va, •et je ne l'aurai pas vu I

ELSBETH

Si la guerre est déclarée, quel malheur I

FANTASIO

Vous appelez cela un malheur, Altesse? Aîmerîezvous mieux un mari qui prend fait et cause pour sa perruque? Eh I Madame, si la guerre est déclarée, nous saurons quoi faire de nos bras ; les oisifs de nos promenades mettront leurs uniformes; moi-même je prendrai mon fusil de chasse, s'il n'est pas encore vendu. Nous irons faire un tour d'Italie, et, si vous entrez jamais à Mantoue, ce

sera comme une véritable reine, sans qu'il y ait besoin pour cela d'autres cierges que nos épées.

ELSBETH

Fantasio, veux-tu rester le bouffon de mon père? Je le paie tes vingt mille écus.

FANTASIO

Je le voudrais de grand cœur, mais en vérité, si j'y étais forcé, je sauterais par la fenêtre pour me sauver an de ces jours.

ELSBETH

Pourquoi? tu vois que Saint-Jean est mort; il nous faut absolument un bouffon,

FANTASIO

J'aime ce métier plus que tout autre ; mais je ne puis

COMÉDIES. I. id

218 FANTASIO

faire aucun métier. Si vous trouvez que cela vaille vingt, mille écus de vous avoir débarrassée du prince de Mantoue, donnez-les-moi et ne payez pas mes dettes. Un gentilhomme sans dettes nq saurait où se présenter.- Il ne m'est jamais v^snu à Tesprit de me trouver sans dettes. . .

ELSBETH

Eh bien! je te les donne; mais prends les clefs de mon jardin : le j'our où tu t'ennuieras d'être poursuivi par tes créanciers, viens

te cacher dans les bluets où je t'ai tl*ouvé ce matin; aie soin de prendre ta perruque et ton habit batriolé; ne parais jamais devant ÇQoi sans cette taille contrefaite et ces grelots d'argent, car c'est ainsi que tu m'as plu : tii redeviendras mon bouffon pour le temps qu'il te plaira de l'être, et puis tu iras à tes affaires. Maintenant tu peux t'en aller, la porte est ouverte.

LA GOUVERNANTE

Est-il possible que le prince de Mantoue soit parti sans que je l'aie vul

ACTE PREMIER SCENE PREMIÈRE

Une place devant le château.

LE CHŒUR

Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans, les bluets fleuris, vêtu dé neuf, récritoire au côté. Gomme un poupon sur Toreiller, il se ballotte sur son ventre rebondi, et, les yeux à demi fermés, il marmotte un Pater noster dans son tri-

no ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR.

pie menton. Salut, maître Blazius ; vous arrivez aa temps de la vendange, pareil à une amphore antiq»:e.

, MAITRE BLAZIUS

Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance m'apportent ici premièrement un verre de ?in frais.

LE CHCEUR.

Voilà notre plus grande écuelle ; buvez, maître Blatins; le vin est bon ; vous parlerez après.

MAITRE BLAZIUS

Vous saurez, mes enfants, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité, et qu'il est reçu docteur à Paris. Il revient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si fleuries, qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or ; il ne voit pas un brin d'herbe à terre, qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin; et quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvrirez des yeux grands comme la porte que voilà, de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encre de toutes couleurs de ses propres mains et sans en rien dire à personne. Enfin, c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans; ainsi donc, mes bons amis, apportez une chaise, que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou ;

• ACTE I, SCÈNE L : : tU

la bête est tant soit peu rétive, et je ne serais pas fâché de boire énpore une gorgée avant d'entrer^

LE CHOEUR

Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous en dire si long[^]. Pussions-nous retrouver l'enfant dans le cœur de l'homme! '

MAITRE BLAZIUS

Ma foi, récuëlle est vide ; je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu; j'ai préparé, en trottant sur la route, deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur ; je vais tirer la cloche, n sort.

LE CnOBUR.

Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline ; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête un chardon entre les dents[^] Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que de ses mains osseuses «lie égi*atigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche ; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

DAME PLUCHE

Un verre d'eau, canaille que vous êtes! un verre d'eau et un peu de vinaigre I

LE CHCEUR.

D'où venez-vous, Pluche, ma mie? Vos faux cheveux sont couverts de poussière, voilà un toupet de gâte, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

DAME PLUGHE.

Sachez, manants, que la belle Camille, la nièce de Votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent sur Tordre exprès de monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation. Dieu merci, est terminée, et ceux qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnain; que le seigneur Dieu du ciel la conduise I Ainsi soit-ill Rangez-vous, canaille; il me semble que j'ai les jambes enflées.

« LE CHQBUB.

Défriguez-vous, honnête Pluche, et quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie ; nos blés sont secs comme vos tibias.

DAME PLUCHE

Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine ; donnez-moi la main pour descendre» vous êtes des butors et des mal appris Elle sort.

LE GHCBUR.

Mettons nos habits du dimanche, et attendons que le baron nous fasse appeler. Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air aujourd'hui.

Ils sortent.

S;CÈNE II

Le salon du baroiu

Entrent LE BARON, MAITRE BRIDAÏNB, ET MAITRE BLAZIUS.

LE BARON

Maître Bridaine, tous êtes mon ami ; je vous présente maître Blazius, gouverneur de mon fils. Mon fils a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés, il est docteur à quatre boules blanches. Maître Blazius, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse ; c'est mon ami,

MAITRE BLAZIUS, saluant.

A quatre boules blanches, seigneur ; littérature, philosophie, droit romain, droit canon.

LE BARON

Allez à votre chambre, cher Blazius, mon fils ne va pas tarder à paraître; faites \m peu de toilette, et revenez au coup de la cloche.

Maître Blazius sort.

MAITRE BRIDAINE

Vous dirai-je nia pensée, Monseigneur? le gouverneur de votre fils sent le vin à pleine bouche.

LE BARON

Cela est impossible.

MAITRE BIUDAIN.

J'en suis sûr comme de ma vie; il m'a parlé de fort près tout à l'heure ; il sent le vin à faire peur.

224 ON NE FAIT PAS AVEC L'AMOUR.

LE BARON

Brisons là ; je vous répète que cela est impossible. Entre dame Pluche,

Vous voilà, bonne dame Pluche? Ma nièce est sans doute avec vous?

DAME PLUCHE

Elle me suit, Monseigneur ; je l'ai devancée de quelques pas.

LE BARON

Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente la dame Pluche, gouvernante de ma nièce. Ma nièce est depuis hier, à sept heures de nuit, parvenue à Tâgé de dix-huit ans ; elle sort du meilleur couvent de France. Dame Pluche, je vous présente maître Bridaine curé de la paroisse ; c'est mon ami.

DAME PLUCHE, saluant.

Du meilleur couvent de France, Seigneur, et je puis ajouter ; la meilleure chrétienne du couvent

LE BARON

Allez, dame Pluche, réparer le désordre où vous voilà, ma nièce va bientôt venir, j'espère; soyez prête à l'heure du dîner.

Dame Pluche sort.

MAITRE BRIDAINÉ

Cette vieille demoiselle paraît tout à fait pleine d'onction.

LE BARON

Pleine d'onction et de componction, maître Bridaine ; sa vertu est inattaquable.

MAITRE BRIDAINÉ

Mais le gouverneur sent le vin, j'en ai la certitude.

ACTE 1, SCÈNE II

LE BARON. - -

Maître Bridaine, il y a des moments où je doute de Votre amitié; Prenez-vous à tâche de me contredire? Pas un mot de plus là-dessus. J'ai formé le dessein de marier mon fils avec ma nièce ; c'est un couple assorti : leur éducation me coûte six mille écus.

MAITRE BRIDAINÉ.* '

Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses.

LE BARON

Je les ai, Bridaine ; elles sont sur ma table dans mon cabinet. mon ami ! apprenez maintenant que je suis plein de joie. Vous savez que j'ai eu de tout temps la plus profonde horreur pour la solitude. Cependant la place que j'occupe et la gravité de mon habit me forcent à rester dans ce château pendant trois mois d'hiver et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général, et de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à son valet de chambre l'ordre rigoureux de ne laisser entrer personne. Qu'il est austère et difficile le recueillement de l'homme d'État ! et quel plaisir ne trouverai-je pas à tempérer, par la présence de mes deux enfants réunis, la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé receveur !

MAITRE BRIDAINÉ

Ce mariage se fera-t-il ici ou à Paris ?

LE BARON

Voilà où je vous attendais, Bridaine ; j'étais sûr de cette question. Eh bien ! mon ami, que diriez-vous si ces mains que voilà, oui, Bridaine, vos propres mains,

— ne les regardez pas d'une manière aussi piteuse, — étaient destinées à bénir solennellement l'accomplissement de mes rêves les plus chers ? Hé ?

MAITRE BRIDAINÉ

Je me tais : la reconnaissance me ferme la bouche.

LE BARON

Regardez par cette fenêtre; ne voyez-vous pas que mes gens se portent en foule à la grille? Mes deux enfants arrivent en même temps; voilà la combinaison' la plus heureuse. J'ai disposé les choses de manière à tout prévoir. Ma nièce sera introduite par cette porte à gauche, et mon ûls par cette porte à droite. Qu'en dites-vous? Je me fais une fête de voir comme ils s'aborderont, ce qu'ils se diront; six mille écus ne sont pas une bagatelle, il ne faut pas s'y tromper. Ces enfants s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau. — Bridaine, il me vient une idée?

MAITRE BRIDAINÉ

Laquelle?

LE BARON

Pendant le dîner, sans avoir l'air d'y toucher, — tous comprenez, mon ami, — tout en vidant quelques coupes joyeuses, vous savez le latin, Bridaine?

MAITRE BRIDAINÉ

Ita ^depol^ pardi^Uy si je le sais I

LE BARON

Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce gar çôn, — discrètement, s'entend, — devant sa cousine ; cela ne peut produire qu'un bon effet; — faites4e parler un peu latin, — non pas précisément pendant le

ACTE I, SCÈNE II

dîner, cela deviendrait fastidieux, et quant à mai, je n'y comprends rien: — mais au dessert, entendez-vous?

MAITRE BRIDAINÉ

Si vous n'y comprenez rien. Monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

Raison de plus; ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend? D'où sortez-vous, Bridainé? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

HAÏRÉ BRIDAINÉ.

Je connais peu les femmes ; mais il me sembla qu'il est difficile qu'on admire ce qu'on ne comprend pas.

LE BARON

Je les connais, Bridainé, je connais ces êtres charmants et indéfinissables; Soyez persuadé qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les yeux, et que plus on leur en jette, plus elles s'écarquillent, afin d'en gober davantage.

Perdican entre d'un côté, Camille de l'autre.

Bonjour, mes enfants ; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican! embrassez-moi, et embrassez-vous.

PERDICAN

Bonjour, mon père, ma sœur bien-aimée ! Quel bonheur ! que je suis heureux !

CAMILLE

Mon père et mon cousin, je vous salue.

PERDICAN

Gomme te voilà grande, Camille ! et belle comme le jour.

LEBARON»

Quand as-tu quitté Paris, Perdicau?

PERDICAN

Mercredi, je crois, ou mardi. Gomme te voilà métamorphosée en femme ! Je suis donc un homme, moi ? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

LE BAHON.

Vous devez être fatigués ; la route est longue, et il fait chaud.

PERDICAN

Ohî mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, comme Camille est jolie 1

LE BARON

Allons, Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE

Excusez-moi.

LE BARON

Un compliment vaut un baiser ; embrasse-la, Perdican.

PERDICAN

Si ma cousine recule quand je lui tends la main, je vous dirai à mon tour : Excusez-moi ^ l'amour peut voler un baiser, mais non pas l'amitié.

L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

LE BARON, à maître Bridaine.

Voilà un commencement de mauvais augure, hé?

ACTE I, SCÈNE IL

MAITRE BRIDAINÉ, Au baron.

Trop de pudeur est sans doute un défaut; mais le mariage lève bien des scrupules.

LE BARON, à maître Bridaine,

Je suis choqué, — blessé. — Cette réponse m'a déplu.

— Excusez-moi l Avez-vous vu qu'elle a fait mine de se signer?
— Venez ici que je vous parle. — Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment, qui devait m'être «i doux, est complètement gâté. — Je suis vexé, piqué.

— Diable I voilà qui est fort mauvais.

MAITRE BRIDAINÉ

Dites-leur quelques mots ; les voilà qui se tournent le<ïbs.

LE BARON

Eh bien! mes enfants, à quoi pensez-vous donc? Que fais-tu là, Camille, devant cette tapisserie? CAMILLE, regardant un tableau.

Voilà un beau portrait, mon oncle I N'est-ce pas une grand'-tante à nous ?

Oui, mon enfant, c'est ta bisaïeule, — ou du moins la sœur de ton bisaïeul, car la chère dame n'a jamais concouru, — pour sa part, je crois, autrement qu'en prières, — à l'accroissement de la famille. — C'était, ma foi, une sainte femme.

CAMILLE

Oh! oui, une sainte I c'est ma grand'tante Isabelle. Comme ce costume religieux lui va bien!

LE BARON

Et toi, Perdican, que fais-tu là devant ce pot de fleurs?

PERDIGAN.

Yoilà' une fleur charmante, mon père. C'est un héliotrope.

LE BARON

Te moques-tu? elle est grosse comme une mouche.

PERDIGAN

Cette petite fleur grosse comme une mouche a bien son prix.

MAITRE BRIDAINÉ

Sans doute I le docteur a raison. Demandez-lui à quel sexe, à quelle claisse elle appartient, de quels éléuients elle se forme, d'où lui viennent sa sève et sa couleur; il vous ravira en extase en vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur,

PERDIGAN.

Je n'en sais pas si long, mon révérende Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout.

SCENE III

: evant le ch&teaa.

Entre LE CHOEUR*

Plusieurs choses me divertissent et excitent ma curiosité. Venez, mes amis, et asseyons-nous sous ce noyer. Deux formidables dîneurs sont en ce moment > en présence au château, maître Bridaine et maître Blazius.N'avez-vous pas fait une remarque? C'est que, lorsque deux hommes à peu près pareils, également gros.

ACTE I, SCÈNE III

également sots, ayant Içs mêmes Tices et les mêmes passions, viennent par hasard h se rencontrer, il faut nécessairement qu'ils

s'adorent ou qu'ils s'exècrent. Par la raison que les contraires s'attirent, qu'un homme grand et desséché s'fimerà un homme petit et rond, que les blonds i^e cherchent les bruns, et réciproquement, je prévois une lutte secrète entre le gouverneur et le curé. Tous deux sont armés d'une é^ale impudence ; tous deux ont pour ventre un tonneau ; non-seulement ils sont gloutons, mais ils sont gourmets; tous deux se disputeront, à dîner, non-seulement la quantité, mais la qualité. Si le poisson est petit, comment faire? et dans tous les cas une langue de carpe ne peut se partager, et une carpe ne peut avoir deux langues. Item^ tous deux sont bavards ; mais à la rigueur ils peuvent parler ensemble sans s'écouter ni l'un ni l'autre. Déjà maître Bridaine a voulu adresser au jeune Perdican plusieurs questions pédantes, et le gouverneur a froncé le sourcil. Il lui est désagréable qu'un autre que lui semble mettre son élève à l'épreuve. Iteniy ils çont aussi ignorants l'un que l'autre. 7/em, ils sont prêtres tous deux ; l'un se targuera de sa cure, l'autre se rengorgera dans sa charge de gouverneur. Maître Blazius confesse le fils, et maître Bridaine le père. Déjà je les vois accoudés sur la table, les joues enflammées, les yeux à fleur de tête, secouer pleins de haine leurs' triples mentons Us se regardent de la tête aux pieds, fls préludent par de légères escarmouches ; bientôt la guerre se déclare ; les cuistreries de toute espèce se croisent et s'échangent, et, pour comble de malheur,

entre les^ deux ivrognes s'agite dame Pluche, qui les repousse l'un et l'autre de ses coudes affilés.

Mauntenant que voilà le dîner fini, on ouvre la grille du château. C'est la compagnie qui sort; retirons-nous à l'écart.

f ni sortent. ~ Entrent le baron et dame Pluche,

LE BARON

Vénérable Pluche, je suis peiné.

DAME PLUCHE

. Est-il possible, Monseigneur?

LE BARON

Oui, Pluche, cela est possible. J'avais compté depuis longtemps, — j'avais même écrit, noté, — sur mes tablettes de poche, — que ce jour devait être le plus agréable de mes jours, — oui, bonne dame, le plus agréable. — Vous n'ignorez pas que mon dessein était de marier mon fils avec ma nièce ; — cela était résolu, — convenu, — j'en avais parlé à Bridaine, — et je vois, je crois voir, que ces enfants se parlent froidement ; Us ne se sont pas dit un mot.

DAME PLUCHE

Les voilà qui viennent. Monseigneur. Sont-ils prévenus de vos projets?

LE BARON

Je leur en ai touché quelques mots en particulier. Je crois qu'il serait bon, puisque les voilà réunis, de nous asseoir sous cet ombrage propice, et de les laisser ensemble un instant.

n se retire nvec dame Plache. -^ Entrent Camille et Perdican

ACTE I, SCÈNE III

PEBDICAN.

Sais-tu que cela n'a rien de beau, GamiUe, de m'avoir refusé un baiser?

CAMILLE

Je suis comme cela ; c'est ma manière.

PEBDICAN.

Veux-tu mon bras pour faire un tour dans le village?

CAMILLE

Non, je suis lasse.

Cela ne te ferait pas plaisir de revoir la prairie ? Te souviens-tu de nos parties sur le igateau? Viens, nous descendrons jusqu'aux moulins; je tiendrai les rames, et toi le gouvernail.

CAMILLE

Je n'en ai nulle envie.

PERDIGAN.

Tu me fends l'âme. Quoi! pas un souvenir, Camille? pas un battement de cœur pour notre enfance, pour tout ce pauvre temps passé, si bon, si doux, si plein de niaiseries délicieuses? Tu ne veux pas venir voirie sentier par où nous allions à la ferme?

CAMILLE

Non, pas ce soir.

PERDIGAN.

Pas ce soir et quand donc? Toute notre vie est là.

CAMILLE

Je ne suis pas assez jeune pour m'amuser de me* poupées, ni assez vieille pour aimer le passé. »

- : PERDIGAN.

Comment dis-tu cela ?

GAIULLE.

Je dis que les souvenirs d'enfance ne. ^ont pas de mon goût.

PERDIGAN.

Cela t'ennuie?

CAMILLE

Oui, cela m'ennuie.

PERDIGAN

Pauvre enfant ! Je te plains sincèrement.

ns sortent chacun de leur côté*

LE BARON, rentrant avec dame Pluche.

Vous le voyez, et vous Tentendez, excellente Pluche ; je m'attendais à la plus suave harmonie, et il me semble assister à un concert où le violon joue : Mon cœur soupire^ pendant que la

flûte joue Vive Henri IV. Songez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. Voilà pourtant ce qui se passe dans mon cœur. .

DAME PLUCHE

Je l'avoue; il m'est impossible de blâmer Camille, et rien n'est de plus niauvais ton, à mon sens, que les par> tips de bateau. ' \

LEBARON. ^

Parlez-vous sérieusement?

DAME PLUCHE

Seigneur, une jeune fille qui se respecte ne se hasarde pas sur le^ pièces d'eau.

LE BARON

Mais observez donc,^ dame Pluche, que son coosin doit l'épouser, et que dès lors...

ACTE I, SCÈNE IV

DAME PLUGHE.

Les convenances défendent de tenir un gouvernail, et il est malséant de quitter la terre fe^ me seule avec un jeune homme.

LE BARON

Mais je répète,... je vous dis.. .

DAME PLUGHE.

C'est là mon opinion.

LE BARON

Êtes-vous folle? En vérité, vous me feriez dire... Il y a certaines' expressions que je ne veux pas,... qui me répugnent... Vous me donnez envie... En vérité, si je ne me retenais... Vous êtes une pécure, Pluche I je ne ,sais que penser de vous.

U sort. '

SCENE IV

Une place.

LE CHOEUR, PERDIGAN.

PERDICAN

Bonjour, m'es amis. Me reconnaissez-vous?

LE CHOEUR

Seigneur, vous ressemblez à un enfant que nous avons beaucoup aimé,

PERÔICAN.

N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pdur passer les ruisseaux de vos prairies, vous qui m'avez fait danser sur vos genoux, qui m'avez pria en

croupe sur vos chevaux robustes, qui vous êtes serrés quelquefois autour de vos tables pour me faire une place au souper de la ferme ?

LE CHOEUR

Nous nous en souvenons, Seigneur. Vous étiez bien; le plus mauvais garnement et le meilleur garçon de la terre.

PERDICAN

Et pourquoi donc alors ne m'embrassez-vous pas,' au lieu de me saluer comme un étranger?

LE CHOEUR

Que Dieu te bénisse, enfant de' nos entrailles ! Chacun de nous voudrait te prendre dans ses bras, mais nous sommes vieux, Monseigneur, et vous êtes un homme.

PERDICAN

Oui, il y a dix ans que je ne vous ai vus, et en un jour tout change sous le soleil. Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel, et vous vous êtes courbés de quelques pouces vers le tombeau. Vos têtes ont blanchi, vos pas sont devenus plus lents, vous ne pouvez plus soulever de terre votre enfant d'autrefois. C'est donc à moi d'être votre père, à vous qui avez été les miens.

LÉ CHOEUR

Votre retour est un jour plus heureux que votre naissance. 11 est plus doux de retrouver ce qu'on aime que d'embrasser un nouveau-né.

PERDICAN

Voilà donc ma chère vallée I mes noyers, mes sen-

ACTE I, SCÈNE IV

tiers verts, ma petite fontaine I voilà mes jours passés encore tout pleins de vie, voilà le monde mystérieux des rêves de mon enfance I patrie I patrie, mot incompréhensible 1 rhomme n'est-il donc né que pour un coin de terre, pour y bâtir son nid et pour y vivre un jour?

LE CHOEUR

On nous a dit que vous êtes, un savant, Monseigneur.

Oui, on me Ta dit aussi. Les sciences sont une belle chose, mes enfants ; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la glus belle de toutes, Toubli de ce qjtt'on sait. ,

LE CHOEUR

11 s'est fait plus d'un changement pendant votre absence. Il y a des filles mariées et des garçons partis pour l'armée.

PERDICAN

Vous me conterez tout cela. Je m'attends bien à du nouveau; mais en vérité je n'en veux pas encore. Comme ce lavoir est petit I autrefois il me paraissait immense; j'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts, et je retrouve une goutte d'eau et des

brins d'herbe. Quelle est donc cette jeune fille qui chante à sa croisée derrière ces arbres?

LE CHOEUR

C'est Rosette, la sœur de lait de votre cousine Camille.

PERDICAN 8'avançant.

Descends vite. Rosette, et viens ici.

BOSETTB, entrant.

Oui, Monseigneur.

PEBDICAN.

Tu me voyais de ta fenêtre, et tu ne venais pas, mé chante fille ! Donne-moi vite cette main-là, et ces joi^es* là, que je t'embrasse.

ROSETTE

Oui, Monseigneur.

PERDIGAN.

Es-tu mariée, petite? on m*a dit que tu Tétais*

ROSETTE

Oh! non.

PERDIGAN.

Pourquoi? il n'y a pas dans le village de plus jolie fille que toi. Nous te marierons, mon enfant.

LE GHOBUR.

Monseigneur, elle veut mourir fille.

PERDIGAN.

Est-ce vrai, Rosette ?

ROSETTE

Oh I non.

PERDIGAN*

Ta sœur Camille est arrivée. L'as-tu vue?

ROSETTE

Elle n'est pas encore venue par ici*

Va-t'en vite mettre ta robe neuve, et viens souper au château.

SCÈNE V

Une salle.

Entrent LE BARON ET MAITRE BLAZIUS.

MAIME BLÂZIUS.

Seigneur, j'ai un mot à vous dire ; le curé de la paroisse est un ivrogne.

, LE BARON

Fi donc I cela ne se peut pas.

MAITRE BLAZIUS

J'en suis certain; il a bu à dîner trois bouteilles de vin.

LE BARON

Cela est exorbitant.

MAITRE BLAZIUS

Et, en sortant de table, il a marché sur les platesbandes.

Sur les plates-bandes ! — Je suis confondu. Voilà qui est étrange! — Boire trois bouteilles de vin à dîner! marcher sur les plates-bandes \ c'est incompréhensible. Et pourquoi ne marchait-il pas dans l'allée ?

MAITRE BLAZIUS

Parce qu'il allait de travers.

LE BARON, à part.

. Je commence à croire que Bridaine avait raison ce laatin. Ce Blazius sent le vin d'une manière horrible.

i40 ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR.

MAITRE BLAZIUS

De plus il a mangé beaucoup ; sa parole était embar
rassée.

LE BARON

Vraiment, je l'ai remarqué aussi.

MAITRE BLAZIUS

Il a lâché quelques mots latins; c'était autant d'iolécismes ; Seigneur, c'est un homme dépravé.

LE BARON, à part.

Pouah ! ce Blazius a une odeur qui est intolérable. — Apprenez, gouverneur,* que j'ai bien autre chose en tête, et que je ne me mêle jamais de ce qu'on boit ni de ce qu'on mange. Je ne suis pas un majordome.

A Dieu ne plaise que je vous déplaise, monsieur le baron. Votre vin est bon.

LE BARON

Il y a de bon vin dans mes caves.

MAITRE BRIDAINÉ, entrant.

Seigneur, votre fils est sur la place, suivi de tous les polissons du village.

LE BARON

Cela est impossible.

MAITRE BRIDAINÉ

Je l'ai vu de mes propres yeux. Il ramassait des cailloux pour faire des ricochets.

LE BARON

Des ricochets! ma tête s'égare; voilà mes idées qui se bouleversent. Vous me faites un rapport insensé, là! idaine. Il est inouï qu'un docteur fasse des ricochets.

GooQle

ACTE II, SCÈNE I

MAITRE BRIDAINÉ

Mettez-vous à la fenêtre, Monseigneur, vous le verrez de vos propres yeux.

LE BARON à part.

ciel ! Blazius a raison ; Bridaine va de travers.

MAITRE BRIDAINÉ

Regardez, Monseigneur, le voilà au bord du lavoir. n tient sous le bras une jeune paysanne.

LE BARON

Une jeune paysanne ! Mon fils vient-il ici pour débaucher mes vassales? Une paysanne sous le bras! et tous les gamins du village autour de lui! Je me sens hors de moi.

MAITRE BRIDAINÉ

Cela crie vengeance.

LE BARON

Tout est perdu ! — r perdu san: ressource I — Je suisperdu :
Bridaine va de travers, Blazius sent le vin à faire horreur, et mon
fils séduit toutes les filles du village en faisant des ricochets !

Il sort.

SCÈNE PREMIÈRE

Un jardin.

Entrent MAITRE BLAZIUS ET PERDIGAN,

MAITRE BLAZIUS

Seigneur, votre père est au désespoir.

t'k2 ON NE BADINE PAS AVEC L*AMOUR.

PERDICAN

Pourquoi cela?

MAITRE BLAZIUS

Vous n'ignorez pas qu'il avait formé le projet de vous unir à
votre cousine Camille ?

PERBIGAN.

Eh bien? — Je ne demande pas mieux.

MAITRE BLAZIUS

Cependant le baron croit remarquer que vos carao tères ne s'accordent pas.

PERDICAN

Gela est malheureux; je ne puis refaire le mien.

MAITRE BLAZIUS

Rendez-vous par là ce mariage impossible?

PERDICAN

Je vous répète que je ne demande pas mieux que d'épouser Camille. Allez trouver le baroi et dites-lui cela.

MAITRE BLAZIUS

Seigneur, je me retire : voilà votre cousine qui vient de ce côté.

Il sort. — Entre Camille.

PERDICAN

Déjà levée, cousine? J'en suis toujours pour ce que le t'ai dit hier ; tu es jolie comme un cœur.

CAMILLE

Parlons sérieusement, Perdican; votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez ; mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti cet pris là-dessus.

ACTE II, SCÈNE I

PERDICAN

Tant pis pour moi ai je vous déplais.

GAMaLE.

Pas plus qu'un auti^e, je ne veux pas me marier ; il n'y a rien là dont votre orgueil puisse souffrir.

PERDICAN

L'orgueil n'est pas mon fait; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE

Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère, je retourne demain au couvent,

PERDICAN

Il y a de la franchise dans ta démarche; touche là, et soyons bons amis.

CAMILLE

Je n'aime pas les attouchements.

PERDICAN, lui* prenant la main..

Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que crainstu de moi? Tu ne veux pas qu'on nous marie? eh bien ! ne nous marions pas; est-ce une raison pour nous haïr? ne sommes-nous pas le frère et la sœur? Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans

son testament, elle a voulu que notre amitié fût éternelle, voilà toutj ce qu'elle a voulu. Pourquoi nous marier? voilà tal main et voilà la mienne ; et pour qu'elles restent unies ainsi jusqu'au dernier soupir, crois-tu qu'il nous faille un prêtre? Nous n'avons besoin que de Dieu.

CAMILLE

Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent.

n\ ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUH.

PERDIGAN.

Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le château demain ; hier, tu as refusé de faire un tour de jardin, parce que tu voyais en moi un mari dont tu ne voulais pas. Reste ici quelques jours, laisse-moi espérer que notre viej passée n'est pas morte à jamais dans ton cœur.

CAMILLE

Je suis obligée de partir.

Pourquoi?

CAMILLE

C'est mon secret.

PERDIGAN.

En aimes-tu un autre que moi?

CAMILLE

Non ; mais je veux partir.

PERDIGAN.

Irrévocablement ?

CAMILLE

Oui, irrévocablement.

PERDIGAN.

Eh bien! adieu. J'aurais voulu m*asseoir avec toi sous les marronniers du petit bois, et causer de bonne amitié une heure ou deux. Mais si cela te déplaît, n'en parlons plus ; adieu, mon enfant.

Il sort.

CAMILLE, à dame Pluche qui entre.

Dame Pluche, tout est-il prêt? Partirons-nous demain? Mon tuteur a-tril fini ses comptes?

ACTE II, SCÈNE II

DAME PLUGHE.

Ouï, cnère colombe sans tache. Le baron m'a traitée de pécore hier soir, et je suis enchantée de partir.

CAMILLE

Tenez, voilà un mot d'écrit que vous porterez avant dîner, de ma part, à mon cousin Perdican.

DAME PLUGHE.

Seigneur mon Dieu! est-ce possible? Vous écrivez un billet à un homme ?

CAMILLE

Ne dois-je pas être sa femme? Je puis bien écrire h mon fiancé.

DAME PLUGHE.

Le seigneur Perdican sort d'ici. Que pouvez-vous lui écrire ? Votre fiancé, miséricorde ! Serait-il vrai que TOUS oubliez Jésus ?

CAMILLE

Faites ce que je vous dis, et disposez tout pour noire départ*

Elles sortent.

SCÈNE II

La salle à manger. — On met le couvert.

Entre MAITRE BRIDAINE.

Ceia est certain, on lui donnera encore aujourd'hui ■ la place d'honneur. Cette chaise que j'ai occupée si longtemps à la droite du baron sera la proie du gouver- ©eur. malheureux que je suis

Un âne b  t  , im ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la

table! Le majordome lui versera le premier verre de malaga, et lorsque les plats arriveront à moi, ils seront à moitié froids, et les meilleurs morceaux déjà avalés : il ne restera plus autour des perdreaux ni choux ni ca* rottes. sainte   glise catholique ! Qu'on lui ait donné cette place hier, cela se concevait; il venait d'arriver; c'était la première fois, depuis nombre d'années, qu'il s'asseyait à cette table. Dieu ! comme il dévorait ! Non, rien ne me restera que des os et des pattes de poulet Je ne souffrirai pas cet affront. Adieu, vénérable'fauteuil où je me suis renversé tant de fois gorgé de mets succulents I Adieu, bouteilles cachetées, fumet sans pareil de venaisons cuites à point ! Adieu, table splendide, noble salle à manger, je ne dirai plus le b  n  dict   I Je retourne à ma cure ; on ne me verra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme César, être le premier au village que le second dans Rome.

U sort.

ACTE II, SCÈNE III

PERDICAN

Quel mal y trouves-tu ? Je t'embrasserais devant ta mère. N'es-tu pas la sœur de Camille? ne suis-je pas ton frère comme je suis le sien ?

ROSETTE

Des mots sont des mots et des baisers sont des baisers. Je n'ai guère d'esprit, et je m'en aperçois bien sitôt que je veux dire quelque chose. Les belles dames savent leur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche ; leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue, leurs amoureux sur les lèvres; moi, tout le monde m'embrasse sur. les deux joues, et cela me chagrine.

PERDICAN

Que tu es jolie, moiï enfant !

ROSETTE

Il ne faut pas non plus vous fâcher pour cela. Comme VOUS paraissez triste ce matin I Votre mariage est donc manqué ?

PERDICAN

Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé ; les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent aussi ; mais Camille ne s'en souvient pas. Et toi. Rosette, à quand le mariage ?

ROSETTE

Ne parlons pas de cela, voulez-vous? Parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

De tout ce qui te plaira, de tout ce qui peut passer sur

tes lèvres sans leur ôter ce sourire céleste que je respecte plus que ma vie.

U Tembrasse.

ROSETTE

Vous respectez mon sourire, mais vous ne respectez guère mes lèvres, à ce qu'il me semble. Regardez donc; voilà une goutte de pluie qui me tombe sur la main, et cependant le ciel est pur.

FERDIGAN.

Pardonne-moi.

ROSETTE

Que vous ai-je fait, pour que vous pleuriez?

Ils sortent.

SCENE IV

Au château.

Entrent MAITRE BLAZIUS ET LE BARON.

Seigneur, j'ai une chose singulière à vous dire. Tout à l'instant, j'étais par hasard dans l'office, je veux dire dans la galerie : qu'aurais-je été faire dans l'office? j'étais donc dans la galerie. J'avais trouvé par accident une bouteille, je veux dire une carafe d'eau : comment aurais-je trouvé une bouteille dans la galerie? J'étais donc en train de boire un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour passer le temps, et je regardais par la fenêtre, entre deux vases de fleurs qui me paraissaient d'un goût moderne, bien qu'ils soient imités de rétrusque :

ACTE II, SCÈNE IV

LE BARON

Quelle insupportable manière de parler tous avez adoptée, Blazius! vos discours sont inexplicables.

MAITRE BLAZInS.

Écoutez-moi, Seigneur, prêtez-moi un moment d'attention. Je regardais donc par la fenêtre. Ne vous impatientez pas, au nom du ciel ! il y va de Thonneur de la famille.

LE BARON

De la famille t voilà qui est incompréhensible. Do l'honneur de la famille, Blazius. Savez-vous que nous sommes trente-sept mâles, et presque autant de femmes, tant à Paris qu'en province ?

ILAITRE BLAZIUS.

Permettez-moi de continuer. Tandis que je buvais un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour hâter la digestion tardive, imaginez que j'ai vu passer sous la fenêtre damé Pluche hors d'haleine.

LE BARON

Pourquoi: hors d'haleine, Blazius? ceci est insolite.

MAITRE BLAZIUS

Et à côté d'elle, rouge de colère, votre nièce Camille.

LE BARON

Qui était rouge de colère, ma nièce ou dame Pluche?

MAITRE BLAZIUS

Votre nièce. Seigneur.

LE BARON

Ma mère rouge de colère I Gela est inouï I Et comment savez-vous que c'était de colère? Elle pouvait

être rouge pour mille raisons ; elle avait sans doute poursuivi quelques papillons dans mon parterre.

MAITRE BLAZIUS

Je ne puis rien affirmer là-dessus ; cela se peut; mais elle s'écriait avec force : Ayez-y ! trouvez-le I faites ce qu'on vous dit I vous êtes une sotte ! je le veux I Et elle frappait avec son éventail sur le coude de dame Pluche, qui faisait un soubresaut dans la luzerne à chaque « clamation.

Dans la luzerne ?... Et que répondait la gouvernante aux extravagances de ma nièce? car cette conduite mérite d'être qualifiée ainsi.

MAITRE BLAZIUS

La gouvernante répondait : Je ne veux pas y aller! Je ne l'ai pas trouvé. Il fait la cour aux filles du village, à des gardeuses de dindons. Je suis trop vieille pour commencer à porter des messages d'amour; grâce à Dieu, j'ai vécu les mains pures jusqu'ici ; — et, tout en parlant, elle froissait dans ses mains un petit papier plié en quatre.

LE BARON

Je n'y comprends rien; mes idées s'embrouillent tout h fait. Quelle raison pouvait avoir dame Pluche pour froisser un papier plié en quatre en faisant des soubresauts dans une luzerne? Je ne puis ajouter foi à de pareilles monstruosité.

MAITRE BLAZIUS

Ne comprenez-vous pas clairement, Seigneur, ce que cela signifiait?

ACTE II, SCÈNE IV, îr.1

LE BARON

Non, en vérité, non, mon ami, je n'y comprends absolument rien. Tout cela me parît une conduite désordonnée, il est vrai, mais sans motif comme sans excuse.

Cela veut dire que votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON

Que dites-vous? Songez-vous de qui vous parlez? Pesez vos paroles, monsieur Tabbé.

MAITRE BLAZIUS

Je les pèserais dans la balance céleste qui doit peser mon âme au jugement dernier, que je n'y trouverais pas un mot qui sente la fausse monnaie. Votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON

Hais songez donc, mon ami, que cela est impossible.

MAITRE BLAZIUS

Pourquoi aurait-elle chargé sa gouvernante d'une lettre? Pourquoi aurait-elle crié : Trouvez-k/ tandis que l'autre boudait et rechignait?

LE BARON

Et à qui était adressée cette lettre?

MAITRE BLAZIUS

Voilà précisément le Awr, Monseigneur, hicjacet lepus. A qui était adressée cette lettre? à un homme qui fait la cour à une gardeuse de dindons. Or, un homme qui recherche en public une gardeuse de dindons peut être soupçonné violemment d'être né pour les garder im-

même. Cependant il est impossible que votre nièce, avec réduction qu'elle a reçue, soit éprise d'un pareil homme ; voilà ce que je dis, et ce qui fait que je n'y comprends rien non pins que vous[^] révérence]aiier.

LE BARON

ciel! ma nièce m'a déclaré ce matin même qu'elle refusait son cousin Perdican. Aimerais-elle un gardeur de dindons? Passons dans mon cabinet; j'ai éprouvé depuis hier des secousses si violentes, que je ne puis rassembler mes idées.

Us sortent.

SCÈNE V

Une fontaine dans un bois.

Entre PERDICAN, lisant un billet.

« Trouvez-vous à midi à la petite fontaine. » Que veut dire cela? tant de froideur, un refus si positif, si cruel, un orgueil si insensible, et un rendez-vous pardessus tout? Si c'est pour me parler d'affaires, pourquoi choisir un pareil endroit! Est-ce une coquetterie? Ce matin, en me promenant avec Rosette, j'ai entendu remuer dans les broussailles, et il m'a semblé que c'était un pas de biche. Y a-t-il ici quelque intrigue? Entre Camille,

CAMILLE

Bonjour, cousin; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la main malgré moi, je viens vous deman-

TM * * ■ p im

ACTE II, SCÈNE V

der de me donner la vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà.

Elle Tembrasse.

Maintenant, vous m'avez dit que vous seriez bien aise de causer de bonne amitié. Asseyez-vous là, et causons.

Elle 8*as8oit.

PERDIGAN.

Avais-je fait un rêve, ou en fais-je un autre en ce moment?

CAMILLE*

Vous avez trouvé singulier de recevoir un billet de moi, n'est-ce pas? Je suis d'humeur changeante ; mais vous m'avez dit ce matin un mot très-juste : « Puisque nous nous quittons, quittons-nous bons amis. » Vous ne savez pas la raison pour laquelle je pars, et je viens vous la dire : je vais prendre le voile.

PERDIGAN.

Est-ce possible? Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites comme aux jours d'autrefois?

CAMILLE

Oui, Perdican, c'est moi. Je viens revivre un quart d'heure de la vie passée. Je vous ai paru brusque et hautaine; cela est tout simple, j'ai renoncé au monde. Cependant, avant de le quitter, je serais bien aise d'avoir votre avis. Trouvez-vous que j'aie raison de me faire religieuse?

Ne m'interrogez pas là-dessus, car je ne me ferai jamais moine.

CAMILLE

Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et vous devez avoir beaucoup appris en peu de temps avec un cœur et un esprit comme les vôtres. Dites-moi, avez-vous eu des maîtresses? .

PERDICAN

Pourquoi cela?

CAMILLE

Répondez-moi, je vous en prie, sans* modestie et sans fatuité,

PERDICAN

J'en ai eu.

; CAMILLE

Les avez-vous aimées?

PERDICAN

De tout mon cœur.

Où sont-elles maintenant? Le savez-vous?

PERDICAN

Voilà, en vérité, des questions singulières. Que voulez-vous que je vous dise? Je ne suis ni leur mari ni leur frère; elles sont allées t)ù bon leur a semblé.

■ CAMILLE

Il doit nécessairement y en avoir une que vous ayez pi*éférée aux autres. Combien de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimée le mieux?

PERDICAN

Tu es une drôle de fille I Yeux- tu te faire mon cobfesseur? '

ACTE II, SCENE V

CAMILLd.

i C'est une grâce que je vous demande, de me répondre sincèrement. Vous n'êtes point un libertin, et je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amour, car vous le miéritez, et vous ne vous seriez pas livré à un caprice. Répondez-moi, je vous en prie, •

PERDICAH.

Ma foi, je ne m'en souviens pas.

CAMILLE

Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une femme?

PERDİCAN.

Il y en a certainement.

CAMILLE

Est-ce un de vos amis? Dites-moi son nom.

PERDICAN

Je n'ai pas de nom à vous dire, mais je croıs qu'il y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois.

CAMILLE

Combien de fois un honnête homme peut-il aimer?

PERDICAN

Veux-tu me faire réciter une litanie, ou récites-tu toi-même un catéchisme?

CAMILLE

Je voudrais m'instruire, et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je vous épousais, ne devriez-vous pas répondre avec franchise à toutes mes questions, et me montrer votre cœur à nu? Je vous estime beaucoup, et je vous crois, par votre éducation et

par votre nature, supérieur à beaucoup d'autres hommes. Je suis fâchée que vous ne vous souveniez plus de ce que je vous demande; peut-être en vous connaissant mieux je m'enhardirais.

FERDINAND.

Où veux-tu en venir? Parle; je répondrai.

CAMILLE

Répondez donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent?

PERDICAN

Non.

CAMILLE

Je ferais donc mieux de vous épouser?

PERDICAN

Oui.

CAMILLE

Si le curé de votre paroisse soufflait sur un verre d'eau et vous disait que c'est un verre de vin, le boiriez-vous comme tel?

PERDICAN

Non.

CAMILLE

Si le curé de votre paroisse soufflait sur vous et me disait que vous m'aimerez toute votre vie, aurais-je raison de le croire?

PERDICAN

Oui et non.

CAMILLE

Que me conseilleriez-vous de faire le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus ?

ACTE II, SCÈNE V

FERDIGAIR.

De prendre un amant.

CAMILLE

Que feraî-je ensuite le jour où mon acLant ne m'aimera plus ?

•

PERDICAN

Tu en prendras un autre.

CAMILLE

Combien de temps cela durera- t-il?

PERDICAN

Jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, et alors les miens seront blancs.

CAMILLE

Savez-voiiis ce que c'est que les cloîtres, Perdican ? Vous êtes-vous jamais assis un jour entier sur le banc d'un monastère de femmes.

PERDICAN

Oui, je m'y suis assis.

CAMILLI2.

J'ai pour amie une sœur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres de revenu à l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créaturç qui ait marché sur terre. Elle était pairesse du parlement, et avait pour mari un des hommes les plus distingués de France. Aucune des nobles facultés humaines n'était restée sans culture en elle, et, comme un arbrisseau d'une sève choisie, tous ses bourgeons avaient donné des ramures. Ja-

mais l'amour et le bonheur ne poseront leur couronne fleurie sur un front

plus beau. Son mari Ta trompée ; elle a aimé un autre homme, et elle se meurt de désespoir,

PERDICAN

Cela* est possible.

CAMILLE. « '

Nous habitons la même cellule, et j'ai passé des nuits . entières à parler de ses malheurs; ils sont presque devenus les miens ; cela est singulier, n'est-ce pas ? Je ne sais trop comment cela se fait. Quand elle me parlait de son mariage, quand elle me peignait d'abord l'ivresse des premiers jours, puis la tranquillité des autres, et comme enfin tout s'était envolé; comme elle était assise le soir au coin du feu, et lui auprès de la fenêtre, sans se dire un seul mot; comme leur amour avait languì, et comme tous les efforts pour se rapprocher, n'aboutissaient qu'à des querelles ; comme une figure étrangère est venue peu à peu se placer entre eux et se glisser dans leurs souffrances; c'était moi que je voyais agir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait; Là, j'ai été heureuse, mon cœur bondissait; et quand elle ajoutait : Là, j'ai pleuré, mes larmes coulaient Mais figurez-vous quelque chose de plus singulier encore; j'avais fini par lier créer une vie imaginaire; cela a duré quatre ans; il est inutile devons dire par combien de réflexions, de retours sur moi-même, tout cela est venu. Ce que je voulais vous raconter comme une curiosité, c'est que tous les récits de Louise, toutes les fictions de mes rêves portaient votre ressemblance.

PERDICAN

Ma ressemblance à moi?

ACTE II, SCÈNE V

CAMILLE

Oui, et cela est? naturel : vous étiez le seul homme que j'eusse connu. En vérité, je vous ai aimé, Perdicàn.

PERDICAN

Quel âge as-tu, Camille ?

CAMILLE

Dix-huit ans.

PERDICAN

Continue, continue ; j'écoute.

CAMILLE

, n y a deux cents femmes dans notre couvent ; un petit nombre de ces femmes ne connaîtra jamais la vie, et tout le reste attend la mort. Plus d'une parmi elles sont sorties du monastère comme j'en sors aujourd'hui, vierges et pleines d'espérances. Elles sont revenues peu de temps après, vieilles et désolées. Tous les jours il en meurt dans nos dortoirs, et tous les jours il en vient de nouvelles prendre la place des mortes sur les matelas de crin. Les étrangers qui nous visitent admirent Te calme et Tordre de la

maison ; ils regardent attentivement la blancheur de nos voiles ; mais ils se demandent pourquoi nous les rabaissons sur nos yeux. Que pensez-vous de ces femmes, Perdican ? Ont-elles tort ou ont-elles raison ?

PEBDICAN.

Je n'en sais rien.

CAMILLE

n s'en est trouvé quelques-unes qui me conseillent , de rester vierge. Je suis bien aise de vous consulter.

Croyez-vous que ces femmes-là auraient mieux fait de prendre un amant et de me conseiller d'en faire autant ?

FERDICAN.

Je n'en sais rien.

CAMILLE

Vous aviez promis de me répondre,

PERDICAN

J'en suis dispensé tout naturellement ; je ne crois pas que ce soit toi qui parles.

Cela se peut, il doit y avoir dans toutes mes idées des choses très-ridicules. Il se peut bien qu'on m'ait fait la leçon, et que je ne sois qu'un perroquet mal appris. Il y a dans la galerie un petit tableau qui représente un moine courbé sur un missel ; à travers les barreaux obscurs de sa cellule glisse un faible rayon de soleil, et

on aperçoit une locanda italienne, devant laquelle danse un chevrier. Lequel de ces deux hommes estimez-vous davantage?

PERDICAN

Ni l'un ni l'autre et tous les deux Ce sont deux hommes de chair et d'os ; il y en a un qui lit et un autre qui danse ; je n'y vois pas autre chose. Tu as raison de te faire religieuse.

CAMILLE

Vous me disiez non tout à l'heure.

PERDICAN

Ai-je dit non? Cela est possible,

CAMILLE

Ainsi vous me le conseillez ?

ACTE II, SCÈNE V

FERDIGAN.

Aînsî tu ne crois à rien ?

CAMILLE

Lève la tête, Perdicanl quel est ITiomme qui ne croît à rien?

PERDICAN, se levant.

En voilà un; je ne crois pas à la vie immortelle. — Ma sœur chérie, les religieuses t'ont donné leur expérience; mais, crois-moi, ce n'est pas la tienne; tu ne mourras pas sans aimer.

CAMUÏLE.

Je veux aimer, mais je ne veux pas souffrir; je veux aimer d'un amour éternel, et faire des serments qui ne se violent pas. Voilà mon amant.

Elle montre son crucifix.

PERDICAN

Cet amant-là n'exclut pas les autres.

CAMILLE

Pour moi, du moins, il les exclura. Ne souriez pas, Perdican! Il y a dix ans que je ne vous ai vu, et je pars demain. Dans dix autres années, si nous nous revoyons, nous en reparlerons. J'ai voulu ne pas rester dans votre souvenir comme une froide statue; car l'insensibilité mène au point où j'en suis. Écoutez-moi : retournez à la vie, et tant que vous serez heureux, tant que vous aimerez comme on peut aimer sur la terre, oubliez votre sœur Camille; mais s'il vous arrive jamais d'être oublié ou d'oublier vous-même, si l'ange de l'espérance vous abandonne, lorsque vous

serez seul avec le vide dans le cœur, pensez à moi qui

prierai pour vous.

PERDICAN.

Tu es une of-gueilleuse; prends garde à toi.

CAMILLE

Pourquoi?

PERDICAN

Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour!

CAMILLE

. Y croyez-vous, vous qui parlez? vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc que le monde? Il me semble qu'il vous devez cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tel que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'un autre sur les lèvres. Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé ; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été ; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour pour qu'il puisse passer ainsi de

ACTE II, SCÈNE V

.main en main jusqu'à la mort ? Non, ce n'est pas même une monnaie ; car la plus mince pièce d*or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie.

PERDICAN

Que tu es belle, Camille, lorsque tels yeux s'animent I

CAMILLE

Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien ; la froide nonne qui coupera mes cheveux pâlera peut-être de sa mutilation; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs; il n'en manquera pas un seul sur ma tête lorsque le fer y passera; je ne veux qu'un coup de ciseau, et quand le prêtre qui me bénira me montrera au doigt l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

, PERDICAN

Tn es en colère, en vérité.

CAMILLE

J'ai eu tort de parler; j'ai ma vie entière sur les lèvres. PerdicanI ne raillez pas, tout cela est triste è mourir.

PERDICAN

Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur

toi une influence funeste; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou

son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne?

CAMILLE

Qu'est-ce que vous dites? J'ai mal entendu.

PERDICAN

Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non*

CAMILLE

Je le crois.

PERDICAN

Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes; elles te les ont fait toucher, et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas? et elles ont montré avec horreur la route de leur vie; tu t'es signée devant leurs cicatrices comme devant les plaies de Jésus; elles t'ont fait une place dans leur procession lugubre, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudissent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et

pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries? O mon enfant! sais-tu les rêves de ces femmes qui to disent de ne pas rêver? Sais-tu quel nom elles mur murent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente? Elles qui

' 'Wt^f^: ^-^^ }

ACTE II, SCÈNE V

s*assoieiiit près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir, et font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes; sais-tu qui elles sont?

CAMILLE

Vous me faites peur; la colère vous prend aussi.

PERDICAN

Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font, de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme? Ah! comme elles t'ont fait la leçon! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante! Tu voulais partir sans me serrer la main; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton

enfance et le masque de plâtre que les nonnes t'ont placé sur les joues me refusait un baiser de frère ; mais ton cœur a battu ; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE

Ni pour moi, n'est-ce pas?

COMÉDIES. I. t8

PERDICAN

Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si aCTreu^. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

u sort. .

ACTE III, SCÈNE I

béâtre, maître Blazius. Mes valets vous voient entrer furtivement dans rofice et quand vous êtes convaincu d'avoir volé mes bouteilles de la manière la plus pitoyable, vous croj[^]ez vous justifier en accusant ma nièce d'une correspondance secrète.

MAITRE BLAZIUS

Mais, monseigneur, veuillez vous rappeler...

LE BARON

Sortez; monsieur l'abbé, et ne reparaissez jamais devant* moi; il est déraisonnable d'agir comme vous le faites, et ma gravité m'oblige à ne vous pardonner do ma vie.

Il sort; maître Blazius le suit. Entre Perdlcan. PERDICAN.

Je vpudrais bien savoir si je suis amoureux. D'un côté, cette manière d'interroger tant soit peu cavalière, pour une fille de dix-huit ans ; d'un autre, les idées que ces nonnes lui ont fourrées dans la tête auront de la peine à se corriger. De plus, elle doit partir aujourd'hui. Diable ! je l'aime, cela est sûr. Après tout, qui sait? peut-être elle répétait une leçon, et d'ailleurs il est clair qu'elle ne se soucie pas de moi. D'une autre part, elle a beau être jolie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait des manières beaucoup trop décidées, et un ton trop brusque. Je n'ai qu'à n'y plus penser ; il est clair que je rie l'aime pas. Gela est certain qu'elle est jolie ; mais pourquoi cette conversation d'hier ne veut-elle pas. me sortir de la tête? En vérité j'ai passé la nuit à radoter. Où vais-je donc ? — Ah I je vais au village. U son.

■ ■ '^'ni

268 ON NB BADINE PAS AVEC L'AMOU.

SCÈNE II

Un chemin Entre MAITRE BRIDAINÉ»

Qae font-Us maintenant? Hélas! voilà midi. — Ils sont à table. Que mangent-ils ? Que ne mangent-ils pas? J'ai vu la cuisinière traverser le village avec un énorme dindon. L*aide portait les truffes, avec un panier de raisin.

Entre maître Blazius.

MAITRE BLAZIUS

disgrâce imprévue ! me voilà chassé du château, par conséquent de la salle à manger. Je ne boirai plus le vin de Toffice.

MAITRE BRIDAINÉ

Je ne verrai plus fumer les plats ; je ne chaufferai plus au feu de la noble cheminée mon ventre copieux

Pourquoi une fatale curiosité m'a-t-elle poussé à écouter le dialogue de dame Pluche et de la nièce? Pourquoi ai-je rapporté au baron tout ce que j'ai vu?

MAITRE BRIDAINÉ

Pourquoi un vain orgueil m'a-t-il éloigné de ce dîner honorable, où j'étais si bien accueilli? Que m'importait d'être à droite

ou à gauche ?

MAITRE BLAZIUS

Hélas ! j'étais gris, il faut en convenir, lorsque j'ai fait cette folie*

ACTE III, SCÈNE II

HAITBE BRIDAINÉ.

Hélas ! le vin m'avait monté à la tête quand j'ai commis cette imprudence,

MAITRE BLAZIUS

Il me semble que voilà le curé.

MAITRE BRIDAINÉ

C'est le gouverneur en personne.

MAITRE BLAZIUS

Oh ! oh I monsieur le curé, que faites-vous !à*

MAITRE BRIDAINÉ

Moi ! je vais dîner. N'y venez-vous pas ?

Pas aujourd'hui. Hélas ! maître Bridaine, intercédez pour moi ; le baron m'a chassé. J'ai accusé faussement mademoiselle Camille d'avoir une correspondance secrète, et cependant Dieu

m'est témoin que j'ai vu ou que j'ai cru voir dame Pluche dans la luzerne. Je suis perdu, monsieur le curé.

MAITRE BRIDAINÉ

Que m'apprenez-vous là?

MAITRE BLAZIUS

Hélas I hélas I la vérité. Je suis en disgrâce complète pour avoir volé une bouteille.

MAITRE BRIDAINÉ

Que parlez-vous, messire, de bouteilles volées à propos d'une luzerne et d'une correspondance?

MAITRE BLAZIUS

Je vous supplie de plaider ma cause. Je suis honnête, seigneur Bridaine. digne seigneur pridaine, je suis votre serviteur I ,

MAITRE BRIDAINB, à part.

fortune I esfr<;e un rôve? Je serai donc assis sur toi, 6 chaise bienheureuse I

MAITBE BLAZIUS.

Je TOUS serai reconnaissant d'écouter mon histoire, et de vouloir bien m'excuser, brave seigneur, cher curé.

MArrBE BRmAINB.

Cela m'est impossible, monsieur; il est midi sonné, et je m'en vais dîner. Si le baron se plaint de vous, c'est votre alTaire. Je

n'intercède point pour un ivrogne.

A part.

Vite, volons à la grille ; et toi, mon ventre, arrondistoi.

n sort en courant.

JiAITRE BLAZIUS, seul.

Misérable Pluche, c'est toi qui payeras pour tous; ^ui, c'est toi qui es la cause de ma ruine, femme déboutée, vile entremetteuse, c'est à toi que je dois cette ^iisgrâce. sainte Université de Paris I on me traite d'ivrogne! Je suis perdu si je ne saisis une lettre, et si je ne prouve au baron que sa nièce a une' correspondance. Je l'ai vue ce matin écrire à son bureau. Patience I voici du nouveau.

Passé dame Pluche portant une lettre

Pluche, donnez-moi cette lettre.

DAME PLUCHE

Que signifie cela? C'est une lettre de ma maltressd que je vais mettre à la poste au village»

mmm^

ACTE III, SCÈNE II

MAITRE BLAZIUS

Donnez-la-moi, ou vous ôtes' morte. ',

LAME PLUCHE

Moi, mortel morte 1 Marie, Jésus, vierge et martyrê

MAITRE BLAZmS.

Oui, morte, Pluche ; donnez-moi ce papier.

. Ils se battent. Entre Perdican.

PERDICAN

Qu'y a-t-il? Que faites-vous, Blazius? Pourquoi violenter cette femme?

DAME PLUCHE

Rendez-moi la lettre. Il me Ta prise, seigneur, jus^ ticej

MAITRE BLAZIUS

, C'est Une entremetteuse, seigneur. Cette lettre est un billet doux.

DAME PLUCHE

C'est une lettre de Camille, seigneur, de votre fiancée.

MAITRE BLAZmS.

C'est un billet doux, à un gardeur de dindons.

DAME PLUCHE

Tu en as menti, abbé. Apprends cela de moi.

Donnez<moi cette lettre ; je ne comprends rien à votre dispute ; mais, en qualité de fiancé de Camille, je m'ar^ roge le droit de la

lire, niit. *

« A la sœur Louise, au couvent de**\ »

A part.

Quelle maudite curiosité me saisit malgré moi Mon

tV2 ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR.

cœur bat avec force, et je ne sais ce que j'éprouve. — Retirez-vous, dame Pluche ; vous êtes une digne femme et maître Blazius est un sot. Allez dîner ; je me charge de remettre cette lettre à la poste.

Sortent maître Blazius et dame Pluche.

PERDICAN, seul.

Que ce soit un crime d'ouvrir une lettre, je le sais trop bien pour le faire. Que peut dire Camille à cette sœur? Suis-je donc amoureux? Quel empire a donc pris sur moi cette singulière fille, pour que les trois mots écrits sur cette adresse me fassent trembler la main? Cela est singulier ; Blazius, en se débattant avec la dame Pluche, a fait sauter le cachet. Est-ce un crime de rompre le pli ? Bon, je n'y changerai rien, n'ouvre la lettre et lit.

« Je pars aujourd'hui, ma chère, et tout est arrivé « comme je l'avais prévu. C'est une terrible chose; mais « ce pauvre jeune homme a le poignard dans le cœur; « il ne se consolera pas de m'avoir perdue. Cependant « j'ai fait tout au monde pour le dégoûter de moi. Dieu « me pardonnera de l'avoir réduit au désespoir par « mon refus. Hélas ! ma chère, que pouvais-je y faire? « Priez pour moi ; nous nous reverrons demain, et pour « toujours. Toute à vous du meilleur de mon âme.

c(Camille. »

Est-il possible? Camille écrit cela? C'est de moi qu'elle parle ainsi! Moi au désespoir de son refus I Ehl Don Dieu I si cela était vrai, on le verrait bien; quelle

ACTE III, SCÈNE II

honte peut-îl y avoir à aimer ? Elle a fait tout au monde pour me dégoûter, dit-elle, et j'ai le poignard dans le ceBur? Quel intérêt peut-elle avoir à inventer un romaxi pareil? Cette pensée que j'avais cette nuit est-elle donc vraie ? femmes I Cette pauvre Camille a peut-être ane grande piété I c'est de bon cœur qu'elle se donne à Dieu, mais elle a résolu et décrété qu'elle me laisserait au désespoir. Cela était convenu entre les bonnes amies avant de partir du couvent. On a décidé que Camille allait revoir son cousin, qu'on voudrait le lui faire épouser, qu'elle refuserait, et que le cousin serait désolé. Cela est si intéressant, une jeune fille qui fait à Dieu le sacrifice du bonheur d'un cousin I Non, non, Camille, je ne t'aime pas, je ne suis pas au désespoir, je n'ai pas le poignard dans le cœur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre avant de partir d'ici. Holà ! brave homme I

Entre un paysan.

Allez au cbâteau ; dites à la cuisine qu'on envoie un

valet porter à mademoiselle Camille le billet que voici.

n écrit.

LE PAYSAN

Oui, monseigneur.

Il sort.

FERDICAN.

Maintenant à l'autre. Ah I je suis au désespoir ! Holà I Rosette, Rosette !

n frappe à une porte.

ROSETTE, ouvrant.

C'est vous, monseigneur ! Entrez, ma mère y est.

PERDIGAN.

Mets ton plus beau bonnet, Rosette, et viens avec moL

ROSETTE

Où donc ?

PERDIGAN.

Je te le dirai ; demande la permission à ta mère, mais dépêche-toi.

ROSETTE

Oui, monseigneur.

Elle entre dans la maison.

PEBiDICAN.

J'ai demandé un. nouveau rendez-vous à Gamillej et je suis sûr qu'elle y viendra ; mais, par le ciel, elle n'y trouvera pas ce qu'elle compte y trouver. Je veux faire la cour à Rosette devant Camille elle-même.

SCPNE III

Le petit bois.

Entrent CAMILLE ET LE PAYSAN.

LE PAYSAN

Mademoiselle, je vais au château porter une lettre pour vous ; faut-il que je vous la donne, ou que je la remette à la Cuisine, comme me l'a dît le seigneur Perdicàn ?

CAMILLE

Donne-la-moi.

LE PAYSAN

Si vous aimez mieux que je la porte au château, ce n'est pas la peine de m'attarder?

ACTE III, SCÈNE III

Je te dis de me la donner.

LE PAYSAN

Ce qui vous plaira.

Il donne la lettre.

CAMILLE

Tiens, voilà pour ta peine.

LE PAYSAN

Grand merci; je m'en vais, n'est-ce pas?

CAMILLE

Si lu veux. ^

LE PAYSAN

Je m'en vais, je m'en vais.

Il sort.

CAMILLE, lisant.

Perdican me demande de lui dire adieu, avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire? Voilà justement la fontaine, et je suis toute portée. Dois-je accorder ce second rendez-vous ? Ah !

Elle se cache derrière un arbre.

Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma sœur de lait. Je suppose qu'il va la quitter; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d'arriver la première. Entrent Perdican et Rosette qui s'assoient.

CAMILLE, cachée, à part.

Que veut dire cela? Il la fait asseoir près de lui? Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre? Je suis

curieuse de savoir ce qu'il lui dit

ÎTfî ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR.

PERDICAN, à haute Voix, de manière que Camille l'entende.
Je t'aime, Rosette ! toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos
beaux jours passés ; toi seule tu te souviens de la vie qui n'est
plus ; prends ta part de ma vie nouvelle ; donne-moi ton cœur,
chère enfant ; voilà le gage de notre amour.

Il lui pose sa chaîne sur le cou.

ROSETTE

Vous me donnez votre chaîne d'or ?

PERDICAN

Regarde à présent cette bague. Lève-toi et approchons-nous
de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, ap-
puyés l'un sur l'autre ? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta
main dans la mienne ? Regarde tout cela s'effacer.

Il jette sa bague dans l'eau.

Regarde comme notre image a disparu ; la voilà qui revient
peu à peu ; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre ; elle
tremble encore ; de grands cercles noirs courent à sa surface ; pa-
tience, nous reparaissons ; déjà je distingue de nouveau tes bras
enlacés dans les miens ; encore une minute, et il n'y aura plus
une ride sur ton joli visage ; regarde ! c'était une bague que m'a-
vait donnée Camille.

CAMILLE, h part.

Il a jeté ma bague dans l'eau !

PERDICAN

Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette? Écoute ! le vent se tait ; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière

ACTE III, SCÈNE III

du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime ! Tu veux bien de moi, n'est-ce pas? On n'a pas flétri ta jeunesse; oh n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi? Tu ne veux pas te faire religieuse ; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme. Rosette, llosette I sais-tu ce que c'est que l'amour?

ROSETTE

Hélas I monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.

PERDIGAN.

Oui, comme tu pourras ; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis et toute paysanne que tu es, fue ces pâles statues, fabriquées par les nonnes, qui ont la tête à la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules ; tu ne sais rien ; tu ne lirais pas dans un livre la prière que ta mère t'apprend, comme elle l'a apprise de sa mère ; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu ré-

pêtes, quand tu t'agenouilles au pied de ton lit ; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

ROSETTE

Comme vous me parlez, monseigneur I

PERDICAN

Tu ne sais pas lire ; mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies, ces tièdes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entre eux ; lève-toi, tu seras

COMÉDIES. 1. Si

ma femme, et nous prendrons racine ensemble dans la sève du monde tout-puissant* n son avec Rosette.

SCÈNE IV

Entre LE CHOEUR.

Il se passe assurément quelque chose, d'étrange au château ; Camille a refusé d'épouser Perdican ; elle doit retourner aujourd'hui au couvent dont elle est venue. Mais je crois que le seigneur son cousin s'est consolé avec Rosette. Hélas ! la pauvre elle ne sait pas quel danger elle court en écoutant les discours d'un jeune et galant seigneur.

DAME PLUCHE, entrant.

Vite, vite, qu'on selle mon âne !

LE CHOEUR

Passerez -vous comme un songe léger, 6 vénérable damel Allez-vous si promptement enfourcher derechef cette pauvre bête qui est si triste de vous porter ?

DAME PLUCHE

Dieu merci, chère canaille, je ne mourrai pas ici.

LE CHOEUR

Mourez au loin, Pluche, ma mie ; mourez inconnue dans un caveau malsain. Nous ferons des vœux pour votre respectable résurrection.

DAME PLUCHE

Vai/?i ma maîtresse qui s'avance.

ACTE III, SCÈNE V

A Camille qui entre.

Chère Camille, tout est prêt pout notre départ ; le baron a rendu ses comptes, et mon âne est bâti*

CAMILLE

Allez au diable, vous et votre âne I je ne partirai pas aujourd'hui.

Elle sort.

LE CHOEUR

Que veut dire ceci ? Dame Pluche est pâle de terreur , ses faux cheveux tentent de se hérissier, sa poitrine siffle avec force et ses doigts s'allongent en se crispant

DAME PLUCHE

Seigneur Jésus I Camille a jiié I

Elle sort.

SCÈNE V

Entrent LE BARON ET MAITRE BRIDAINÉ,

MAITRE BRIDAINÉ

Seigneur, il faut que je vous parle en particulier. Votre fils fait la cour à une fille du village*

LE BARON

C'est absurde, mon ami.

MAITRE BRIDAINÉ

Je l'ai vu distinctement passer dans la bruyère en lui donnant le bras ; il se penchait à son oreille et lui promettait de l'épouser.

LE BARON

Cela est. monstrueux*

MAITRE BBIDAINÉ.

Soyez-en convaincu ; il lui a fait un présent considérable, que la petite a montré à sa mère.

LE BABON.

Un présent considérable, Bridaine ? En quoi considérable ?

HAÏTBE BRIDAINÉ.

Pour le poids et pour la conséquence. C'est la chaîne d'or qu'il portait à son bonnet.

Passons dans mon cabinet ; je ne sais à quoi m'en tenir.

Ils sortent.

SCENE VI

La chambre de Camille.

Entrent CAMILLE ET DAME PLUGHE.

CAMILLE

Il a pris ma lettre, dites-vous ?

DAME PLUGHE.

Oui, mon enfant ; il s'est chargé de la mettre à la poste.

CAMILLE

Allez au salon, dame Pluche, et faites-moi le plaisir de dire à Perdican que je l'attends ici.

Dame Pluche sort.

n a lu ma lettre, cela est certain ; sa scène du bois est une vengeance, comme son amour pour Rosette. Il a voulu me prouver qu'il en aimait une autre que moi,

ACTE III, SCÈNE VI. tS

et jouer rindifférent malgré son dépit. Est-ce qu'il cn'aimerait, par hasard ?

Elle lève la tapisserie.

Es-tu là, Rosette ?

ROSETTE, entrant.

Oui, puis-je entrer ?

CAMILLE

Écoute-moi, mon enfant ; le seigneur Perdican ne te fait-il pas la cour?

ROSETTE

Hélas I oui.

CAMILLE

Que penses-tu de ce qu'il t'a dit ce matin?

ROSETTE

Ce matin ? Où donc ?

CAMILLE

Ne fais pas l'hypocrite. — Ce matin, à la fontaine, dans le petit bois.

ROSETTE

Vous m'avez donc vue ?

CAMILLE

Pauvre innocente ! Non, je ne t'ai pas vue. Il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas ? Gageons qu'il t'a promis de t'épouser.

ROSETTE

Comment le savez-vous ?

CAMILLE

Qu'importe comment je le sais ! Crois-tu à ses promesses, Rosette ?

ROSETTE

Comment n'y croîrais-je pas ? il me tromperait donc ? Pourquoi faire ?

CAMILLE

Perdican ne t'épousera pas, mon enfant.

ROSETTE

Hélas I je n'en sais rien.

CAMILLE

Tu l'aimes, pauvre fille; il ne t'épousera pas, et la preuve, je vais te la donner ; rentre derrière ce rideau, tu n'auras qu'à prêter l'oreille et à venir quand je t'appellerai.

Rosette sort.

CAMILLE, seule.

Moi qui croyais faire un acte de vengeance, ferais-je un acte d'humanité ? La pauvre fille a le cœur pris.

Entre Perdican.

Bonjour, cousin, asseyez-vous.

Quelle toilette, Camille I A qui en voulez-vous ? camili:e.

Avons, peut-être; je suis fâchée de n'avoir pu me rendre au rendez-vous que vous m'avez demandé; vous aviez quelque chose à me dire?

perdican, à part.

Voilà, sur ma vie, un petit mensonge assez gros pour un agneau sans tache ; je l'ai vue derrière un arbre écouter la conversation.

Haut.

Je n'ai rien à vous dire qu'un adieu, Camille; je

^CTE lit, SCÈNE VI. 2S3

croyais que vous partiez ; cependant votre cheval est à récurie,
e* ^ous n'avez pas l'air d'être en robe de voyage,

CAMILLE

Jlîime la discussion ; je ne suis pas bien sûre de ne pas avoir
eu envie de me quereller encore avec vous,

PERDICAN

A quoi sert de se quereller, quand le raccommodement est im-
possible ? Le plaisir des disputes, c'est de faire la paix.

CAMILLE

Êtés-vous convaincu que je ne veuille pas la faire ?

Ne raillez pas; je ne suis pas de force à vous répondre.

CAMILLE.-

Je voudrais qu'on me fît la cour; je ne sais si c'est que j'ai une
robe neuve, mais j'ai envie de m'amuser. Vous m'avez proposé
d'aller au village, allons-y, je veux bien; mettons-nous en bateau;
j'ai envie d'aller dîner sur l'herbe, ou de faire une promenade
dans la forêt. Fera-t-il clair de lune, ce soir? Gela est singulier,
vous n'avez plus au doigt la bague que je vous ai donnée?

PERDICAN

Je l'ai perdue.

CAMILLE

C'est pour cela que je l'ai rouverte; teneï, Perdîcani la voilà.

284 OBI NE EADINE PAS AVEC L'AMOUR.

PERDICAN

Est-ce possible ? Où l'avez-vous trouvée'?

CAMILLE

Vous regardez si mes mains sont mouillées, n'est-e^ pas ? En vérité, j'ai gâté ma robe de couvent pour reurer ce petit hochet d'enfant de la fontaine. Voua pourquoi j'en ai mis une autre, et, je vous dis, cela m'a changé; mettez donc cela à votre doigt,

PERDIGAN.

Tu as retiré cette bague de l'eau, Camille, au risque de te précipiter? Est-ce un songe ? La voilà; c'est toi qui me la mets au doigt ! Ah I Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus ? Parle, coquette et imprudente fille, pourquoi pars-tu? pourquoi restes tu? Pourquoi, d'une heure à l'autre, changes-tu d'apparence et de couleur, comme la pierre de cette bague à chaque rayon du soleil?

CAMILLE.

Connaissez- vous le cœur des femmes, Perdican? Êtes-vous sûr de leur inconstance, etsavez-vous si elles changent réellement de pensée en changeant quelquefois de langage ? Il y en a qui disent que non. Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir ; vous voyez que je suis franche; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment ? Avez- vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à

la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir, et mentir quel-

ACTE III, SCÈNE VI

qnq/foîs nap passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité ?

FERDICAir.

Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime, Camille, voilà tout ce que je sais.

CAMILLE

Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais,

PEBDIGAN.

Jamais.

CAMILLE

En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois.

Elle lève la tapisserie ; Rosette paraît au fond évanouie sur une chaise.

Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera compte de vos paroles ? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc qu'elle s'est évanouie en vous entendant dire que

vous m'aimez ? Je vous laisse avec elle ; tâchez de la faire revenir
Elle veut sortir.

PERDICAN

Un instant, Camille, écoutez-moi,

CAMILLE

Que voulez-vous me dire ? c'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas, moi; je n'ai pas été chercher par dépit cette malheureuse enfant au fond de sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à une autre; je

n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie ; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou ; je ne lui ai pas dit que je Tépouserais.

PERDIGAN.

Écoutez-moi, écoutez-moi!

CAMILLE

N'as-tu pas souri tout à Theure quand je t'ai dit que je n'avais pu aller à la fontaine ? Eh bien ! oui, j'y .étais et j'ai tout entendu; mais, Dieu m'en est témoin, je ne voudrais pas y avoir parié comme toi. Que feras-tu de cette fille-là, maintenant, quand elle viendra, avec tes baisers ardents sur les lèvres, té montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite ? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me punir d'une lettre écrite à mon couvent ? tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta flèche empoisonnée tra-

versât cette enfant, pourvu qu'elle me frappât derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque amour, de tfl laisser quelque regret. Gela t'a blessé dans ton noble orgueil? Eh bien I apprends-le de moi, tu m'aimes, entends-tu : mais tu épouseras cette fille, ou tu n'es qu'un lâche î

PERDIGAIL.

Oui, je repoussai.

CAMILLE

Et tu feras bien.

PERDIGAN.

Très-bien, et beaucoup mieux qu'en t'épousant toimême. Qu'y a-t-il, Camille, qui t'échauffe si fort?

SCÈNE VII LE BARON ET CAMILLE

LE BARON

Si cela se fait, je deviendrai fou.

CAMILLE

Employez votre autorité.

LE BARON

Je deviendrai fou, et je refuserai mon consentement, voilà qui est certain.

CAMILLE

Vous devriez lui parler et lui faire entendre raison.

LE BARON

Cela me jettera dans le désespoir pour tout le carnaval, et je ne paraîtrai pas une fois à la cour. C'est un mariage disproportionné. Jamais on n'a entendu parler d'épouser la sœur de lait de sa cousine; cela passe toute espèce de bornes.

Faites-le appeler, et dites-lui nettement que ce mariage vous déplaît. Croyez-moi, c'est une folie, et il ne résistera pas.

2d8 ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR.

LE BARON

Je serai Têtu de noir cet hiver, tenez-le pour d> sure.

GAIOLE.

Mais parlez-lui, au nom du ciel! C'est un coup de tête qu'il a fait ; peut-être n'est-il déjà plus temps ; sH en a parlé, il le fera.

LE BARON

Je Tais m*enfermer pour m'abandonner à ma douleur. Dites-lui, s'il me demande, que je suis enrhumé, et que je m'abandonne à ma douleur de le voir épouser une fille sans nom.

Dsort.

CAMILLE

Ne trouverai-je pas ici un homme de cœur? En vérité, quand on en cherche, on est effrayé de sa solitude.

Entre Perdican.

Eh bien I cousin, à quand le mariage ?

PERDICAN

Le plus tôt possible; j'ai déjà parlé au notaire, au curé et à tous les paysans,

Vous comptez donc réellement que vous épouserez Rosette ?

PERDICAN

Assurément.

CAMILLE

Qu'en dira votre père?

PERDICAN

Tout ce qu'il voudra; il me plaît d'épouser cette fille:

ACTE m, SCÈNE VU

c'est une idée que je vous dois, et je m'y tiens. Faut-il vous répéter les lieux communs les plus rebattus sur sa naissance et sur la mienne ? Elle est jeune et jolie, el elle m'aime; c'est plus qu'il n'en faut pour être trois fois heureux. Qu'elle ait de l'esprit ou qu'elle

n'en ail pas, j'aurais pu trouver pire. On crierà, on raillera; je m'en lave les mains*

CAMILLE

n n'y a rien là de risible: vous faites très-bien de l'épouser. Mais je suis fâchée pour vous d'une chose : c'est qu'on dira que vous l'avez fait par dépit.

FERDIGAN.

Tous êtes fâchée de cela? Oh I que non.

Si, j'en suis vraiment fâchée pour vous. Gela fait du tort à un jeune homme, de ne pouvoir résister à un moment de dépit.

PERDIGAN.

Soyez-en donc fâchée; quant à moi, cela m'est bien égal.

CAMILLE

Mais vous n'y pensez pas; c'est une fille de rien.

FERBIGAN.

Elle sera donc de quelque chose, lorsqu'elle sera ma femme.

CAMILLE

Elle vous ennuiera avant que le notaire ait mis son habit neuf et ses souliers pour venir ici ; le cœur vous lèvera au repas de noces, et le soir de la fête vous lui ferez couper les mains et ks pieds, comme dans les contes arabes, parce qu'elle sentira le ragoût.

Coltibles» L 25

PERDICAN^

Vous verrez que non. Vous ne me connaissez pas; quand une femme est douce et sensible, fraîche, bômie et belle, je suis capable de me contenter de cela, oui, en vérité, jusqu'à ne pas me soucier de savoir si elle parle latin.

CAMILLE

Il est à regretter qu'on ait dépensé tant d'argent pour vous l'apprendre; c'est trois mille écus de perdus.

PERDICAN

Oui; on aurait mieux fait de les donner aux pauvres.

GAMULE.

Ce sera vous qui vous en chargerez, du moins pour les pauvres d'esprit.

PERDICAN

Et ils me donneront en échange le royaume des cieux, car il est à eux.

CAMILLE

Combien de temps durera cette plaisanterie?

PERDICAN

Quelle plaisanterie?

CAMILLE

Votre mariage avec Rosette.

PERDICAN

Bien peu de temps ; Dieu n'a pas fait de l'homme une œuvre de durée : trente ou quarante ans, tout au plus.

CAMILLE

Je suis emleuse de danser à vos noces I

ACTE m, SCÈNE VIi

PERDICAN

. Econte«-moi, Camille, voilà im ton de persiflage qui est hors de propos.

CAMILLE

. n me plaît trop pour que je le quîtte-

PERDICAN

Je vous quitte donc vous-même, car j'en ai tout ï l'heure assez.

CAMILLE

Allez-vous chez votre épousee?

PERDICAN

Oui, j'y vais de ce pas.

CAMILLE

Donnez-moi donc le bras; j'y vais aussi.

Entre Rosette.

PERDICAN

Te voilà, mon enfant! Viens, je veux te présenter à mon père.

ROSETTE, se mettant à genoux.

Monseigneur, je viens vous demander une gr^âce. Tous les gens du village à qui j'ai parlé ce matin m'ont dit que vous aimiez votre cousine, et que vous ne m'avez fait la cour que pour vous divertir tous deux; on se moque de moi quand je passe, et je ne pourrai plus trouver de mari dans le pays, après avoir servi de risée à tout le monde. Permettez-moi de vous rendre le colifer que vous m'avez donné, et de vivre en paix chez ma mère.

CAMILLE

Tu es une bonne fille, Rosette; garde ce collier, c'est

moi qui te le donne, et mon cousin prendra le mien à place. Quant à un mari, n'en sois pas embarrassée, je me charge de t'en trouver un

PERDICAN

Gela n'est pas difficile, en effet. Allons, Rosette, viens| que je te mène à mon père.

CAMILLE

Pourquoi? Gela est inutile.

PERDIGAN

Oui, vous avez raison, mon père nous recevrait mal; Il faut laisser passer le premier moment de surprise qu'il a éprouvée. Viens avec moi, nous retournerons sur la place. Je trouve plaisant qu'on dise que je ne t'aime pas quand je t'épouse. Pardieu! nous les feront bien taire.

n sort avec Rosette.

CAMILLE

Que se passe-t-il donc en moi? Il l'emmène d'un air bien tranquille. Gela est singulier : il me semble que la tête me tourne. Est-ce qu'il l'épouserait tout de bon? Holà! dame Pluche, damePluchel N'y a-t-il donc personne ici?

Entre on valet.

Gourez après le seigneur Perdican; dites-loi vite qu'il remonte ici, j'ai à lui parler.

Le valet sort.

Mais qu'est-ce donc que tout cela? Je n'en puis plus, mes pieds refusent de me soutenir.

Rentre Perdican.

PERDICAN

Vous m'avez demandé, Gamille?

SCENE VIII

Un oratoire.

Entre CAMILLE, elle se Jette au pied de Fautei. M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu? Vous le savez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous, ^ j'ai cru parler sincèrement devant vous et ma conscience; vous le savez, mon père; ne voulez-vous donc plus de moi? Ohl pourquoi faites-vous mentir la vérité elle-même? Pourquoi suis-je si faible? Ahl malheureuse, je ne puis plus prier.

Entre Perdican.

PERDICAN

Orgueil ! le plus fatal des conseillers humains, qu'eslu venu faire entre cette fille et moi? La voilà pâle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre ?

CAMILLE

Qui m'a suivie? Qui parle sous cette voûte? Est-ce toi, Perdican?

PEIËDICAN.

Insensés que nous sommes! nous nous aimons. Qael songe avons-nous fait, Camille? Quelles v^aines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux ! Lequel de nous a voulu tromper l'autre? Hélas! cette vie est elle-

même un si pénible rêve ! pourquoi encore y mêler les nôtres? mon Dieu ! le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu nous l'avais donné , pêcheur céleste , tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet. Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon! il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser ! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes I insensés I nous nous aimons.

U la prend dans ses bras.

CAMILLE

Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton cœur. Ge Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a quinze ans qu'il le sait.

ACTE m, SCÈNE VIII. 2tt

PERDIGAN.

Chère créature, tu es à moi!

Il l'embrasse ; on entend un grand cri derrière l'autel.
CAMILLE.

C*est la voix de ma sœur de lait.

Comment est-elle ici? Je Tavais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE

Entrons dans cette galerie ; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN

Je ne sais ce que j'éprouve; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMTUF.

La pauvre enfant nous a sans doute épiés ; elle s'est encore évanouie; viens, portons-lui secours; hélas ! tout cela est cruel.

PERDICAN

Non, en vérité, je n'entrerai pas ; je sens un firoid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener.

Camille sort.

Je vous en supplie, mon Dieu ! ne faites pas de moi un meurtrier ! Vous voyez ce qui se passe ; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort; mais notre cœur est pur; ne tuez pas Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute ; elle est jeune, elle sera heureuse ; ne

faites pas cela, 6 Dieu ! vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. Eh bien! Camille, qu'y a-t-il? Camille rentre.

CAMILLE

Elle est morte. Adieu, Perdican ;

BARBERINE

eoVÉDIE KM TBoI8 ACTES

PERSONNAGES

BÉATRIX D'ARAGON, reino de Hongrie.

LE COMTE ULRIG, gentilhomme bohémien.

ASTOLPHE DE ROSEMBERG, jeune baron honjroia LE CHE-
VALIER ULADISLAS, cheTalier deforiuno.

POLAGCO, marchand ambulant.

BARBERINE, femme d'Ulric.

KALEKAIRI, jeune suiTante turque.

GoUETI8AN8, etc.

Ia scène est «n Hongrie.

SCENE PREMIERE ROSEMBERG, L*HOTELIER

ROSEHBERG.

Comment! point de logis pour moil point d'écurie pour mes
chevaux I une grange I une misérable graagel l'hotelier.

J'en suis bien désolé, monsieur»

ROSEMBERG

A qui parles-tu par hasard ?

l'hôteubr.

Excusez-moi, mon beau jeune seigneur. Si cela ne dépendait que de ma volonté, toute ma pauvre maison serait bien à votre service ! — mais vous n'ignorez pas que cette hôtellerie est sur la route d'Albe Royale, Tauguste séjour de nos rois, où depuis un temps immémorial on les couronne et on les enterre.

rosemborg.

Je le sais bien, puisque j'y vais!

l'hôtelier* Bonté du ciel I vous allez faire la guerre?

rosemborg.

Adresse tes questions à mes palefreniers, et songe à me donner tout d'abord la meilleure chambre de ton vilain taudis*

L'HOTELIER.

Hé I monseigneur, c'est impossible I il y a au premier quatre barons moraves, au second, une dame de la Transylvanie, et au troisième, dans une petite chambre, un comte bohémien, monseigneur» avec sa femme qui est bien jolie.

ROSEMBERG

Mets-les à la porte.

l'hôteuer.

Ah ! mon cher seigneur, vous ne voudriez pas être la cause de la ruine d'un pauvre homme. Depuis que nous sommes en guerre avec les Turcs, si vous saviex le monde qui passe par icil

ACTE I, SCÈNE II

BOSELIBERG.

Eh! que m'importent ces gens-là? dis-leur que je me nomme Astolphe de Rosemberg.

l'hoteuer.

Cela se peut bien, monseigneur, mais ce n'est pas une raison...

bosembehg.

Tu fais l'insolent, je suppose. Si je lève une fois ma cravache...

L'hôtelier.

Ce n'est pas l'action d'un gentilhomme de maltraiter les honnêtes gens.

ROSEMBERG, le menaçant.

. Ah! tu raisonnes?... Je t'apprendrai...

SCÈNE II

Les MÊMES. Quelques valets accourent.

LE CHEVALIER ULADISLAS sort de l'hôtellerie.

LE CHEVALIER, sur le pas de la porte.

Qu'est-ce, messieurs ? Qu'y a-t-il donc ?

l'hotelier.

Je vous prends à témoin, monsieur le chevalier. Ce ; jeune seigneur me cherche querelle, parce que mon hôtellerie est pleine.

ROSEMBERG

Jeté cherche querelle, manant I Querelle... à un homme de ton espèce ?

l'hôtelier.

Un homme, monsieur, de quelque espèce qu'il soit,

300 BARBËRINE.

a toujours une espèce de dos, et si on vient lui administrer une espèce de coup de bâton...

LE CHEYAUER, s^avançant, à Thôtclier.

Ne te fâche pas, ne t'effraye pas ; je vais accommoder les choses.

A Rosemberg.

Seigneur, je vous salue. Vous allez à la cour du roi de Hongrie ?

Lliôtelier et les valets se retirent* ROSEMBERG.

Oui, chevalier, c'est mon début, et je suis fort Dressé d'arriver.

LE CHEVALIER

Et vous vous plaignez, à ce que je vois, de trouver ïa route encombrée*

ROSEMBERG

Mais oui, cela ne m'amuse pas*

LE CHEVALIER

Il est vrai que cette petite affaire que nous avons avec les mécréants, nous attire à la cour un fort gros flot de monde. Il est peu de gens de cœur qui ne veuillent s'en mêler, et moi-même j Y ai pris part. C'est ce qui rend nos abords difficiles.

ROSEMBERG

Oh ! mon Dieu! je ne comptais pas rester longtemps dans cette mesure. C'est le ton de ce drôle qui m'airrité.

LE CHEVALIER

S'il en est ainsi, seigneur...

ROSEMBERG

Rosemberg

ACTE I, SCÈNE II

LE CHEVALIER

Seigneur Rosemberg, on me nomme le chevalier Uladislas. Il ne m'appartient pas de faire mon propre éloge, mais pour peu que vous soyez instruit de ce qui se fait dans nos armées, mon nom doit vous être connu. Le vôtre ne m'est pas nouveau. J'ai vu des Rosemberg à Baden.

Rosemberg salue.

Si donc vous n'êtes ici qu'en passant.

ROSEMBERG

Oui, seulement pour déjeuner, et faire rafraîchir les chevaux.

LE CHEVAUER.

J'étais à table, et je mangeais un excellent poisson du lac Balaton, lorsque le bruit de votre voix est venu frapper mes oreilles. Si le voisinage de mes hommes d'armes et la compagnie d'un vieux capitaine ne sont pas choses qui vous épouvantent, je vous offre de grand cœur une place à notre repas.

ROSEMBERG

J'accepte votre offre avec empressement, et je lo tiens à grand honneur.

LE CHEVALIER

Veuillez donc entrer, je vous prie. Un bon plat cuit à point est comme une jolie femme ; cela n'attend pas.

ROSEMBERG

Je le sais bien. Peste! à propos de jolie femme...

Ulric et Barbeine entrent par une autre porte de Tauberga.

n me semble qu'en voilà une...

COMIcOIBS. L 26

302 BÀRBERINB»

LE CHEVALIER

Vous n'avez pas mauvais goût, jeune homme.

HOSEMBERG. •

A moins d'être aveugle... La connaissez-vous?

• LE CHEVALIER

Si je la connais? assurément. G'est la femme d'un gentil-homme bohémien. Venez, venez, je vous conle- Tai cela.

Ils entrent dans la maison.

SCENE III

. OLRIC, BARBERINE, appuyée sur son brai.

BARBERINE

n faut donc vous quitter ici !

ULRIC

Pour peu de temps : je reviendrai bientôt.

Il faut donc vous laisser partir, et retourner dans ce vieux château, où je suis si seule avons attendre I

ULRIC

Je vais voir votre oncle, ma chère. Pourquoi cette tristesse aujourd'hui?

BARBERINE

C'est à vous qu'il faut le demander. Vous reviendrez bientôt, dites-vous? S'il en est ainsi, je ne suis pas triste. Mais ne l'ôtes-vous pas vous-même ?

ACTE I, SCÈNE III

u'Liac.

Quand le ciel est ainsi chargé de pluie et de brouillard, je ne sais que devenir.

BARBERINE

Mon cher seigneur, je vous demande une grâce.

ULRIC

Quel hiver! quel hiver s'apprête! quels chemin»! quel temps 1
le nature se resserre en frissonnant, comme si tout ce qui vit al-

lait mourir.

lARBERmE.

Je vous prie d*abord de m'écouter, et en second lieu de me faire une gràca.

ULRIC

Que veux-tu, mon âme? pardonne-moi ; je ne sais ce que j'ai aujourd'hui.

BaRBERINE.

Ni moi non plus, je ne sais ce que tu as, et la grâce que vous me ferez, Ulric, c'est de le dir^ à votre femme.

ULRIC

Eh ! mon Dieu! je n'ai rien à te dire, aucun secret.

BARBERINE

Je ne suis pas. une Porcia; je ne me ferai pas une piquête d'épingle pour prouver que je suis courageuse. Mais tu n'es pas non plus un Brutus, et tu n'as pas envie de tuer notre bon roi Mathias Gorvin. Écoute, il n'y aura pas pour cela de grandes paroles, ni de serments, ni même bjBSoin de me mettre à genoux. Tu as du chagrin. Viens près de moi ; voici ma main, — c'est le vrai chemin de mon cœur, et le tien y viendra si je rappelle.

304 BÂRBERINE.

ULRIC

Gomme tu me le demandes naïvement, je te répondrai de même. Ton père n'était pas riche ; le mien Tétait, mais il a dissipé ses biens. Nous voilà tous deux, mariés bien jeunes, et nous possédons de grands titres, mais bien peu avec. Je me chagrine de n'avoir pas de quoi te rendre heureuse et riche, comme Dieu Va rendue bonne et belle. Notre revenu est si médiocre! et cependant je ne veux pas Taugmenter en laissant pâiii nos fermiers. Ils ne payeront jamais, de mon vivant, plus qu'ils ne payaient à mon père. Je pense à me mettre au service du roi, et à aller à la cour.

BARBERINE

G -est en effet un bon parti à prendre. Le roi n'a janiaù mal reçu un gentilhomme de mérite ; la fortune ne se fait point attendre de lui quand on te ressemble.

ULRIC

G'est vrai ; mais si je pars, il faut que je te laisse ici, car pour quitter cette maison où nous vivons à ai grand peine, il faut être sûr de pouvoir vivre ailleurs, et je ne puis me décider à te laisser seule.

BARBERINE

Pourquoi?

ULRIC

Tu me demandes pourquoi? et que fais-tu donc mainr tenant? ne viens-tu pas de m'arracher un secret que j'avais résolu de cacher? et que t'a-t-il fallu pour cela, un sourire.

BARBERINE

Tu es jaloux?

ACTE T, SCÈNE III

ULRIC

Non, mon amour, mais vous êtes belle. Que feras-tu si je m'en vais? tous les seigneurs des environs ne vont-ils pas rôder par les chemins? et moi, qui m'en irai si loin courir après une ombre, ne perdrai-je pas le sommeil? Ah I Barberine, loin des yeux, loin du cœur.

BARBERINE

Écoute; Dieu m'est témoin que je me contenterais toute ma vie de ce vieux château et du peu de terres que nous avons, s'il te plaisait d'y vivre avec moi. Je me lève, je vais à l'office, à la basse-cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église, je te lis une page, je couds une aiguillée, et je m'endors contente sur ton cœur,

ULRIC

Ange que tu es !

BARBERINE

Je suis un auge, mais un ange femme ; c'est-à-dire que si j'avais une paire de chevaux, nous irions avec à la messe. Je ne serais pas fâchée non plus que mon bonnet fût doré, que ma jupe fût moins courte, et que cela KI enrager les voisins. Je t'assure

que rien ne nous rend légères, nous autres, comme une douzaine d'aunes de velours qui nous traînent derrière les pieds.

ULRIC

Eh bien donc?

BARBERINE

Eh bien donci le roi Mathias ne peut manquer de te bien recevoir, ni toi de faire fortune à sa cour. Je te conseille d'y aller. Si je ne peux pas t'y suivre, — eh.

306 BARfiEKINB.

bien ! comme je t'ai tendu tout à l'heure une main pour te demander le secret de ton cœur, ainsi, UbiCjjeteU tends encore, et je te jure que je te serai fidèle.

ULRIG.

Voici la mienne.

BARBERINE

Celui qui sait aimer peut seul savoir combien on l'aime. Fais seller ton cheval. Pars seul, et toutes les fois que tu douteras de ta femihe, pense que ta femme est assise à ta porte, qu'elle regarde la route» et qu'elle ne doute pas de toi. Viens, mon ami, Ludwig nous attend.

LE CHEVALIER, ROSEMBERG

ROSEMBERG

Je ne connais rien de plus agréable, après qn^on a bien déjeuné, que de s'asseoir en plein air avec des personnes d'esprit, et de causer librement des femmes SUT un ton convenable.

LE CHEVALIER

Vous êtes recommandé à la reine?

ROSEMBERG

Oui, j'espère être bien reçu.

Ub s^assoient.

LE CHEVALIER

Ne doutez pas du succès, et vous en auFer. — Pendant la dernière guerre que nous fîmeà contre les Turcs, sous

ACTE 1, SCÈNE IV

le Voïvode de Transylvanie, je rencontrai un soir, dans une forêt profonde, une jeune fiUe égarée.

ROSEMBERG

Quel était le nom de la forêt?

LE CHEYALIER.

C'était une certaine forêt sur les bords de la mer Caspienne.

ROSKVBERG.

Je ne la connais pas, même par les livres.

LE CHEVALIER

Cette pauvre fille était attaquée par trois brigands couverts de fer depuis les pieds jusqu'à la tête, et montés sur des chevaux excellents.

ROSEMBERG

A quel point vos paroles m'intéressent : je suis tout oreilles.

LE CHEVAUER.

Je mis pied à terre, et, tirant mon épée, je leur ordonnai de s'éloigner. Permettez-moi de ne pas faire mon éloge; vous comprenez que je fus forcé de les tuer tous les trois. Après un combat des plus sanglants...

Reçûtes-vous quelques blessures?

LE CHEVALIER

L'un d'eux seulement faillit me percer de sa lance; mais, l'ayant évitée, je lui déchargeai sur la tête un coup d'épée si violent, qu'il tomba roide mort. M'approchant aussitôt de la jeune fille, je reconnus en elle une princesse qu'il m'est impossible de vous nommer.

308 BARBERINE

ROSEMBERG.

Je comprends vos raisons, et me garderai bien d'insister. La discrétion est un principe pour tout homme qui sait son monde.

LE CHEVALIER

De quelles faveurs elle m'honorait, je ne vous la dirai pas davantage. Je la reconduisis chez elle, et elle m'accorda un rendez-vous pour le lendemain; mais le roi son père Tayaut promit en mariage au Pacha de Caramanie, il était fort difficile que nous pussions nous voir en secret. Indépendamment de soixante eunuques qui veillaient jour et nuit sur elle, on l'avait confiée, depuis son enfance, à un géant nommé Molock.

ROSEMBERG

Garçon ! apportez-moi un verre de tokay.

LE CHEVALIER.

Vous concevez quelle entreprise ! Pénétrer dans un château inaccessible, construit sur un rocher battu par les flots, et entouré d'une pareille garde ! Voici, seigneur Rosemberg, ce que j'imaginai. Prêtez-moi, je vous prie, votre attention.

ROSEMBERG

Sainte Vierge ! le feu me monte à la tête

LE CHEVALIER

Je pris une barque et gagnai le large. Là, m'étant précipité dans les flots au moyen d'un certain talisman que m'avait donné un sorcier bohémien de mes amis, je fus rejeté sur le rivage, sem-

blable en tout à un noyé. C'était à l'heure où le géant Molock faisait sa ronde an*

ACTE I, SCÈNE IV

tour des remparts; il me trouva étendu sur le sable, et me transporta dans son lit.

ROSEMBERG

Je devine déjà; c'est admirable. ^

LE CHEVALIER

On me prodigua des secours. Quant à moi, les yeux à demi fermés, je n'attendais que le moment où je serais seul avec le géant. Aussitôt, me jetant sur lui, je le saisis par la jambe droite, et le lançai dans la mer.

Je frissonne... Le cœur me bat.

LE CHEVALIER

J'avoue que je courus quelque danger; car, au bruit de sa chute, les soixante eunuques accoururent, le sabre à la main; mais j'avais eu le temps de me rejeter sur le lit, et paraissais profondément endormi. Loin de concevoir aucun soupçon, ils me laissèrent dans la chambre avec une des femmes de la princesse pour '

me veiller. Alors, tirant de mon sein une fiole et un [Doignard, j'ordonnai à cette femme de me suivre, dan» j

le temps que les eunuques étaient tous à souper : Pre- ■
nez ce breuvage, lui dis-je, et mêlez-le adroitement]
dans leur vin, sinon je vous poignarde tout à l'heure, 1
— Elle m'obéit sans oser dire un mot, et bientôt les eunuques
s'étant assoupis par l'effet du breuvage, je ;,
demeurai maître du château. Je m'en fus droit à l'ap. . . :
partement des femmes. Je les trouvai prêtes à se mettre au lit;
mais, ne voulant leur faire aucun mal, je me I
contentai de les enfermer dans leurs chambres, et d'en j
3iO BARBERINÉ.

prendre sur moi les clefs, qui étaient au nombre de six-vingts.
Alors toutes les difficultés étant levées, je me rendis chez la prin-
cesse. A peine au seuil de sa porte, je mis un genou en terre :
Reine démon cœur, lui dis-je avec le ton du plus profond
respect... IVlais, pardonnez, seigneur Rosemberg, je suis forcé de
m*apréter , la modestie m'en fait un devoir.

ROSEMBERG

Non, je le vois, rien né peut vous résister! Ah! quH me tarde
d'ôtre à la cour! Mais ces breuvages inconnus, ces mystérieux ta-
lismans, où les trouverai-je, seigneur chevalier?

LE CHEVALIER

Cela est diliicile ; cependant je vous ferai une confidence : te-
nez, si vous avez de Targent, c'est le meilleur talisman que vous
puissiez trouver.

ROSEMBERG

Dieu merci! je n'en manque pas; mon père est le plus riche seigneur du pays. La veille de mon départ il m'a donné une bonne somme, et ma tante Béat^{ix}, qui pleurait, m'a aussi glissé dans la main une jolie bourse qu'elle a brodée. Mes chevaux sont gras et bien nourris, mes valets bien vêtus, et je ne suis pas maJ tourné.

LE CHEVALIER

C'est à merveille, et il n'en faut pas davantage.

ROSEMBERG

Le pire de l'affaire, c'est que je ne sais rien ; non, je ne puis rien retenir par cœur. Les mains me tremblent à propos de tout quand je parle aux femmes.

ACTE !, SCENE IV. 3H

LE CHEVALIER

Videz donc votre verre. Pour réussir dans le monde, seigneur Rosemberg, retenez bien ces trois maximes : Voir, c'est savoir ; vouloir, c'est pouvoir ; oser, c'est avoir. .

ROSEMBERG

Il faut que je prenne cela par écrit. Les mots me paraissent hardis et sonores. J'avoue pourtant que je ne les comprends pas bien.

LE CHEVALIER

Si vous voulez d'abord plaire aux femmes, et c'est la ' première chose à faire,- lorsqu'on veut faire quelque chose, observez avec elles le plus profond respect, traitez-les toutes (sans exception) ni plus ni moins que des divinités. Vous pouvez, il est vrai, si cela vous plaît, dire hautement aux autres- hommes que de ces mêmes femmes vous n'en faites aucun cas ; mais seulement d'une manière générale, et sans jamais médire d'une seule plutôt que du reste. Quand vous serez assis près d'une blonde pâle, sur le coin d'un sofa, et que vous la verrez s'appuyer mollement sur les coussins^ tenez-vous à distance, jouez avec le coin de son écharpe, et diteslui que vous avez un profond chagrin. Près d'une brune, si elle est vive et enjouée, prenez l'apparence d'un homme résolu, parlez-lui à l'oreille, et si le bout de votre moustache vient à lui effleurer la joue, ce n'est pas un grand mal ; mais à toute femme, règle générale, dites qu'elle a dans le cœur une perle enchâssée, et que tous les maux ne sont rien si elle se laisse serrer le bout des doigts. Que toutes vos façons près d'elle

ressemblent à ces valets polis qui sont couverts de livrées splendides : en un mot, distinguez toujours scrupuleusement ces deux parts de la vie, la forme et le fond ; — voilà la grande affaire. Ainsi vous remplirez la première maxime : Voir, c'est savoir, — et vous passerez pour expérimenté.

BOSEMBERG.

Continuez, de grâce ; je me sens tout autre, et je bénis en moi-même le hasard qui m'a fait vous rencontrer dans cette auberge.

LE CHEVALIER

Quand une fois vous aurez bien prouvé aux femmes que vous vous moquez d'elles avec la plus grande politesse et un respect infini, attaquez les hommes. Je n'entends pas par là qu'il faille vous en prendre à eux ; tout au contraire, n'ayez jamais l'air de vous occuper ni de ce qu'ils disent, ni de ce qu'ils font. Soyez toujours poli, mais paraissez indifférent. Faites-vous rare, on vous aimera, — c'est un proverbe des Turcs. Par là, vous gagnerez un grand avantage. A force de passer partout en silence et d'un air dégagé, on vous regardera quand vous passerez. Que votre mise, votre entourage, annoncent un luxe effréné ; attirez constamment les yeux. Que cette idée ne vous vienne jamais de paraître douter de vous, car aussitôt tout le monde en doute. Eussiez-vous avancé par hasard la plus grande sottise du monde, n'en démordez pas pour un diable, et faites-vous plutôt assommer.

ROSEMBERG

Assommer 1

ACTE I, SCÈNE IV

XE CHEVALIER

Oui : sans aucun doute. Enfin, agissez-en ni plus ni moins que si le soleil et les étoiles vous appartenaient en bien propre, et que la fée Morgane vous eût tenu sur les fonts baptismaux. De cette façon vous rediplirez la seconde maxime : Vouloir, c'est pouvoir ; et vous passerez pour redoutable.

ROSEMBERG

Que je vais m'amuser à la cour, et la belle chose qu'6 d'être un grand seigneur I

LE CHEVALIER

Une fois agréé des femmes et admiré des hommes, seigneur Rosemberg, pensez à vous. Si vous levez le bras, que votre premier coup d'épée donne la mort, comme votre premier regard doit donner l'amour. La vie est une pantomime terrible, et le geste n'a rien à faire ni avec la pensée ni avec la parole. Si la parole vous a fait aimer, si la pensée vous a fait craindre, que le geste n'en sache rien. Soyez alors vous-même. Frappez comme la foudre ! Que le monde disparaisse à vos yeux ; que l'étincelle de vie, que vous avez reçue de Dieu, s'isole et devienne un Dieu elle-même ; que votre volonté soit comme l'œil du lynx, comme le museau de la fouine, comme la flèche du guerrier. Oubliez, quand vous agissez, qu'il y ait d'autres êtres sur la terre que vous et celui à qui vous avez affaire. Ainsi, après avoir coudoyé avec grâce la foule qui vous environne, lorsque vous serez arrivé au but et que vous aurez réussi, vous pourrez y rentrer avec la même aisance et vous promettre de nouveaux succès. C'est alors que vous

recueillerez les fruits de la troisième maxime : Oser, c'est avoir, — et que vous serez réellement expérimenté, redoutable et puissant.

ROSEMBERQ.

Ah ! seigneur Dieu ! si j'avais su cela plus tôt I Vous ' me faites penser à un' certain soir que j'étais assis dans la garenne avec ma tante Béatrix, Je sentais justement ce que vous dites là ; il me seipblait que le monde .disparaissait, et que. nous étions

seuls sous le ciel. Aussi je l'ai priée de rentrer au château. Il faisait noir comme dans un four. '

LE CHEVALIER

Vous me paraissez bien jeune encore, et vous cherchez fortune de bonne heure.

ROSEMBERG

Il n'est jamais trop tôt quand on se destine à la guerre. Je n'ai vu un Turc de ma vie ; il me semble qu'ils doivent resembler à des bêtes sauvages.

LE CHEVALIER

Je suis fâché que des affaires d'importance m'empêchent d'aller à la cour ; j'aurais été curieux d'y voir vos débuts. En attendant, si cela vous convient j'en puis vous faire un cadeau précieux, qui vous aidera singulièrement.

U tire un petit llyre 4e sa poche.

ROSEMBERG

Ce petit livre. . . qu'est-ce donc ?

LE CHEVALIER

C'est un ouvrage merveilleux, un recueil à la fois concis et détaillé de toutes les historiettes d'amour,

ACTE I, SCÈNE IV

roses, combats et expédients propres à former un jeune homme et à le pousser près des dames.

ROSEMBERG

Gomment s'appelle ce livre précieux?

LE CHEVALIER

La sauvegarde du sentiment. C'est, un trésor inestimable, et, parmi les récits qui y sont renfermés, vous en trouverez bon nombre dont je suis le héros. Je dois pourtant vous avouer que je n'en suis pas le propriétaire ; il appartient à un de mes amis, et je ne saurais vous le céder que vous n'en donniez dix sequins.

ROSEBIBERG.

Dix sequins, ce n'est pas une affaire, n les lui donne, surtout après l'excellent déjeuner que vous m'avez offert si galamment.

LE CHEVALIER

Bon I un poisson, rien qu'un poisson I

ROSEMBERG

Mais il était délicieux! Pouvez-vous croire que j 'oublie cette rencontre ? C'est le ciel qui m'a conduit sur dette route. Une auberge si incommode I des draps humides et pas de rideaux I Je n'y serais pas resté une heure si je ne vous avais trouvé,

LE CHEVALIER

Que voulez-vous, il faut s'habituer à tout.

ROSEMBERG

Oh ! certainement. — Ma tante Béatrix serait bien inquiète si elle me savait dans une mauvaise auberge. Mais, nous autres, nous ne faisons pas attention à toutes

316 BÂRBERINE.

ces misères... Que Dieu vous protège, cher seigneur!

Mes chevaux sont prêts, et je vous quitte.

LE CHEVAUER.

Au revoir, ne m'oubliez pas. Si vous avez jamais affaire au Voïvode, c'est mon proche parent, et je me souviendrai de vous.

ROSEHBERG.

Je vous suis tout dévoué de même.

Ils sortent.

SCÈNE PREMIÈRE LA REINE, ULRIG, plusieurs gcuetisans

LA reine.

Soyez le bien venu, comte Ulric. Le roi notre époni est retenu en ce moment loin de nous par une guerre bien longue et bien cruelle, qui a coûté à notre jeunesse une riche part de son noble sang. C'est un triste plaisir que de la voir ainsi toujours prête à le

répandre encore, mais cependant c'est un plaisir, et en même temps une gloire pour nous. Les rejetons des premières familles de Bohême et de Hongrie, en se rassemblant autour du trône, nous ont rendu le cœur fier et belliqueux. Quel que soit le sort d'un guerrier, qui oserait le plaindre? Ce n'est pas nous qui sommes reine, ni moi, Ulric, qui

ACTE II, SCÈNE I. 31

fus une fille d'Aragon. J'ai beaucoup connu votre père, et votre jeune visage me parle du passé. Soyez donc ici comme le fils d'un souvenir qui m'est cher. Nous parlerons de vous ce soir avec le chancelier ; ayez patience, c'est moi qui vous recommande à lui. Le roi vous recevra sous cet auspice. Puisque nos clairs ont réveillé dans votre château, et que du fond de votre solitude vous êtes venu trouver nos dangers, nous ne vous laisserons pas repentir d'avoir été brave et fidèle; en voici pour gage notre royale main.

La reine sort. Ulric lui baise la main, puis se retire à Técart.
UN COURTISAN.

Voilà un homme mieux reçu, pour la première fois qu'il voit notre reine, que nous qui sommes ici depuis trente ans.

UN AUTRE

Abordons-le et sachons qui il est.

LE PREIUER.

Ne l'avez-vous pas entendu? C'est le comte Ulric, un gentil-homme bohémien. Il cherche fortune comme un nouveau marié qui veut avoir de quoi faire danser sa femme.

LE DEUXIÈME

Dit-on que sa femme soit jolie?

LE PREMIER

Charmante ; c'est la perle de la Hongrie.

LE DEUXIÈME

Quel est cet autre jeune homme qui court par là en sautillant?

* LE PREMIER

Je ne le connais pas. C'est encore quelque nouveau

SIS BÂRBERI^E.

venu. La libéralité du roi attire ici toutes ces mouches, qui cherchent un rayon de soleil.

Entre Rosemberg.

LE DEUXIÈME

Celui-ci me paraît fine mouche, une Traie guêpe dans son corset rayé. — Seigneur, nous vous saluons. Qui vous amène dans ce jardin?

ROSEMBERG, à part.

On me questionne de tous côtés, et je ne sais si je dois répondre: Toutes ces figures nouvelles, ces yeui écarquillés qui vous dévisagent; cela m'étourdit à on point!

Haut.

Oïi est la reine, messieurs ? Je suis Astolphe de Rosemberg, et je désire lui être présenté.

PREMIER COURTISAN

La reine vient de sortir du palais. Si vous voulei lui parler, attendez son passage-, elle reviendra dans une heure.

ROSEMBERa.

Diable ! cela est fâcheux.

Il 8*a8soit sur un banc. '

ACTE n, SCÈNE I

ROSEMBBRG.

Eh ! oui, c'est ce qui paraît. Beaucoup s*en mêlent, mais peu saYent s'en tirer.

DEUXIÈME COUBTISAN.

Vous en parlez avec sévérité,

BOSEMBERG.

Combien de hobereaux ne voyons-nous pas, qui ne méritent pas seulement qu'on en parle, et qui ne s'en donnent pas moins pour de grands capitaines ! On dirait, à les voir, qu'ils n'ont qu'à monter achevai pour chasser le Turc par delà le Caucase, et ils sortent de quelque trou de la Bohême, comme des rats effarouchés.

ULRIG, s'approchant.

Seigneur, je suis le comte Ulric, gentilhomme bohémien, et je trouve un peu de légèreté dans vos paroles qu'on peut pardonner à votre âge, mais que je vous conseille d'en retrancher. Être étourdi est un aussi grand défaut que d'être pauvre, permettez-moi de vous le dire, et que la leçon vous profite..

ROSEMBERG, à part.

C'est mon Bohémien de l'auberge.

Haut

S'exprimer en termes généraux n'est faire offense à . personne. Pour ce qui est d'une leçon, j'en ai donné quelquefois, mais je n'en ai jamais reça.

ULRIG.

Voilà un langage hautain, — et d'où sortez-vous donc vous-même, pour avoir le droit de le prendre 7

PREMIER COURTISAN

Allons, seigneurs^ que quelques paroles échappées

320 BARBEHINE.

sans dessein ne deviennent pas un motif de querelle. Nous croyons devoir intervenir ; songez que vous' êtes chez la reine. Ce seul mot vous en dit assez.

ULRIG.

C'est vrai, et je vous remercie de m'avoir averti à temps. Je me croirais indigne du nom que je porte, si je ne me rendais à une si juste remontrance.

ROSEMBERG

Qu'il en soit ce que vous voudrez, je n'ai rien à dire à cela.

Les courtisans sortent. Ulric et Rosemberg restent chacun de son côté.

ROSEMBERG, et part.

Le chevalier Uladislas m'a recommandé de ne jamais démordre d'une chose une fois dite. Depuis que je suis dans cette cour, les paroles de ce digne homme ne me sortent pas de la tête. Je ne sais ce qui se passe en moi, je me sens un cœur de lion. Ou je me trompe fort, ou je ferai fortune.

ULRIC, à part.

Avec quelle bonté la reine m'a reçu I et cependant j'éprouve une tristesse que rien ne peut vaincre. Que fait à présent Barberine ? Hélas I hélas I l'ambition î — N'étais-je pas bien dans ce vieux château?, pauvre, sans doute, mais, quoi ? folie ! ô rêveurs que nous, sommes l

BOSEMBERG, à part. *

C'est surtout ce livre que j'ai acheté qui me bouleverse la cervelle ; si je l'ouvre le soir en me couchant, je ne saurais dormir de toute la nuit. Que de récits

ACÎE î, SCÈNE I. 321

étonnants, que de choses admirables I L'un taille en pièces une armée entière ; l'autre saute, sans se blesser, du haut d'un clocher dans la mer Caspienne, et dire que tout cela est vrai, que tout cela est arrivé ? Il y en a une surtout qui m'éblouit :

U se lève et lit tout haut, a Lorsque le sultan Boabdil... » Ah ! voilà quelqu'un qui m'écoute; c'est ce gentilhomme bohémien. Il faut que je fasse ma paix avec lui. Lorsque je lui ai cherché querelle, je ne pensais plus qu'il a une jolie femme.

A Ulric.

Vous venez de Bohême, seigneur? Vous devez connaître mon oncle, le baron d'Engelbrecht ?

ULRIC

Beaucoup, c'est un de mes voisins ; nous allions ensemble à la chasse l'hiver passé. Il est allié, de loin, il est vrai, à la famille de ma femme.

ROSEMBERG

Vous êtes parent de mon oncle Engelbrecht ! Permettez que nous fassions connaissance. Y a-t-il longtemps que vous êtes parti ?

ULRIC

Je ne suis ici que depuis un jour.

Vous paraissez le dire à regret. Auriez-vous quelque sujet de regarder en arrière avec tristesse ? Sans doute, il est toujours fâcheux de quitter sa famille, surtout quand on est marié. Votre femme est jeune, puisque vous Têtes, belle, par conséquent. Il y a de quoi s'inquiéter.

'322 ' • DÂHBERJNS,

tJLRIC.

L'inquiétude n'est pa» mon souci. Ma femme est belle ; mais le soleil d'un jour de juillet n'est pas {dos pur dans un ciel sans tache,, que son noble cœur dans son sein chéri. •

ROSEHBERG.

. C'est beaucoup dire. Hors notre Seigneur Dieu, qui peut connaître le cœur d'un autre ? J'aiFOue qu'à votre place je ne serais pas A mon aise.

ULUIG.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

ROSEMBERG

Parce que je douterais de ma femme, à. moins qu'elle ne fût la vertu même.

ULRIC

Je crois que la mienne est ainsi.

C'est donc un phénix que vous possédez. Est-ce de notre bon roi Mathias que vous tenez ce privilège qui vous distingue entre tous les maris ?

ULRIC

Ce n'est pas le roi qui m'a fait cette grâce, mais qui est un peu plus qu'un roi,

RQSEMBERG.

Je ne doute point que vous n'ayez raison, mais vous savez ce que disent les philosophes avec le poète latin: Quoi de plus léger qu'une plume ? la poussière ; — de plus léger que la poussière ? le vent ; — de plus léger que le vent ? la femme ; — de plus léger que la femme ! rien.

ACTE II, 5^{ÈME} SCÈNE I

ULRIC

Je suis guerrier et non philosophe, et je ne me soucie point des poètes. Tout ce que je sais, c'est que, en effet, ma femme est jeune, droite et de beau corsage, comme on dit chez nous ; qu'il n'y a ouvrage de main ni d'aiguille où elle ne s'entende mieux que personne ; qu'on ne trouverait dans tout le royaume ni un écuyer, ni un majordome qui sache mieux servir et de meilleure grâce qu'elle à la table d'un seigneur ; ajoutez Ji. cela qu'elle sait très-bien et très-résolûment monter le cheval, porter l'oiseau sur le poing à la chasse, et en même temps tenir ses comptes aussi bien réglés qu'un marchand. Voilà comme elle est, seigneur cavalier,

et avec tout cela je ne douterais pas d'elle, quand je resterais dix ans sans la voir.

ROSEMBERG

Voilà un merveilleux portrait.

Entre Polaccô. '

POLACCO

Je baise vos mains, seigneurs, je vous salue. Santé est fille de jeunesse. Hé! hé! les bons visages de Dieu I Que Notre-Dame vous protège !

ROSEMBERG

Qu'y a-t-il l'ami ? .A qui en avez-vous ?

POLACCO

Je baise vos mains, seigneurs, et je vous offre mes services, mes petits services pour l'amour de Dieu.

ULRIC

Êtes-vous donc un mendiant? Je ne m'attendais pas à en rencontrer dans ces allées.

L* yf^é

Zn fiARBERINE-

POLÂCGO.

Un mendiant ! Jésus I un mendiant ! Je ne suis point an mendiant, je suis un honnête homme ; mon nom est Polacco; Polacco

n'est pas un mendiant. Par saint Matthieu I mendiant n'est pas un mot qu'on puisse appliquer à Polacco.

ULRIG.

Expliquez-vous, et ne vous offensez pas de ce que je TOUS demande qui vous êtes.

POLÂGCO.

Hé I hé ! point d'offense ; il n'y en a pas. Nos jeunes garçons vous le diront. Qui ne connaît pas Polacco ?

ULRIG.

Moi, puisque j'arrive et que je ne connais personne.

POLAGGO.

Bon, bon, vous y viendrez comme les autres ; on est utile en son temps et lieu, chacun dans sa petite sphère ; il ne faut pas mépriser les gens.

ULRIG.

Quel estime ou quel mépris puis-je avoir pour vous, gi vous ne voulez pas me dire qui vous êtes ?

POLACCO

Cbut I silence I la lune se lève ; voilà un coq qui a chanté.

ULRI6.

Quelle mystérieuse folie promènes-tu dans ton bavardage ? Tu parles comme la fièvre en personne.

POLAGGO.

Dn miroir, un petit miroir I Dieu est Dieu, et 1*1 saints sont bénis I Voilà un petit miroir à vendre.

ACTE II, SCÈNE I

ULRIC

Jolie emplette ! il est grand comme la main et cousu ilans du cuir. G*est un miroir de sorcière bohémienne ; elles en portent de pareils sur la poitrine.

ROSEMBERG

Regardez-y; qu'y voyez-vous ?

ULRIC

Rien, en vérité, pas même le bout de mon nez. C'est un miroir magique ; il est couvert d'une myriade de signes cabalistiques.

POLAGCO.

Qui saura verra, qui saura verra.

ULRIC

Ah! ah I je comprends qui tu es ; oui, sur mon âme, un honnête sorcier. Eh bien I que voit-on dans la glace ?

POLACCO

Qui verra saura, qui verra saura.

ULRIC

Vraiment I je crois donc te comprendre encore. Si je ne me trompe, ce miroir doit montrer les absents ; j'en ai vu, parfois, qu'on donnait comme tels. Plusieurs de mes amis en portent à l'armée.

ROSEMBERG

Pardieu I seigneur Ulric, voilà une offre qui vient à propos. Vous qui parliez de votre femme, ce miroir est fait pour vous. Et dites-moi, brave Polacco, y voit-on seulement les gens? N'y voit-on pas ce qu'ils font en même temps?

COMÉDIES. L i S

326 3 ARBERINK.

POLACCO

Le blanc est blanc, le jaune est de Tor. L'or est au diable, le blanc est à Dieu.

ROSEMBERG

Voyez ! cela n'a-t-il pas trait à la fidélité des femmes? Oui, gagnons que les objets paraissent blancs dans cette glace si la femme est fidèle, et jaunes si elle ne l'est pas. C'est ainsi .que j'explique ces paroles :L'or est au diable, le blanc est à Dieu.

ULRIC

Éloignez-vous, mon bon ami ; ni ce seigneur ni moi n'avons besoin de vos services. Il est garçon, et je ne suis pas superstitieux.

ROSEMBERG

Non, sur ma vie I seigneur Ulrîc; puisque vous êtes mon allié, je veux faire cela pour vous. J'achète moi-même ce miroir, et nous y regarderons tout à l'heure si votre femme cause avec son voisin.

ULB^C.

Éloignez-vous, vieillard, je vous en prie!

ROSEMBERG

Non! non! il ne partira pas que nous. n'ayons fait cette épreuve. Combien vends-tu ton miroir, Polacco? Ulrîc 8*éloigne un peu et se promène. ,

POLACCO

Hél hél chacun son heure, mon. cher seigneur ; tout vient à point, chacun son heure.

RÔSEMBiaft,

Je te demande quel est ton prix ?

ACTE II, 5^ECÈNE I

POLACeO.

Qui refuse muse, qui muse refuse*

ROSEMBERG

Je ne muse pas, je veux acheter ton miroir.

POLACCO

' Hé ! hé ! qui perd le temps... le temps le gagne, qui perd le temps...

AOSEMËERG.

. Je te comprends. Tiens, voilà ma bourse. Tu crains sans doute qu'on ne te voie" ici faire en public ton petit négoce.

POLACCO, prenant la bonne. • Bien dit, bien dit, mon cher seigneur, les murs ont des yeux, les arbres aussi. Que Dieu conserve la police! les gens de police sont d'honnêtes gens I

ROSEMBERG, prenant le miroir.

Maintenant tu vas nous expliquer les effets magiques de cette petite glace.

POXACCO.

Seigneur, en fixant vos yeux avec attention sur ce miroir, vous verrez un léger brouillard qui se dissipe peu à peu. Si l'attention redouble, une forme vague et incertaine comience bientôt à en sortir; l'attention redoublant encore, la forme devient claire ; elle vous montre le portrait de la personne absente à laquelle vous avez pensé en prenant la glace. Si cette personne est une femme et qu'elle vous soit fidèle, la figure est blanche et presque pâle ; elle vous sourit faiblement. Si la personne est seulement tentée, la figure se colore d'un jaune blême comme l'or d'un épi mûr ; si elle est

ROSEMBERG.

infidèle, elle devient noire comme du charbon, et aussi- 6t une odeur infecte se fait sentir.

BOSEMBERG.

Une odeur infecte, dis-tu ?

POLACGO.

Oui, comme lorsque Ton jette de Teau sur des cba^ bons allumés.

ROSEMBERG.

C'est bon ; maintenant prends ce qu'il te faut dans cette bourse, et rends-moi le reste.

POLACCO

Qui viendra saura, qui saura viendra,

IIOSEMBERG.

Vends-tu si cher cette bagatelle?

POLACCO

Qui viendra verra, qui verra viendra.

ROSEMBERG

Que le diable t'emporte avec tes proverbes.

POLACCO

Je baise les mains, les mains... Qui viendra verra. Il 8orU

ROSEMBERG

Maintenant, seigneur Ulric, si vous le voulez bien, il nous est facile de savoir qui a raison de vous ou de moi?

ULRIC

Je vous ai déjà répondu; je ne puis souffrir ces jongleries,

ROSEMBERG

Bon ! VOUS avez entendu, comme moi, les explications

ACTE II, SCÈNE II

de ce digne sorcier. Que nous coûte-t-il de tenter l'é* preuve? Jetez, de grâce, les yeux sur ce miroir.

ULRIC

Regardez-y vous-même, si bon vous semble.

ROSEMBERG

Uui, en vérité, à votre défaut j'y veux regarder et penser pour vous à votre chère comtesse, ne fût-ce que pour voir apparaître, blanche ou jaune, sa charmante .image. Tenez, je l'aperçois déjà !

ULRIC

Une fois pour toutes, seigneur cavalier, ne continuez pas sur ce ton. C'est un conseil que je vous donne.

SCENE II

Les Mêmes, plusieurs courtisans.

PREMIER COURTISAN, à Ulríc.

Comte Ulríc, la reine va rentrer tout à l'heure au palais. Elle nous a ordonné de vous dire que votre présence y sera nécessaire.

ULRIC

Je vous rends mille grâces, Messieurs, et je suis tout aux ordres de Sa Majesté.

ROSEMBERG, regardant toujours le miroir.

Dites-moi, Messieurs, ne sentez-vous pas quelque odeur singulière ?

PREMIER COURTISAN

Quelle espèce d'odeur?

fs.

330 fiARBERINB.

ROSEMBERG. •

Héi.comme du charbon éteint. ^

ULRIG, à Rosemberg.

Avez-yôus donc juré de lasser ma patience? ' '■-

ROSEMBERG,

Regardez vous-même, comte Uiric; assurément ce . n- est pas là du blanc. -

ULRIC

Enfant, tu insultes une femme que tu je connais pte.

ROSEMBERG

d'est que, peut-être, j'en connais d'autres.

ULRIC. -^ - -

Eh bien ! puisque les miroirs te plaisent, regarde- toi dans celui-ci.

11 tire fon épée.

Attendez, je ne suis pas en garde»

n tire aussi son épée.

SCENE III

. Les Mêmes, LA REINE, tous le& courtisans.

t^ ' LA REINE. . ' -

Que veut dire ceci, jeunes gens? je croyais que ce n'était pas pour arroser les fleurs de mon parterre que se tiraient des épées hongroises. Qui a donné' lieu à cette dispute? -

ULRIC

Madame, excusez-moi. Il y a telle insulte que Je ne

^^Kl^^""^

ACTE II, SCÈNE III

puis supporter. Ceu'est pas moi qui- suis offensé, c*e\$t mon honneur.

LA REINE

De quoi s'agit-il? Parlez.

ULRIC

Madame, j'ai laissé au fond de 'mon château une femme belle comme la vertu. Ce jeune homme, que je ne connais pas et qui ne connaît pas ma femme, n'en' . ^ pas moins dirigé contre elle des railleries dont il fait Çloii'e. Je proteste à vos pieds qu'aujourd'hui même j'ai refusé de tirer l'épée, par respect pour la place où jo suis.

LA REINE, à Rosenberg.

Vous paraissez bien jeune, mon enfant; Quel motif à pu vous porter à médire d'une femme qui vous est inconnue?

ROSEMBERG

Madame, je n'ai pas jnédit d'une femme. J'ai exprimé mon opinion sur toutes les femmes en général,- et ce n'est pas ma faute si je ne puis la changer.

LA REINE

Îln vérité, je croyais que l'expérience n'avâit pas la barbe aussi blonde.

ROSEMBERG

Madame, il est juste et croyable que Votre Majesté défende la vertu des femmes; mais je ne puis avoir pour cela les mêmes raisons qu'elle.

LA REINE

C'est une réponse téméraire. Chacun peut en effet avoir sur ce sujet l'opinion qu'il veut; mais que vous

332 BARBERINB.

en semble, Messieurs? N'y a-t-il pas une présomptueuse et hautaine folie à prétendre juger toutes les femmes? C'est une cause bien vaste à soutenir, et si j'y étais ayocat, moi, votre reine en cheveux gris, mon enfant, je pourrais mettre dans la balance quelques paroles que vous ne savez pas. Qui donc vous a appris, si jeune, à mépriser votre nourrice ? Vous qui sortez apparemment de récole, est-ce là ce que vous avez lu dans les yeux bleus des jeunes filles qui puisaient de Teau dans la fontaine de votre village? Vraiment! le premier mot que vous avez épelé sur les feuilles tremblantes d'une légende céleste, c'est le mépris? Vous l'avez à votre âge? Je suis donc plus jeune que vous, car vous me faites battre le cœur. Tenez, posez la main sur celui du comte Ulric; je ne connais pas sa femme plus que vous, mais je suis femme, et je vois comment son épée lui tremble encore dans la

main. Je vous gage mon anneau nuptial que sa femme lui est fidèle comme la vierge l'est à Dieu!

ULRIC

Reine, je prends la gageure, et j'y mets tout ce que je possède sur terre, si ce jeune homme veut la tenir.

ROSEMBERG

Je suis trois fois plus riche que vous.

LA REINE

Gomment t'appelles-tu ?

ROSEMBERG

Astolphe de Rosenberg.

LA REINE

Tu es un Rosenberg, toi? Je connais, ton père, il mil

ACTE II, SCÈNE III. ^Z

parlé de toi. Va, va, le comte Ulric ne gage plus rien contre toi ; nous te renverrons à l'école.

ROSEMBERG

Non, Majesté. Il ne sera pas dit que j'aurai reculé, si le comte tient le pari.

LÀ REINE

Et que paries-tu?

ROSEMBERG

S'il veut me donner sa parole de chevalier qu'il n'écrit rien à sa femme de ce qui s'est passé entre nous, je gage mon bien contre le sien, ou du moins jusqu'à concurrence égale, que je me rendrai dès demain au château qu'il habite, et que ce cœur de diamant sur lequel il compte si fort ne me résistera pas longtemps.

ULRIC

Je tiens, et il est trop tard pour vous dédire. Vous avez parié devant la reine, et puisque sa présence auguste m'a obligé de baisser l'épée, c'est elle que je prends pour témoin du duel honorable que je vous propose.

ROSEMBERG

J'accepte, et rien ne m'en fera dédire; mais il me faut une lettre de recommandation, afin de me procurer un plus libre accès.

ULRIC

De tout mon cœur, tout ce que vous voudrez.

LA REINE

Je me porte donc comme témoin, et comme juge de la querelle. Le pari sera inscrit par le chancelier de la justice du roi, mon maître, et à votre parole j'ajoute

LmAi_..

SCÈNE PREMIÈRE ROSEMBERG, KALÉKAIRI

ROSEUBERG.

Tu disais donc, ma belle enfant, que tu te nommes Kalékairi?

' KALÉKAIRI

Mon père l'a voulu. ' '

Fort bien ; et ta maîtresse n'est pas visible? "i

KALÉKAIRI

Elle s'habille, elle s'habille longtemps. Elle a dit de la prévenir.

' ROSEMBERG

Ne te hâte pas, Kalékairi., Si je ne me trompe, ce nom-là est pour le moins turc ou arabe.

KALÉKAIRI

Kalékairi est née à Trébizonde, mais* elle n'est pas

ACTE III, SCÈNE I

venue au monde pour la pauvre place qu'elle occupe.

ROSEMBERG

Es-tu mépointente de ton sort? : — As-tu à te plaindre de ta-mâitresse? •

KALÉKAIRI

Personne ne s'en plaint.

ROSEMBERG

• Parle-moi franchement..

KALÉKAIRI

Qu'appellez-vous franchement ?

Dire ce que l'on pense.

KALÉKAIRI

Lorsque Kalékairi ne pense à rien, elle nfe dit rien.

ROSEMBERG

C'est à merveille.

A part.

Voilà une petite sauVage qui n'a pas l'air trop rébarbatif.

Haut.

Ainsi donc, tu aimes ta maîtresse? .

KALÉKAIRI

Tout le mpnde l'aime.

ROSEMBERG

On la dit très-belle.

KALÉKAIRI

On a raison.

ROSEMBERG

Elle est coquette, j'imagine, puisqu'elle fait dé si longues toilettes?

3CG BARBERINE

KALÉKAIBI.

Non, elle est bonne.

ROSEMBERG

Pourquoi donc alors te plaignais-tu d'être dans ce château?

KALÉKAIRI.

Parce que la fille de ma mère devait avoir beaucoup de suivantes, au lieu d'en être une elle-même.

ROSEBIBERG.

J'entends, — quelques revers de fortune.

KALÉKATRI.

Les pirates m'ont enlevée.

ROSEMBERG

Les pirates ! conte-moi cela.

KALÉKAIBI.

Ce n'est pas un conte, cela fait pleurer. Kalékairi n'en parle jamais.

ROSEMBERG

En vérité I

KALÉKAIRI

Non, pas même avec ma perruche, pas même avec mon chien Mamouth, pas même avec le rosier qui esi dans ma chambre.

ROSEMBERG

Tu es discrète, à ce que je vois.

11 le faut.

ROSEMBERG

C'est mon sentiment. Âs-tu fait ici ton apprentissage?

ACTE III, SCÈNE I

KALÉEAIBI.

Non, je suis allée à Gonstantinople, à Smyrne et à Janina, chez le pacha.

ROSEUBERG*

Ah! ah ! toute jeune que tu es, tu dois avoir quelque usage du monde.

KALÉKAIRI

J'ai toujours servi près des femmes.

ROSEMBERG

C'est bien suffisant pour apprendre. * — Or ça, belle Kalékairi, si ta maîtresse me reçoit bien, je compte passer ici quelque temps. Si j'avais besoin de tes bons offices, — serais-tu d'humeur à m'obliger?

EALÉEAIRI.

Très-volontiers.

ROSEMBERG

Bien répondu. Tiens, en ta qualité de Turque, tu dois aimer la couleur des sequins. Prends cette bourse, et va m'annoncer.

KALÉKAIRI

Pourquoi me donnez-vous cela?

ROSEMBERG

Pour faire .connaissance. Va m'annoncez ma chère Ciant.

KALÉKAIRI.

Il n'était pas besoin de sequins.

ccsiL Dirs. t. t9

SCÈNE II

ROSEMBER'G seul; puis BARBERINE, dans latoureUo

ROSEMBERG

Voilà une étrange soubrette!... Quelle singulière idée a ce comte Ulric de faire garder sa femme par; in^e espèce d'icoglan femelle I II faut convenir que tout ce qui m'arrive a quelque chose de si bizarre que cela semble presque surnaturel... Allons, en tous cas, j'ai bien commencé. La suivante prend mes intérêts; quant à la maîtres&e..., voyons! quel moyen emploierai-je ici? La ruse, la force, ou l'amour? La force, fi donc! Ce ne serait ni d'un gentilhomme ni d'un loyal parienr. Pour l'amour, cela peut se tenter, mais c'est que cela est bien long, et je voudrais vaincre comme César... Ah 1 j'aperçois quelqu'un dans cette tourelle, c'est la comtesse elle-n^ême, je la reconnais! Elle est à se coifler, — je crois même qu'elle chante.

BARBERINE

PRfUIER COUPLET.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,

Qu'allez-vous faire

Si loin d'ici?

Voyez- vous pas que la nuit est profonde.

Et que le monde « -

N'est que souci ?

ROSEMBERG

Elle ne chante pas mal, mais il me semble que sa chanson exprime un regret ; oui, quelque chose comme

ACTE III, SCÈNE II

im. s<3ttvenîr. Hum ! lorsque j'ai tenu cq pari, je crois . que j'ai agi bien vite. — Il y a de certains moments où ron ne peut répondre de soi; c'est comme un coup de vent qui s'engouffre dans votre manteau. Peste I il ne faut pas que je m'y tromp'e ; il y va là pour moi de bon nombre d'écusl Voyons I emploierai-je la ruse?

BARBERINE

SECOND COUPLET

Vous qui croyez qu'une amour délaissée

De la pensée

S'enfuit ainsi ; Hélas ! hélas ! chercheur de renommée, ^" .
Votre fumée

S'envole aussi.

ROSEMBERG

Cette chanson dit toujours la même chose, mais qu'est-ce que prouve une chanson? Oui, plus j'y pense, Çlus la ruse me semble le véritable moyen de succès. ,La ruse et l'amour feraient merveille ensemble. Mais il est bien vrai que je ne sais trop comment ruser. Si je faisais comme cet Uladislas lorsqu'il trompa le géant Jdolock I mais voilà le défaut de toutes ces histoires-là, c'est qu'elles sont charmantes à écouter, et qu'on ne. sait comment les mettre en pratique. Je lisais, hier, par •e^Kcmple, l'histoire d'un héros de roman qui, dans ma position, s'est caché pendant toute une journée pour pénétrer chez sa maîtresse. Est-ce que je peux me car cl^er dans un coffre? Je sortirais de là couvert de poussière, et mes habits seraient gâtés. Bah ! je crois que j'ai pris le bon parti. Oui, le meilleur de tous les stra- , tagèpies, c'est (le donner de l'argent à la servante; je

a40 BARBERINE.

veux éblouir de même les autres domestiques... Ab ! voici venir Barberine. Eh bien donc! tout est décidé ; j'emploierai à la fois la ruse et l'amour.

SCÈNE III ROSE^MBERG, BABBËRINE, KALÉEÂIRI

KALÉKAIRI. Elle reste au fond du théâtre.

Voici la maîtresse.

Seigneur, vous êtes le bienvenu. Vous arrivez, m^{*at-on} dit, de la cour. Gomme^t se porte mon mari? Que fait-il? Où est-il? A la guerre?... Hélas! répondez.

ROSEMBERG

Il esta la guerre, Madame ; je le crois, du moins. Pour ce qu'il fait, cela semble facile à dire ; il suffit de vous regarder pour le supposer. Qui peut vous avoir vue et vous oublier? Il pense à vous sans doute, comtesse, et, tout éloigné qu'il est de vous, son sort est plus digne d'envie que de pitié, si, de votre côté, vous pensez à lui. Voici une lettre qu'il m'a confiée.

BARBERINE, Usant.

« C'est un jeune cavalier du plus grand mérite, et qui appartient à l'une des plus nobles familles des deux royaumes. Recevez-le comme un ami... » Je ne vous en lis pas plus ; nous ne sommes riclies que de bonne volonté, mais nous vous recevrons le moins mal possible.

ROSEMBERG

J'ai laissé quelque part par là mes chevaux et mes

ACTE ni, SCÈNE IY

écuyers. Je ne saurais voyager sans un cortège considérable, attendu ma naissance et ma fortune ; mais je ne veux pas vous embarrasser de ce train...

BARBERINE

Pardonnez-moi, mon mari m'en voudrait sî je n*insis tais; nous leur enverrons dire devenir ici.

Quel remercîment puis-je faire pour un accueil si favorable? Cette blanche main, du haut de ces tourelles, a daigné faire signe qu*on m'ouvrît la porte, et ces beaux yeux ne la contredisent pas. — Ils m'ouvrent aussi, noble comtesse, la porte d'un cœur hospitalier. — Permettez que j'aïlle moi-même prévenir ma suite, et je reviens auprès de vous. — J'ai quelques ordres à donner...

A part.

Du courage, et les poches pleines I Je veux prendre on peu l'air des aleiïtours.

BARBERINB

lime semble qu'il n'est pas mal tourné, ' . :. j

Certainement

BARBERINE

Qu'est-ce donc qui te choque? II. ûe s'expriitie . {}as mal, un peu en courtisan, mais c'est la fauté desaj^r nesse, et il apporte de. bonnes nouvelles.

KALÉKAIRI

Je ne crois pas.

BARBERINE

Comment I tu ne crois pas? voici la lettre de mon maii qui est toute pleine de tendresse pour moi et d'amitié pour son ambassadeur. * _ Kalôiairi secoue la tête. . ,

Que t'a donc fait ce monsieur de Rosebergî

KALÉKAIRI

Il a donné de l'or à Kalékairi.

BARBERINE, riant. , ^

C'est là ce qui t'a offensée ? Éh bien I il n'y a qu'à Io lui rendre.

KALÉKAIRI

Je suis esclave.

BARBERINE

Non pas ici. — Tu es ma compagne et mon amie.

KALÉKAIRI

Si on rendait l'or, il se défierait. . ^

Que veux-tu dire? explique-toi. Tu le traites comme un conspirateur.

KALÉKAIRI

Kalékairi n'avait rien fait pour lui. Elle n'avait pûi

ACTE HI, SCÈNE IVi

ouvert la porte, elle n'avait pas arrangé une chambre, ^lô, n'avait point préparé un. repas. U a voulu tromper Kalékaiq.

I ' . . . BARBEBINE.

Mais Kàlékairî prend bien vite la mouche. Est-ce q^u'il a essayé de te faire la coi^r? •

:: ' ; ; kalékaihi. . -

Oh! non.

BARBEBINB.

Eh bien! quoi de si surprenant? U est nouveau venu d^ns ce château. N'est-il pas assez naturel qu'il cherche ^ s'y gagner quelque bienveillance? Il est riche, d'ailleurs, à ce qu'il parajt, et assez content qu'on le sache; c'est une petite façon de grand seigneur. ^ r i

. KALEKAIRI.

11 ne connaît pas le comte Ulric. ,

BARBERINE

Comment I il ne le connaît pas?

Non. Il a parlé au portier L'Uscôque, et il lui a demandé s'il aimait son maître. U m'a demandé aussi si je. vous aimais. Il ne nous connaît pas.

BARBERINE

Que tu es folle ! voilà les belles preuves qui te donnent sur lui des soupçons ! et quel grand crime penses-tu donc qu'il médite ?

, KALEKAIRI.

; Quand j'ai été à Janina, un chrétien est venu qui aimait ma maîtresse ; il a donné aussi beaucoup d'or aux e^daves, et on l'a coupé en morceaux.

344 BARBERINE

BARBERINE

Miséricorde! comme tu y vas! voyez-vous la petite lionne! et tu te figures apparemment que ce jeune homme vient tenter ma conquête? N'est-ce pas là le fond de ta pensée?

Kalékaîri fait un signe que oui.

Eh bien! ma chère, sois sans inquiétude. Tu peux laisser là tes frayeurs et tes petits moyens par trop asiatiques. Je n'imagine point qu'un inconnu vienne de prime abord me parler d'amour. Mais supposons qu'il en soit ainsi, tu peux être bien assurée... Voici notre hôte, tu nous laisseras seuls. — Retirons-nous un peu à l'écart.

A part.

U serait pourtant curieux qu'elle eût raison. Elles se retirent au fond du théâtre.

SCÈNE V Les Mêmes, ROSEMBERG

ROSEMBERG, se croyant seul.

Je crois maintenant que mon plan est fait. Il y a dans le petit livre d'Uladislas l'histoire d'un certain Jachimo qui fait une gaure toute pareille à la mienne avec Leonatus Posthumus, gendre du roi de la Grande-Bretagne. Ce Jachimo s'introduit secrètement dans l'appartement de la belle Imogène, en son absence, et prend sur ses tablettes une description exacte de la chambre. Ici telle porte, là telle fenêtre, l'escalier est de telle façon... U note ies moindres détails ni plus ni

ACTE III, SCÈNE Y

moins qu'un général d'armée qui se dispose à entrer en campagne. Je veux imiter ce Jachimo.

BARDERINE, à part.

Il a Taît de se consulter.

KALÉKAIRI, de même.

N'en doutez pas; c'est peut-être un espion turc.

ROSEMBERG

Le portier L'usccque a pris mon argent. Je me glisserai furtivement dans la chambre de Barberine, et là... oui... que ferai-je là si je viens à la rencontrer? Hum!..., c'est dangereux et embarrassant.

KALÉKAnil, bas à Barberine.

Voyez-vous comme il réfléchit?

ROSEMBERG

Eh bien l je plaiderai ma cause, car Dieu me garde de l'offenser I ce serait me déshonorer moi-même. — Mais dans tous les romans, et même dans les ballades, les plus parfaits amants font-ils autre chose que s'introduire ainsi, quand ils peuvent, chez la dame de leur pensée? C'est toujours plus commode, on est moins dérangé. — Ah! voilà la belle comtessel — Si j'essayais d'abord, par manière d'acquit, quelques propos de galanterie? Sachons ce qu'elle dit sur ce chapitre, cela no peut pas nuire, car, au bout du compte, si je venais à ne pas lui déplaire, cela me dispenserait de ruser, — et c'est cette ruse qui m'embarrasse I

Haut.

Excusez-moi, comtesse, d'être demeuré si longtemps loin de vous; mes équipages sont considérables, et il tkxki mettre quelque ordre à cela.

346 BARBERINE

BARBERINE

Rien n'est plus juste, et je vous prie de vouloir bien vous considérer comme parfaitement libre dans cette maison. Vous comprenez qu'un ami de mon mari ne saurait être étranger pour nous»

AKalékairi.

Va, Kalékairi, va, ma chère, et n*aiè pas peur.

Kalékairi 8orU

• Vous me pénétrez de reconnaissance, A vous dire vrai, en venant chez vous,, je ne craignais que d'ôtre importun, et je courrais grand risque de le devenir si je laissais parler mon cœur. ...

BARBERINE, à part.

Parler son cœur I déjà l quel langage ! ' ; :

HauU

Soyez assuré, seigneur Rosemberg, que vous ne me gênez pas du tout; car cette liberté que je vous offre m'est fort nécessaire à moi-même, et je vous^ la donne pour .en user aussi.

ROSEMBERG. 1

Cela s'entend, je connais les convenances et je sais quels devoirs impose votre rang. Une châtelaine est reine chez elle, et vous l'êtes deux fois. Madame, par I« noblesse et par la beauté.

; BARBERINE

Ce n'est pas cela. C'est que dans ce moment-ej nous sommes en train de faire la vendange.. ■ • ;

1 , ROSEMBERG. . . : J I- '

Oui, vraiment, j'ai vu, en passant sur ces collines

Goode

ACTE III, SCÈNE V

quantité de paysans. Cela ressemble à une fête, et vous recevez sans doute, à cette occasion, les hommages de vos vassaux. Us doivent être heureux, puisqu'ils vous appartiennent.

BARBERINE

Oui, mais ils sont bien tourmentants... il me faut aller aux champs toute la journée pour faire rentrer le maïs et les foins tardifs.

ROSEMBERG, à part.

Si elle me répond sur ce ton, cela va être bien peu poétique.

BARBERINE, de même.

S'il persiste dans ses compliments, celui pourra être pivertissant.

ROSEMBERO.

J'avoue, comtesse, qu'une chose m'étonne. Ce n'est pas de voir une noble dame veiller au soin de ses domaines; mais j'aurais cru que c'était de plus loin.

BARBERINE

Je conçois cela. Vous êtes de la cour, et les beautés d'Albe-Royale ne promènent pas dans l'herbe leurs souliers dorés.

ROSEMBERG

C'est vrai, Madame, et ne trouvez-vous pas que cette vie toute de plaisirs, de fêtes, d'enchantements et de magnificence, est une chose vraiment admirable ? Sans vouloir médire des vertus chainpôtres, la vraie place d'une jolie femme n'est-elle pas là, dans cette sphère brillante? Regardez votre miroir, comtesse. Une jolio femme n'est-elle pas le ohéf-d*œuvre de la création, et

348 BARBERINE

toutes les richesses du monde ne sont-elles pas faites
pour Fentourer, pour Tembellir, sUl était possible?

BARBERINE

Oui, cela peut plaire sans doute. Vos belles dames ne voient ce pauvre monde que du haut de leur palefroi, ou, si leur pjed se pose à terre, c'est sur un carreau dâ velours. .

ROSEMBERG

Oh ! pas toujours. Ma tante Béatrice va aussi comme vous dans les champs.

BARBERINE

Ah 1 votre tante est bonne ménagère ?

ROSEMBERG

Oui, et bien avare, excepté pour moi, car elle me donnerait ses coiffes.

BARBERINE

En vérité?

ROSEMBERG

Ohi certainement; c'est d'elle que me viennent presque tous les bijoux que je porte.

BARBERINE, à part. •

Ce garçon-là n'est pas bien méchant.

Haut.

J'aime fort les bonnes ménagères, vu que j'atlapré' tention d'en être une moi- même; Tenez, vous en voyez la preuve.

ROSEMBERG

Qu'est ce que cela? Dieu me pardonne, une qu> nouille et un fuseau !

/.BARBERINE

Ce sont mea armes. ^ ..

ACTE. III, SCÈNE V

ROSEMBERG

Est-ce possible ? quoi I vous cultivez ce vieux métier de nos grand'mères ? vous plongez vo& belles mains dans cette filasse ?

BARBERINE

Je tâche qu'elles se reposent le moins possible. Est-ce que votre tante ne file pas ?

ROSEMBERG

Mais ma tante est vieille, Madame ; il n'y a que les vieilles femmes qui filent.

BARBERINE

Vraiment I en êtes-vous bien sûr ? Je ne crois pas qu'il en doive être ainsi. Ne connaissez-vous pas cette ancienne maxime, que le travail est une prière? Il y a longtemps qu'on a dit cela. Eh bien! si ces deux choses se ressemblent, et elles peuvent se ressembler devant Dieu, n'est-il pas juste que la tâche la plus dure soit le partage des plus jeunes ? N'est-ce pas quand nos mains sont vives, alertes et pleines d'activité qu'elles doivent tourner le fuseau ? Et lorsque l'âge et la fatigue les forcent un jour de s'arrêter, n'est-ce pas alors qu'il est temps de les joindre, en laissant faire le reste à la suprême bonté ? Croyezmoi, seigneur Rosenberg, ne dites pas de mal de nos quenouilles, non pas même de nos aiguilles ; je vous le répète» ce sont nos armes. Il est vrai que vous autres hommes, vous en portez de plus glorieuses» mais celles-là ont aussi leur prix ; voici ma lance et mopépée.

Elle montre la quenouille et le fuseau*._

3S6 . BARBERINE

ROSEMBERG, à part.

• Le sermon n'est pas mal tourné, mais me voilà loin de mon pari. Tâchons encore d'y revenir Haut n'est pas possible, Jif ai-dame, d'être contredit quand on dit ^i bien. Mais vous permettez, s'il vous plaît, armes pour armes, que je préfère les nôtres.

FARBERINE.

Les combats vous plaisent, à ce que je vois ?

Le demandez-vous à un gentilhomme ? Hors la guerre et Tamour, qu'a-t-il à faire au monde ?

BARBERINE

Vous avez commencé bien jeune. Eipliquez-moi donc une chose. Je nai jamais compris qu'un homme, couvert de fer, puisse diriger aisément un cheval qui en est aussi tout caparaçonné. Ce bruit de ferraille doit être assourdissant, et vous devez être là comme dans une prison.

ROSEMBERG, à part.

Je crois qu'elle cherche à me dérouter.

Haut.

Un bon cavalier ne craint rien, s'il porte la couleur do sa dame.

BARBERINE

Vous êtes brave, à ce qu'il paraît. Aimez-vous beaucoup votre tante ?

ROSEMBERG

De tout mon cœur, d'amitié s'entendi car pour Tamour, c'est autre chose. ' . *

ACTE nr, SCÈNE V. r

" . BARBERINB. '

On n*a pas d*amour pour sa tante.

Je n'en saurais avoir pour qui que ce soit, honnis pour une seule personne.

BARBERINB.

• ^ Votre cœur est pris ?

ROSEMBERGi

Oui, Madame, depuis peu de temps, mais pour toute ma vie; •

BARBERINB.

.C'est sûrement. quelque jeune fille que vous avez dessein d'épouser? - ' ■ ■ . .

ROSEMBERG

Hélas î Madame, c'est impossible. Elle est jeune et bçlle, il est vrai, et \$lfe a toutes: les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un époux, mais ce bonheur ne m'est pas réseWé'} sa main âp-pârliet à. un autre.

,,, BARBERINB. , *

CeJ^ est fâhcuj^, il faut en guérir. , . .

ROSEMBERG

Ah ! Madame, il faut en piourir I

„ ' BARBERINB.

^- Bah î à votre âge! ^

ROSEMBERG

Comment I à mon âge ! Êtes-vbus donc tant plus âgée que moi?

BARBERINEé

Beaucoup plus. Je suis raisonnable.

Je Tctais aussi avant de l'avoir vue I — Ah ! si vous

B32 . BARBERINE

saviez qui elle est! Si j'osais prononcer son nom devant vous...

. *

BARBERINE

. Est-ce que je la connais ? .

ROSEMBERG

Oui, Madame ! — Et puisque mon secret vient de m^échapper à demi, je voïis le confierais tout entieri si vous me promettiez de ne pas m'en punir.

BARBERINE

Vous en punir ? à quel propos ? je n'y suis pour rien, j'imagine*

ROSEHBERG»

Pour plus que vous ne pensez. Madame, et si j'osais...

SCÈNE VI

Les Mêmes, KÂLÉKAIRU

ROSEMBERG, à part*

Peste soit de la petite barbaresque î j'avais eu tant de peine à en arriver là I

KALÉEA mi.

Le portier L'Usçoqùe est venu pour dire qu'il y avait sur la route beaucoup de chariots.

BARBERINE

Qu'est-ce que c'est?

EALÉKAIRI*

Je puis le dire à vous seule.

•BARBERINE

Approche.

ACTE m, SCÈNE VI

ROSEMBERG, à part.

Quel mystère I Encore des légumes I Voilà une châ* lelaïne
terriblement bourgeoise 1

KALÉKAIRI, bas à sa maltresse.

n n*y a point de chariots. Rosemberg a encore donn< Beau-
coup d'or au portier L'Uscoque.

BARBERINE) Ims.

Pourquoi faire, et sous quel prétexte?

KALÉKAIRI, de même.

Il a demandé qu'on le fasse entrer secrètement chei la
maîtresse.

barberhœ, bas.

CShez moi, dis-tu ? en es-tu sûre ?

KALÉKAIRI, de même.

L^Uscoque ne voulait rien dire ; mais Kalékairi l'a grisé, et il
lui a tout raconté.

BARBERINE, regardant Rosemberg.

Vraiment, cela est incroyable I

ROSEMBERG, à part.

Quel singulier regard jette-t-elle donc sur moi ?

BARBERINE, de même.

Est-ce possible? Ce jeune homme un peu fanfaron, il est vrai,
mais, au fond, d'humeur assez douce et qui semblait... Gela est

bien étrange. i

KALÉKAIRI, bas.

L'Uscoque dit maintenant que si la maîtresse le veut, il se cachera derrière la porte avec Ludwig le jardinier. Ils prendront chacun une fourchOi et quand l'autie arrivera...

-354 BARBERINE

BARBERINE, riant •

Non, je te remercie. Tu en reviens toujours à la méthode expéditive.

KALÉKAIBï. »

^ Rosemberg a. beaucoup de domestiques armés.

BARBERINB.

Oui, et nous sommes seules, ou presque seules, dans cette maison au fond d'un petit désert. Mais je te dirai une chose fort simple : — 11 y a un gardien, ma ch^re, qui défend mieux l'honneur d'une fe'mme que tous'lqs remparts d'un sérail et que tous les muets d'un sultan, et ce gardien, c'est elle-même. Va, et cependant ne t'éloigne pas. — Ecoute I lorsque je te ferai signe 'par cette fenêtre...

Elle lui parle à l*oreillé,

KALÉKAIRI

Cela sera fait.

Elle sort. ' . .

, SCÈNE VII ^ *'

: BARBERINE, ROSEMBERG.

, BARBERINE. . . ^

Elle bien Monsieur, à quoi songez-vous ?

ROSEMBERG. -

J'attendais de savoir si je dois me retirer,

BARBERINE

N'étiez-vous pas en train de me faire une confidence;! tiens la petite fille est venue mal à propos.

ACTE III, SCÈNE VII

• ' - ROSEMBERG. . • '

Ôh ! oui. •

BARBERINE.

• Eh bien ! continuez.

* ^ * ROSEMBERG

• Je n'en ai plus le courage, Madame, je ne sais comment j'avais pu oser...

, BARBERINE.

Et vous n'osez plus ! Vous me disiez, je crois, que vous aviez de l'amour pour une femme qui est mariée à l'un de vos amis ?

ROSEMBERG. : . ;

Un de mes amis, je n'ai pas dit cela.

BARBERINE.

Je croyais l'avoir entendu. Mais êtes-vous sûr que j'aie mal compris ? ^

ROSEMBERG, à part. ;

Que veut-elle dire ? ce regard si terrible me semble à présent singulièrement doux.

BARBERINE.:

Eh bien ! vous ne répondez pas ?

ROSEMBERG

Ah ! Madame... Si vous avez pénétré ma pensée.. ^

BARBERINE.

Est-ce une raison pour ne pas la dire ?

ROSEMBERG. '

-Non, je le vois ! vous m'avez deviné. Ces beaux yeux ont lu dans mon cœur, qui se trahissait malgré moi. Je ne saurais :vous cacher plus longtemps un sentiment plus fort que ma raison, plus puissant même que mon

respect pour vous. Apprenez donc à la fois, comtesse, et ma souffrance et ma folie» Depuis le premier jour où je vous ai vue, j'erre autour de ce château, dans ces montagnes désertes I.«. L'armée^ la cour ne sont plus rien pour moi; j'ai tout quitté dès que j'ai pu trouver un prétexte pour me rapprocher de vous, ne fût-ce qu'un instant. Je vous aime, je vous adore I voilà mon secret. Madame ; avais-je tort de vous supplier de ne pas m'en punir I U met un genou en terre.

BARBERINE, à part.

n ne ment pas mal pour son âge.

Haut.

Vous aviez, dites-vous, la crainte d'être puni; — n'aviez-vous pas celle de m'offenser?

ROSEMBERG, se levant.

En quoi l'amour peut-il être une offense? Qui est-ce offenser que d'aimer?

Dieui qui le défend I

ROSEMBERG

Non, Barberine I puisque Dieu a fait la beauté, comment a-t-il pu défendre qu'on l'aime? C'est son image la plus parfaite.

BARBERINE

Mais si la beauté est l'image de Dieu, la sainte foi jurée à ses autels n'est-elle pas un bien plus précieux? S'est-il contenté de

créer, et n'a-t-il pas, sur son œuvre céleste, étendu la main comme un père^, pour défendre et pour protéger?

ACTE III, SCÈNE VII

ROSEMBERG

Non, quand je suis ainsi près de vous, quand ma main tremble en touchant la vôtre, quand vos yeux s'abaissent sur moi avec ce regard qui me transporte, non I Barberîne, c'est impossible ; non, Dieu ne défend pas d'aimer. Hélas I point de reproches, je ne...

JBARBERINE.

Que vous me trouviez belle et que vous me le disiez, cela ne me fâche pas beaucoup. Mais à quoi bon en dire davantage ? le comte Ulric est votre ami.

ROSEMBERG

Qu'en sais-je ! Que puis-je vous répondre? De quoi puis-je me souvenir près de vous ?

Quoi I si je consentais à vous écouter, ni Tàmitié, ni la crainte de Dieu, ni la confiance d'un gentilhomme qui vous envoie auprès de moi, rien n'est capable de vous faire hésiter I

ROSEMBERG

Non, sur mon âme, rien au monde. Vous êtes si belle, Barberine I vos yeux sont si doux, votre sourire est le bonheur lui-même I

BARBERINE

Je vous l'ai dit, tout cela ne me fâche pas. Mais pourquoi prendre ainsi ma main ? Dieu I il me semble que, si j'étais homme, je mourrais plutôt que de parler d'amour à la femme d'un ami.

ROSEMBERG

Et moi, je mourrai plutôt que de cesser de vous parler d*amoiir

ASS BARBERIKE.

. barberine:

Vraiment l sur votre honneur, cela est yotre senti* ment? : .i

• Elle fait un sigpie par la fenètrd.

1 ^ . ROSEMBER&. ' .

Surmonâmé, sur mon honneur! . ^

BARBERINE

Vous trahiriez de bon cœur un ami? ; - »

Oui, pour TOUS plaire, pour un regard da yols.

On entend sonner xmB cloche.

'; .. BARBÉRINEi ! ' ;

Voici la cloche qui m'avertit de descendre. r

ROSEMBERG

ciel I vous me quittez ainsi?

BARBERINB. , ' ' ' .f

Que vous dû'ai-je ? voici Kalékaîri. /

i. : .-SCENE VIII: ^

Les Mêmes, KALÉKÂÏBI

rosemberg.

j^incore cette Croate, cette Transylvaine!

KALÉKAna^

Les fermiers disent qu'ils, attendent.

BARBERINE

J'y vais.

ACTE ^TÏL, SCÈNE ÎX

'BOSEMBERG, bas à Barberlne. ' ' ; ^

Hé! quoi! sans une parole...? sans un regard quiî in*apprenne mon sort ?

BARBERINb.

; Je croîs que vous êtes un grand enchanteur, car il est impossible de vous garder rancune. Mes fermiers vont se mettre à table ; attendez-moi ici un instant. Je me 4élivre d*eux, et je reviens. — Allons, Kalékairi, allons.

KALÉKAIRI

Kalékairi ne veut pas dîner.

ROSEMBERG, à part

Elle veut rester, la petite Éthiopienne I

Haut.

Comment, Mademoiselle, vous n'avez pas faim ?

KALÉKAIRI

Non, je ne veux pas. Ils vous ont placé une cloche, tout au haut d'une grosse tour, et quand cette machine sonne, il faut que Kalékairi mange. Mais Kalékairi ne veut pas manger ; Kalékairi n'a pas d'appétit.

BARBERINE, priant.

Viens, mon enfant, tu feras comme tu voudras, mais j'ai besoin de toi.

A part.

/Je crois, en vérité, qu'elle serait capable de me surveiller moi-même.

SCÈNE IX

ROSEMBERG, seul.

Elle va revenir l elle me dit de l'attendre pendsuic'^

qu'elle ya éloigner tout son monde ! Peut-elle me faire mieux entendre que je ne lui ai pas déplu? Que dis-je? n'est-ce pas m'avouer qu'elle m'aime? n'est-ce pas li le plus piquant rendez-vous?,... Parbleu I j'étais bien bon de me creuser la tête et de dépenser mon argent pour imiter ce sot de Jachimo ! C'est bien la peine de s'aller cacher, lorsque, pour vaincre, on n'a qu'à paraître ! Il est vrai que je ne m'attendais pas, en conscience, à me faire écouter si vite. fortune 1 quelle bénédiction I non, je ne m'y attendais pas. Cette fière comtesse, ce riche enjeu I tout cela gagné en si peu de temps ! Qu'il avait donc raison, ce cher Uladislas ! Je vais donc l'entendre me parler d'amour 1 car ce sera son tour à présent, elle ! Barberine ! 6 beauté t 6 joie ineffable I Je ne saurais demeurer en repos ; il faut pourtant un peu de patience. < .

n s'assoit.

En vérité, c'est une grande misère que cette fragilité des femmes. Conquise si vitel est-ce que je l'aime? Non. je ne l'aime pas. Fi donc I trahir ainsi un mari si plein de droiture et de confiance i Céder au premier regard amoureux d'un inconnu I que peut-on faire de celaï J'ai autre chose en tête que de rester ici. — Qui maintenant me résistera ? Déjà je me vois arrivant à la couï, et traversant d'un pas nonchalant lesJiongues galeries. Les courtisans s'écartent en silence, les femmes chuchotent; le riche enjeu est sur la table, et la reine a le sourire sur les lèvres. Quel coup de filet, RosembergI Ce que c'est pourtant que la fortune ! Quand je pense k i ^c qui m'arrivq, il.me semble? rêver.. Non, il.-ny a .rien

ACTE III, SCÈNE IX. 361

de tel que l'audace. — Il me semble que j'entends du

bruit. Quelqu'un monte l'escalier; on s'approche, on

monte à petits pas. Ah ! comme mon cœur palpite !

Les fenêtres se ferment, et on entend au dehors le bruit de plusieurs Terrons.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Je suis enfermé. On verrouille la porte en dehors. Sans doute, c'est quelque précaution de Barberine ; elle a peur que pendant le dîner quelque domestique n'entre ici. Elle aura envoyé sa camériste fermer sur moi la porte, jusqu'à ce qu'elle puisse s'échapper ! Si elle allait ne pas venir ! s'il arrivait un obstacle imprévu ! Bon, elle me le ferait dire. Mais qui marche ainsi dans le corridor ? On vient ici... C'est Barberine, je reconnais son pas. Silence ! il ne faut pas ici nous donner l'air d'un écolier. Je veux composer mon visage... celui à qui de pareilles choses arrivent n'en doit pas paraître étonné.

Un guichet s'ouvre dans la muraille.

BARBERINE, en dehors, parlant par le guichet.

Seigneur Rosenberg, comme vous n'êtes venu ici que pour commettre un vol, le plus odieux et le plus digne de châtiment, le vol de l'honneur d'une femme, et comme il est juste que la pénitence soit proportionnée au crime, vous êtes emprisonné comme un voleur. Il ne vous sera fait aucun mal, et les gens de votre suite continueront à être bien traités. Si vous voulez boire et manger, vous n'avez d'autre moyen que de faire comme ces vieilles femmes que vous n'aimez pas, c'est-à-dire de filer. Vous avez là,

comme vous savez, une quenouille et un fuseau, et vous pouvez avoir Tassurance que 1 or-

COHÉOIES. I. 31

3C2 BARBERINB.

dinaire de tos repas sera scrupuleusement augmenté ou mmi-nué, selon la quantité de fil que tous filerez. Elle fenne le guichet.

BOSElfBEBi&«

Est-ce que je rêve ? Holà I Barberine ! holà I Jean I holà ! Albert I Qu'est-ce que cela signifie ? La porte est comme murée ; on Ta fermée avec des barres de fer ; — les fenêtres sont grillées, etle guichetn'est pas plus grand que mon bonnet. Holà I quelqu'un I ouvrez ! ouvrez I ouvrez, ç'est moi, Rosemberg, je suis enfermé ici. Ouvrez ! qui vient m'ouvrir ? Y a-t-ll ici quelqu'un ? Je prie qu'on m'ouvre, s'il vous plaît. Hé ! le gardien, êtesvous là ? ouvrez-moi,. Monsieur, je vous prie. Je veux faire signe parla croisée. Hé I compagnon, venez m'ouvrir ; — il ne m'entend pas : — ouvrir, ouvrir, je suis enfermé. Cette chambre est au premier étage. — Mais qu'est-ce donc ? on ne m'ouvrira pas I

BARBERIME, ouYruit le gaicbet.

Seigneur, ces cris ne servent de rien. U commence à se faire tard ; si vous voulez souper, il est temps de vous mettre à filer.

Elle ferme le guichet

IIOSB1IBERo*

Hé I bon 1 c'est une plaisanterie. L'espiègle veut me piquer au jeu par ce joyeux tour de malice. On m'ouvrira dans un quart

d'heure ; je suis bien sot de m'in« quiéter. Oui, sms doute, ce n'est qu'un jeu ; mais il me semble qu'il est un peu fort, et tout cela pourrait me prêter un personnage ridicule. Hum I m'enfermer dans une tourelle I Traite-ton aussi légèrement un

ACTE m, SCÈNE IX

homme de mon rang? — Pou que je suis ! Cela prouve qu'elle m'aime ! elle n'en agirait pas si familièrement avec moi, si la plus douce récompense ne m'attendait. Voilà qui est clair, on m'éprouve peut-être, on observe ma-contenance. Pour les déconcerter un peu, il faut que je me mette à chanter gaiement.

n chante.

Quand le coq de bruyère

Voit venir le chasseur,

Holà I dans la clairière»

Holà! landerîra.

Oh 1 le hardi compère 1

Franç chasseur, Tarme au poing,

Holà ! remplis ton verre,

Holà ! landerira.

KALÉKAIRI» onYrant le guichet.

La maltresse dit, puisque vous ne filez pas, que vous vous passerez sans doute de souper, et elle croit que vous n'avez pas faim ; ainsi je vous souhaite une bonne

nuît.

Elle ferme le guichet.

ROSEMBERQ.

Éalékairil écoute donc un peul écoute donc I ma petite, viens me tenir compagnie!... Est-ce que je serais pris au piège? voilà qui a l'air sérieux! Passer la nuit ici! tans souper! et justement j'ai une faim horrible! Combien de temps va-t-on donc me laisser ici? Assurément cela est sérieux. Mort et massacre! feu! sang! tonnerre! exécrable Barberine! misérable I infâme I bourreau! malédiction t Ah! malheureux que je suis! me voilà en prison. On va faire murer la porte! on me

364 BARBERINE

laissera mourir de faim! c'est une yengeauce du comte Ulric. Hélas! hélas! prenez pitié de moi!... Le comte Ulric veut ma mort, cela est certain ! sa femme exécute ses ordres. Pitié! pitié! je suis mort! je suis perdu!... je ne verrai plus jamais mon père, ma pauvre tante Béatrice ! hélas ! ah I Dieu ! hélas ! c'en est fait de moi ! ... Barberine! madame la comtesse! ma chère demoiselle Kalékairi!... rage! ô feu et flammes! oh! si j'en sors jamais, ils périront tous de ma main; je les accuserai devant la reine elle-même, comme bourreaux et empoisonneurs. Ah ! Dieu ! ah ! ciel I prenez pitié de moi!

BARBERINE, oaYrant le guichet.

Seigneur, avant de me coucher, je viens savoir si vous avez filé.

ROSEHBERG.

Non, je n'ai pas filé, je ne file point, je ne suis point une flense. Âhl Barberine, vous me le payerez!

BARBERINE

Seigneur, quand vous aurez filé, vous avertirez le soldat qui monte la garde à votre porte.

Ne vous en allez point, comtesse. -^ Au nom du del, écoutez-moi.

BARBERINE

Filez, filez!

ROSEMBERG

Non, par la mort! non, par le sang! je briserai cette quenouille, Non, je mourrais plutôt.

BARBERINE

Adieu, seigneur!

ACTE III, SCÈNE IX

ROSEMBERG

Encore un mot, ne partez pas.

BABBERINB.

Que voulez-vous?

ROSEMBERG

Mais..., mais... comtesse... en vérité..* je suis, je... ne sais pas filer. Gomment voulez-vous que je file?

BARBERINE

Apprenez.

EUE ferme le guichet

Non, jamais je ne filerai, quand le ciel devrait m*écraser! Quelle cruauté raffinée! Voyez donc cette Barberinel elle était en déshabillé, elle va se mettre au lit à peine vêtue, en cornette, et plus jolie cent fois... Ah! la nuit vient; dans une heure d'ici il ne fera plus clair.

n 8*a88oit.

Ainsi, c'est décidé, il n'en faut pas douter. Non-seulement je suis en prison, mais on veut m'avilir par le dernier des métiers. Si je ne file, ma mort est certaine Ah! la faim me talonne cruellement. Yoilà six heures que je n'ai mangé ; pas une miette de pain depuis ce matin à déjeuner! Misérable Uladislas! puisses-tu mourir de faim pour tes conseils! Où diantre suis-je venu me fourrer? Que me suis-je mis dans la tête? J'avais bien affaire de ce comte Ulric et de sa bégueule de comtesse! Le beau voyage que je fais! J'avais de l'argent, des chevaux, tout était pour le mieux; je me serais diverti à la cour. Peste soit de l'entreprise I J'aurai

366 BARBERINB.

perdu mon patrimoine^ et j'sofai appijis à ûlerl... Le jour baisse de plus en plus, et la faim augmente en proportion. Est-ce que je serais réduit à filer? Non, mille fois non! J'aimerais mieux mourir de flaim comme un gentilhomme. Diable!... vraiment, si je ne file pas, i) ne sera plu^ temps tout à rheore.

n se lèr«.

Comment est-ce donc fait, cette quenouille? Quelle machine diabolique est-ce là? Je n'y comprends rien. Gomment s'y prend-on? Je vais tout briser. Que cela est entortillé 1 Oh Dieu! j'y pense, elle me regarde; cela est sûr, je ne filerai pas.

Qui Tive?

Le 5oaTre*feu eeane.

BOIfñlIBBtG.

Le couvre-feu sonne! Barberine va^se coucher. Les' lumières commencent à s'allumer. Les mulets passent sur la route, et les bestiaux rendent des diamps. Oh, Dieul passer la nuit ainsi! là, dans cette prison! sans feu! sans lumière! sans souper! le froid t la faim! Hël holà! compagnon, n'y a-t^Q pas un soldat de garde? BAIBEBOfE, outrmnt le gokbec.

Ehbien?

tOSEMBEBE.

Jefilel comtesse, je file, faites-moi donnarà sanfmÊ»

SCENE X UoSEMBER6, KALÉKAIRI

KALÉKAIBI, entrant avec deux plats.

VoiU. le souper. D y a des concombres et une salade de laitues.

ROSEMBERG

Bien obligé ! tu servais d'espion, te Yoilà geôlière à présent! méchante Arabe que tu esl Pourquoi as-tu pris mes sequins?

KALÉKAIRI, mettant une bourse sur la table. Maintenant je puis vous les rendre.

ROSEMBERG

lié I je n'ai que faire d'argent en prison.

On entend le son des trompettes.

Qui arrive là? quel est ce bruit? j'entends un fracas de chevaux dans la cour.

KALÉKAIBI*

C'est la reine qui vient ici.

ROSEMBERG

La reine, dis-tu?

KALÉKAIRI

Et le comte Ulric aussi.

ROSEMBERG

Le comte Ulric l la reine ! ah I je suis perdu. Ealékalri, fais-moi sortir d'ici.

KALÉKAIRI

Non, il faut que vous y restiez.

3ft9: BABBBRIIfE.

ROSEHBERG.

Je le donnerai autant de sequins que tu Toudras, mais, de grftce, laisse-moi iBortir. Sis à la sentinelle de me laisser passer.
^.

KALÉKAIBI.

Non. — i^ourquoi 6tes-vous vena?

BOSEMlUBafi.

Ah! tu 2JS bien raison. Où est la comtesse? Je veux lui demander grâce ou plutôt Taccuser; oui Taccuser devant la reine elle-même, car on n*enferme .pa« le» gens de* cette façon-là. Oi^ est ta maîtresse?

KALÉKAIBI«

Sur le pas de sa porte, pour recevoir la reine.

BOSEMBEaa.

Et que diantre la reine vient-elle faire ici?

KATjftKAniI»

Kalékairi avait écrit.

RÔSEIIBERO»

A la reine?

Non, au comte Ulric.

ROSEMBBRe.

Et à propos de quoi ?

KALÉKAIBL

Pour qu'on vienne ici. ..., '.

ROfflOIBBBGt

Et qu'on me trouve dans cette cavemo?

Non. — Kalékairi, quand elle i^ écrit, ne savait pas
qu'on vous ferait filer.

ACTE m, SCÈNE X

BOSBMBBRa*

Ah I c'est donc la comtesse toute seule à qui est venue cette
gracieuse idée t ■

KAI.ÉKAIRI. '

' Oui, et la comtesse ne savait pas que Kalékaîri avait écrit, ca-
ria comtesse avait écrit aussié

IJHe a écrit aussi ? c'est fort obligeant* kalékaîri.

Oui, pendant que vous criiez si fort. Elle allait voir, et puis elle revenait. Mais Kalékairi avait écrit longtemps auparavant. Kalékairi avait écrit dès que vous lui aviez parlé.

BOSEIIBEBG.

Ainsi, toi d'abord, et puis la comtesse! Deux dénonciations pour une f c'està merveille ; j'étais en bonnes mains. Ensorcelé par deux démons femelles 1 LA SENTINELLE, sur le pas de la porte.

Seigneur, vous êtes libre. La reine va venir.

ROSEXBERG.

C'est fort heureux. Adieu, Kalékairi i Dis à ta maîtresse, de ma part, que je ne lui pardonnerai de ma > vie, et, quant à toi, puissent toutes tes salades...

KALÉKAIRI

Vous avez bien tort, car mià maîtresse a dit qu'elle vous trouvait bien gentil, ouï, et que vous ne pouviez manquer de plaire à beaucoup de damea à la cour, mais que pour cette maison ce n'était pas l'endroit

àOSBMBBRa.

En vérité! elle a dit cda? Ehbiei I Kalékairi^je crois

370 BARBERINE

que je lui pardonne. Bt pour toi, si tu veux 6tre discrète.,*

KÂLÉKAIBI.

oh non.

ftOSEMBERG»

Gomment l tu te vantais ce matin. ••

KALÉKAIRI

C'était pour mieux savoir ce soir. Voici la reine avec tout le monde.

BOSEUBERG.

Ahl je suis pris.

SCÈNE XI

Us Précédents, LA REINE, ULRIG, BARBERINE, courtisans, ETC.

LA REINE, à Barberine.

Oui, comtesse, nous avons voulu venir nous-même vous rendre visite.

BARBERINE

Notre pauvre maison, Madame, n'est pas digne de vous recevoir.

LA REINE

Je tiens à honneur d'y être reçue. •

ARosemberg.

Eh bien 1 Rosemberg, ton pari?

ROSEMBERG

Il est perdu» Madame, comme vous voyez.

ACTE m, SCÈNE XI. 37i

EALÉKAIRI, bas & Rosemberg.

Oui, bien perdu.

Là BEDIE.

Es-tu content de ton Yoyage? Ciomment trouves-tu ce château
? Tu n*oublieras pas, je reapère, Thospitalité qu'on y reçoit?

ROSEICBEEa.

Je ne manquerai pas de m*en souveniri Madamoy toutes les
fois que je ferai quelque sottise. KALÉKAIRI, bas à RosMBberg*
Ce sera souyent»

LA REUIE»

Il est fâcheux que celle-ci te coûte un peu cher.

BABBBaniS.

Madame, si Votre Majesté daigne m*accorder une grâce, je lui
demande de consentir à ce que ce pari soit oublié.

ULRIG.

Je le demande aussi, Madame. Si j'aTais douté du c(Bur de ma femme, je pourrais profiter de cette gageure, et me faire payer mon souci ; mais, en cour science, je n'ai rien gagné. Voici tout le prix que j'en veux avoir.

n donne à sa femme uae poignée do main.

BOSEMBEBG, & part.

Par mon patron, voilà un digne homme.

KALÉKAQU, bas & Rosemberg.

Vous êtes guéri, n'est-ce pas ?

LA REHIB.

Que cela vous plaise ainsi, je le veux bien. Mais notre parole royale est engagée, et nous ne saurions oublier

372 BÂRBERINE.

que nous nous sommes portée pour témoin de la querelle. Ainsi, Rosemberg, tu payeras^

ROSEMBERG

Madame, rargent est tout prêt,

KALÉKAIRI» bas à Rosemberg.

Que va dire votre tante Béatrice ?

LA REINE

Mais vous comprenez, comte Ulric, que si notre justice or-
donne que le prix de votre gageure vous soit remis, notre pouvoir

ne va pas si loin que de vous contraindre à l'accepter. — Ainsi, Rosenberg, là-dessus lu feras ta cour à la comtesse.

ROSEMBERG

De tout mon cœur, Madame, et s'il se pouvait...

LA REINE.

Un instant I nous avons appris de labouche même <!ela comtesse le succès de cette aventure; mais ces messieurs ne la connaissent pas, et il est juste qu'ils en soient instruits, ayant assisté, comme nous, aux débats de cette entreprise. Voici deux lettres qui en parlent : Rosenberg, tu vas nous les lire.

BARBERINE

Ahl Madame I

LA REINE

Êtes-vous si généreuse? Eh bien I je. les lirai moimême. En voici une d'abord» adressée au comte, et qui n'est pas lonpie, car elle ne contient qu'un mot: «. Vdn&i. » Signé : « Kalékairi. » Qui a écrit cela?

KALÉKAIRI.^ '

C'est moi, Madame.

ACTE III, SCENE XI

LA REINE

Tu as peu et bien dit, c'est un talent rare. Maintenant, Messieurs, voici l'autre.

Elle Ht.

t< Mon très-cher et honoré mari,

<c Nous venons d'avoir au château la visite du jeune « baron de Rosemberg, qui s'est dit votre ami et ence voyé par vous. Bien qu'un secret de cette nature soit « ordinairement gardé par une femme avec justice, je « vous dirai toutefois qu'il m'a parlé d'amour. J'espère « qu'à ma prière et recommandation vous n'en tirerez « aucune vengeance, et que vous n'en concevrez aucune « haine contre lui. C'est un jeune homme de bonne face mille,et point méchant.Il ne lui manquait que desavoir « filer, et c'est ce que je vais lui apprendre. Si vous « avez occasion de voir son père à la cour, dites-lui « qu'il n'en soit point inquiet. Il est dans notre grand'- « salle, au premier étage, oïi il a une quenouille avec « un fuseau, et il file, ou il va filer. Vous trouverez « extraordinaire que j'aie choisi pour lui cette occupa- « tîon, mais, comme j'ai reconnu qu'avec de bonnes c(qualités il ne manquait que de réflexion, j'ai pensé « que c'était pour le mieux de lui apprendre ce métier « qui lui permettra de réfléchir à son aise, en même « temps qu'il peut lui faire gagner sa vie. Vous savez « que votre grand'salle est close de verrous fort soli- (f des; je lui ai dit de m'y attendre, et je l'ai enfermé. « Il y a au mur un guichet fort commode, par lequel « on lui passera sa nourriture, ce qui fait que je ne

374 BARBERINE

« doute pas gull ne sorte dici avec beaucoup d'avance tage, et qu'en outre, si dans le cours de sa vie quelce que malheur venait & l'atteindre^ il ne se félicite « d'avoir entre les mains un gagne-

pain assuré pour ce ses jours. , ce Je vous salue, vous aime et vous embrasse.

€(BARBEBINB. »

^ Si vous riez de cette lettre, seigneurs chevaliers, Dieu garde vos femmes de malencontre! H n'y a rien de si sérieux que l'honneur. Comte Ulric, jusqu'à demain nous voulons rester votre hôtesse, et nous entendons qu'on publie que nous avons fait le voyage exprès, suivie de toute notre cour, afin qu'on sache que le toit sous lequel habite une honnête femme est aussi saint lieu que l'église, et que les rois quittent leurs palais pour les maisons qui sont k Dieu*

FIN Qfi BARBERIMB.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/comdiesproverbeoomussgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.